

JUILLET 2001 N° 5

# VIENT DE PARAÎTRE

LIVRES : BULLETIN DES NOUVEAUTÉS

Ministère  
des Affaires étrangères  
adpf •

**adpf – Dernière parution / juin 2001 •**

## **Notre Librairie** Revue des littératures du Sud

### NOUVELLE PARUTION :

N° 144, avril-juin 2001,  
**«La question des savoirs»,**  
70 F. (10.67 Euro)

Depuis plus de trente ans, la crédibilité de *Notre Librairie* repose sur sa capacité à rendre compte de l'actualité et des évolutions des littératures du Sud, notamment dans les domaines de la poésie, du roman ainsi que du théâtre. À travers des numéros dits « nationaux », consacrés à un pays particulier, des numéros dits « thématiques » ou des sélections bibliographiques régulières, la revue a rencontré un public vaste et varié. Il serait tentant – comme cela nous est régulièrement et fortement suggéré – de revenir sur nos pas et de refaire tel ou tel numéro consacré à un pays du Sud. Rançon du succès certes, risque possible de tourner en rond et vivre sur l'acquis également...

Une autre voie est possible.

Elle ménage ce qui a fait l'identité de la revue tout en offrant de nouveaux champs par une « transversalité » accrue. Le thème de ce numéro verra donc se croiser les regards du critique littéraire et du chercheur en sciences humaines.

*La question des savoirs* – question cardinale – porte en elle une foule d'autres interrogations (tradition et modernité, pédagogie, démocratie et liberté, place des femmes, mondialisation, acculturation, etc.). La diversité des points de vue et l'apport de disciplines connexes à la littérature n'en seront que plus précieuses.

À cette recherche d'ouverture du domaine littéraire sur les champs voisins correspond une autre ouverture éditoriale. La mise en ligne intégrale de *Notre Librairie* sur le site Internet de l'ADPF ([www.adpf.asso.fr/notrelibrairie](http://www.adpf.asso.fr/notrelibrairie)). Depuis le numéro 143, chaque nouvelle parution est téléchargeable au format pdf. Un fractionnement des fichiers et une mise en pages adaptée devraient permettre au public des pays du Sud d'utiliser de façon souple et encore plus large *Notre Librairie*.

---

**L'adpf**, Association pour la diffusion de la pensée française, est l'opérateur du ministère des Affaires étrangères pour la promotion du livre et de l'écrit. L'adpf produit et diffuse dans tout le réseau culturel français à l'étranger différents outils éditoriaux.

---

### **adpf diffusion •**

Guillaume DÉLANGES et Fatima BASTOS  
Tél. : 01 43 13 11 00 / Fax : 01 43 13 11 25  
Mél : [diffusion@adpf.asso.fr](mailto:diffusion@adpf.asso.fr)

**Ministère  
des Affaires étrangères**

Direction générale  
de la coopération  
internationale  
et du développement

Direction de la coopération  
culturelle et du français

Division de l'écrit  
et des médiathèques

**adpf** Association  
pour la diffusion  
de la pensée française •

## SÉLECTIONNEURS

Ces sélections n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs et ne représentent pas une position officielle du ministère des Affaires étrangères.

### Architecture

– Jean-Pierre LE DANTEC  
(Professeur, critique).

### Art

– Michel ENAUDEAU  
(Critique).  
– Gérard-Georges LEMAIRE  
(Écrivain, critique).  
– Olivier MICHELON  
(Critique).  
– Laure MURAT  
(Écrivain, critique).

### Art de vivre

– Pierre-Dominique PARENT  
(France Édition).

### Bande dessinée

– Thierry GROENSTEEN  
(Critique).  
– Jean-Pierre MERCIER  
(Directeur du musée de la Bande dessinée d'Angoulême).

### Jeunesse

– IBBY-France  
et LA JOIE PAR LES LIVRES.

### Musique

– Jean ROY  
(Auteur, critique).

### Philosophie

– Sylvie COURTINE-DENAMY  
(Critique).  
– Guy SAMAMA  
(Agrégé de philosophie, conseiller au Collège international de philosophie).  
– Yves-Charles ZARKA  
(Directeur de recherches au CNRS, directeur du Centre d'histoire de la philosophie moderne, auteur).

### Poésie

– Marc BLANCHET  
(Écrivain, critique).  
– Yves DI MANNO  
(Écrivain, critique).

### Romans et essais

– François BUSNEL  
(Critique).  
– Louise L. LAMBRICHS  
(Écrivain, critique).  
– François de SAINT-CHÉRON (Maître de conférence à l'université Paris IV Sorbonne).  
– Jean-Pierre SALGAS  
(Professeur, critique).

### Sciences exactes

– Étienne GUYON  
(Directeur honoraire de l'École normale supérieure).  
– Jean-Pierre LUMINET  
(Astrophysicien, président de la commission de littérature scientifique du CNL).  
– Jurés du PRIX ROBERVAL  
(Université de Technologie de Compiègne).

### Sciences humaines et sociales

– Didier ÉRIBON  
(Écrivain, critique).  
– Pascal LOROT  
(Président de l'Institut européen de Géoeconomie).  
– Olivier MONGIN  
(Directeur de la revue *Esprit*, écrivain).  
– Marc-Olivier PADIS  
(Rédacteur en chef de la revue *Esprit*).  
– Éric VIGNE  
(Directeur de collection).  
– Jean-Claude THIVOLLE  
(Maison des sciences de l'homme).

### Théâtre

– Jean-Pierre THIBAUDAT  
(Écrivain, critique).

### Voyages

– Gérard JANICHON  
(Écrivain, critique).

# SOMMAIRE

---

5	<u>ÉDITORIAL</u>
6	<u>ARCHITECTURE</u>
6	ARCHITECTURE
8	URBANISME
9	JARDINS ET PAYSAGES
9	<u>ART</u>
23	<u>BANDE DESSINÉE</u>
23	ALBUMS
25	OUVRAGES DE RÉFÉRENCE
26	<u>JEUNESSE</u>
26	ALBUMS
26	CONTES
27	DOCUMENTAIRES
28	POÉSIE
28	PREMIÈRES LECTURES
29	ROMANS
30	<u>LITTÉRATURE</u>
30	LITTÉRATURE GÉNÉRALE
33	ESSAIS
36	POÉSIE
42	ROMANS
45	THÉÂTRE
47	VOYAGES
49	<u>ART DE VIVRE</u>
51	<u>MUSIQUE</u>
53	<u>PHILOSOPHIE</u>
66	<u>SCIENCES EXACTES</u>
66	CULTURE SCIENTIFIQUE
68	<u>SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES</u>
77	<u>INDEX</u>



## ÉDITORIAL

**Nous vous rappelons  
que les membres du réseau  
culturel français à l'étranger  
qui souhaiteraient acquérir  
certains des ouvrages  
présentés dans ce bulletin  
peuvent passer leurs  
commandes à la centrale  
d'achat de l'adpf.**

Téléphone :  
(33) 01 43 13 11 00

Télécopie :  
(33) 01 43 13 11 25

Mél :  
centrale.achat@adpf.asso.fr

*Vient de paraître* poursuit son chemin avec, au sommaire de ce numéro estival, une nouvelle rubrique, « Art de vivre ».

Nous accueillons aussi dans ce numéro de nouveaux collaborateurs, spécialistes reconnus dans leur domaine, pour permettre de toujours mieux serrer l'actualité du livre. Diffusé dans tous les établissements français à l'étranger, adressé à nos amis traducteurs intéressés par l'actualité du livre français, *Vient de paraître* se trouve aussi sur le site Internet de l'adpf: vous y trouverez toute information « en ligne », vous pouvez nous faire part de vos remarques ou bien télécharger l'ensemble des numéros ([www.adpf.asso.fr](http://www.adpf.asso.fr)).

Le prochain rendez-vous de *Vient de paraître* est pour septembre prochain. D'ici-là, nous vous souhaitons à tous un agréable été de lecture.

Pierre-Yves SONALET  
Directeur de la publication,  
Directeur de l'adpf

## ARCHITECTURE

Sélection par Jean-Pierre LE DANTEC

ANDRIEUX Jean-Yves

### L'Abbaye du Thoronet.

#### La mesure de la perfection

[Belin-Herscher, coll. « Les Destinées du patrimoine », 176 p., 149 F, ill. coul. et noir, ISBN: 2-7011-2560-X.]

- Tels des êtres à part entière, les bâtiments, humbles ou nobles, ont une histoire.

Qui peut même faire d'eux — voir Zola ou Perec — les « personnages » centraux de romans. Bien que ce ne soit pas l'angle de la fiction mais celui de l'Histoire érudite (mais non ennuyeuse !) qu'a choisi Jean-Yves Andrieux dans ce premier volume d'une collection dirigée par lui, c'est un récit passionnant qu'il nous propose: celui des aventures d'un des joyaux de l'art cistercien, depuis sa naissance au XII<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours, l'abbaye provençale du Thoronet. Aventures spirituelles, bien sûr, d'où procèdent la force et sa beauté du monument; mais aventures temporelles, aussi, parfois très périlleuses puisque l'abbaye (déjà passablement ruinée à l'époque) fut vendue, démembrée, comme bien national en 1791, avant d'être classée au premier inventaire des monuments historiques, rachetée par l'État en 1854 et restaurée une première fois (selon les critères de l'époque) à partir de cette date... Commence alors, pour cette merveille de l'art roman, une nouvelle vie: celle de son inscription aléatoire dans une époque pour laquelle elle n'a pas été bâtie: la modernité laïque, industrielle, touristique... C'est l'attention portée à cette période qui fait la nouveauté de l'étude (fort documentée) de Jean-Yves Andrieux. Là où, d'ordinaire, les ouvrages consacrés au « beaux et grands bâtiments » du passé se taisent presque entièrement, lui au contraire s'attarde, détaille, s'interroge (sur le destin possible de l'abbaye du Thoronet au XXI<sup>e</sup> siècle, en particulier). Et ces développements qu'on ne trouve dans aucun guide, même les plus sérieux, s'avèrent aussi passionnants que l'histoire des origines et de la vie religieuse du monument.

J.-P. L. D.

LENGEREAU Éric

### L'État et l'architecture, 1958-1981, Une politique publique ?

[Picard, Comité d'histoire du ministère de la Culture, 558 p., 280 F, ISBN: 2-7084-0600-0.]

- L'État est en France le premier commanditaire d'architecture, au moins si on considère celle-ci comme une production possédant une ambition artistique et/ou sociale. Il n'en est que plus urgent et plus nécessaire d'être en mesure de démêler l'écheveau des politiques, parfois confuses ou même contradictoires, menées par la puissance publique dans l'après-guerre, c'est-à-dire au moment où la France s'est transformée de pays encore majoritairement rural en pays urbain. La période dite de « reconstruction » (en fait, assez rapidement, aussi de construction) qui correspond à la IV<sup>e</sup> République a déjà été solidement balisée par le travail (un peu hagiographique malheureusement) de Bruno Vayssière (Picard, coll. « Villes & sociétés, 1988). Aussi l'étude que l'actuel directeur du Bureau de la recherche architecturale au ministère de la Culture, Éric Lengereau, consacre aux années menant de la création de la IV<sup>e</sup> République par le général de Gaulle à l'élection de François Mitterrand à la tête de l'État, lui succède-t-elle de façon naturelle. À ceci près que l'objectif et la méthode de Lengereau sont fort différents de ceux de Vayssière: alors que ce dernier privilégiait les créateurs (leurs problématiques, leurs œuvres...), ce sont les politiques et les administrateurs — c'est-à-dire les personnes chargées par l'État de conduire la politique de l'architecture, et l'enseignement qui va avec — qui sont au centre des interrogations de Lengereau. Point de vue judicieux, même s'il appelle un complément qui analyserait, sous l'angle de la critique proprement architecturale, le bâti que cette (ces) politique(s) a (ont) produit. Excepté en effet certaines opérations de logements sociaux mieux réussies (ou moins catastrophiques) que d'autres, qui ont eu néanmoins le mérite d'apporter un toit aux mal-logés, au néo-prolétariat venu des campagnes, aux rapatriés et aux immigrés, et excepté surtout une poignée de monuments (au nombre desquels le musée de la préhistoire de Nemours

par Simounet et le Centre Georges Pompidou par Piano et Rodgers), la moisson proprement architecturale de ces années 58-81 a été mince. Alors que, *a contrario*, le rôle du « sombre labyrinthe des administrations de l'État » (pour parler comme Lengereau) dans lequel s'est forgée une politique architecturale capable de faire face à la mutation urbaine des années soixante et soixante-dix a été capital. Résumer un ouvrage aussi complexe, fouillé et documenté que celui de Lengereau est impossible ici. Disons simplement que rien n'y manque. Ni les organigrammes des structures de décision ; ni les extraits des rapports des hauts fonctionnaires ; ni les commentaires (souvent inédits) de ces derniers par de Gaulle, Malraux, Pompidou, Giscard d'Estaing accompagnés de leurs directives (exprimant la plupart du temps leur incompétence ou leurs goûts conformistes en matière de création architecturale) ; ni les récits ou analyses d'intrigues embrouillées mettant aux prises (principalement) les ingénieurs des Ponts du ministère de l'Équipement aux fonctionnaires de la Culture ; ni les témoignages (recoupés par l'archive) des témoins encore vivants... Il en ressort un portrait d'une haute administration publique française, pètrie de bonnes intentions et soucieuse de l'intérêt public même si ses idées en matière d'architecture sont majoritairement académiques, et perpétuellement en quête de moyens (pour l'enseignement en particulier, situation qui demeure actuelle, malheureusement). Dépassée par l'explosion de mai 1968 qui, non contente de terrasser le système obsolète des Beaux Arts, obtient la mise en place d'un nouvel enseignement, d'un Institut français d'architecture, d'une politique de recherche, le tout dominé par des « trublions » bénéficiant enfin (mais momentanément) de moyens substantiels, cette administration s'emploiera ensuite à suivre, sinon à précéder, l'évolution de la société en rejetant sous Giscard et d'Ornano les fantasmes pompidoliens de modernité « à l'américaine » au profit de préoccupations environnementales... Bref : parce qu'elle est scrupuleuse et puisée aux meilleures sources, l'étude de Lengereau

est passionnante. On y apprend même, par la bouche de l'actuelle présidente de l'Institut français d'architecture, Florence Contenay, qui côtoyait alors Malraux au Ministère, une révélation propre à redresser (ou à bouleverser) l'image du dernier Malraux manifestant aux côtés de Michel Debré sur les Champs Elysées : « Il [Malraux] avait été très favorable aux événements de mai 1968. Il avait été très favorable aux événements qui avaient réformé l'École nationale supérieure des Beaux-Arts. Si Malraux n'avait pas été ministre, il aurait certainement appuyé mai 1968. Mais il était ministre du général de Gaulle et il a choisi son camp. »

J.-P. L. D.

TRÉTIACK Philippe

### **Faut-il pendre les architectes ?**

[Le Seuil, 200 p., ill. noir, 110 F, ISBN : 2-02-037212-6.]

- Sous ce titre provocateur qui pouvait laisser craindre un pamphlet démagogique, se cache un essai passionnant concernant la situation actuelle de l'architecture française. L'auteur, il est vrai, est lui-même architecte — même s'il a choisi le journalisme (il est grand reporter à *Elle* et critique d'architecture pour la revue *D'architectures*). Et, s'il manie la plume avec talent, humour et un sens de la formule qui risque de lui créer de nombreux ennemis (mais beaucoup de lecteurs !), il est l'un des meilleurs connaisseurs, non seulement du milieu architectural français, de ses travers, de ses disputes et de ses œuvres récentes, mais des conditions dans lesquelles travaille celui-ci. *Grosso modo*, la thèse de Trétiack pourrait se résumer ainsi : il existe en France de nombreux architectes de talent (même s'il leur arrive, bien sûr, de commettre des erreurs) au nombre desquels Nouvel et Portzamparc, mais aussi (et peut-être surtout) quelques autres moins connus du public : Gaudin, Borel, Ibos... ; malheureusement, leurs créations sont noyées dans une masse de productions médiocres singeant l'architecture du passé lointain baroque ou classique (les « post ») ou récent (les « néos » qui ont érigé en dogme Le Corbusier) ; et, situation plus grave encore qu'on ne retrouve pas chez nos voisins anglais, allemands, espagnols ou italiens,

... ce milieu où se côtoie le meilleur et le pire, est victime de l'ignorance du public, de l'inculture architecturale des décideurs, et d'un système réglementaire étouffant la création. Il en résulte un enseignement doté de façon misérable, un comportement de secte symbolisé par ce que Trétiack nomme le « total black look » et... quantité de catastrophes architecturales dont la plus connue est celle de la Bibliothèque de France. Alors ? « Pour que ça change, explique Trétiack, il faudrait d'abord que la France se débarrasse de son mépris affiché pour la technique, qu'elle cesse de vouloir l'opposer à la culture [...] Il faudrait encore que le privé s'en mêle, que le public fasse un effort d'ouverture, que le moderne ne soit plus synonyme de ratage pour les uns, de dogme corbuséen pour les autres. Il faudrait surtout que les architectes brisent la ringardise de leur milieu, s'ouvrent à ceux qui leur sont proches plutôt que d'attendre que les ingénieurs, les designers, les urbanistes, les publicitaires viennent leur piquer le peu qui leur reste. » « On peut toujours rêver » : telle est la conclusion morose de ce pamphlet sans doute excessif et partisan, mais salulaire au bout du compte.

J.-P. L. D.

## URBANISME

Sélection par Jean-Pierre Le Dantec

ASCHER François

### **Ces événements nous dépassent, feignons d'en être les organisateurs. Essai sur la société contemporaine.**

[Éditions de l'Aube, 300 p., 160 F, ISBN : 2-87678-589-7.]

- Les éditions de l'Aube se sont fait connaître récemment pour avoir publié, en traduction française, le principal roman (*La Montagne de l'âme*) du dernier prix Nobel de littérature, le franco chinois Gao Xingjian. Mais elles consacrent une partie importante de leurs efforts à diffuser d'importants travaux de sociologie urbaine : l'étude fameuse de Melvin M. Weber intitulée *L'Urbain sans lieu ni bornes*, par exemple, et les écrits d'un

des meilleurs urbanistes français, François Ascher. Le dernier livre de ce théoricien brillant, qui outre ses activités d'enseignant et de praticien anime l'« Institut pour la ville en mouvement » fondé à l'initiative du groupe PSA, se veut une synthèse dépassant le seul urbanisme. À l'instar de Manuel Castells dans la *Société des réseaux*, Ascher entend proposer en effet sa vision globale de la révolution en cours dans les sociétés occidentales sous l'effet des nouvelles technologies qui conduit, selon lui, plus que vers une simple « société de l'information », vers une « société hypertexte ». Celle-ci étant caractérisée par le passage « du capitalisme industriel au capitalisme cognitif », de l'État-providence à la « société du risque », du local au « glocal » (etc.). Thèmes en vogue, qu'Ascher synthétise brillamment, avant de s'employer à décrire les mutations urbaines qui en résulte(raie)nt. Celles-ci, selon lui, traduiraient essentiellement des aspirations actuelles des individus à la mobilité, à l'hyper-choix, à des vécus multiples dans plusieurs espaces-temps — le tout dans le cadre plus virtuel que matériel d'une « métapolis » fonctionnant en réseau, dont la logique — quand bien même les politiques ou les urbanistes auraient l'illusion (ou voudraient donner l'illusion) de la maîtriser — s'imposerait à tous. Ce fatalisme, qui prend parfois la forme d'une apologie unilatérale (parce qu'oublieuse de leurs coûts économiques, sociaux et esthétiques globaux) de ces « expressions incontournables de la modernité » que seraient les NTIC, l'automobile et la péri urbanisation, est toutefois nuancé par un appel vigoureux à la construction de « nouvelles dynamiques de gouvernance territoriales » qui rappelle que, dans un temps pas si lointain, François Ascher incarnait un urbanisme de gauche, voire d'extrême-gauche.

J.-P. L. D.

## JARDINS ET PAYSAGES

Sélection par Jean-Pierre LE DANTEC

### BAY (de) Philip et BOLTON James GardenMania

[Actes Sud-Motta, 400 p., ill. couleurs et noir, 179 F, ISBN: 2-7427-3126-1.]

- Plus qu'un énième livre consacré à l'histoire de l'art des jardins, cet ouvrage qu'on feuillette avec un grand bonheur se veut une promenade imagée dans celle-ci. Découpé en chapitres thématiques (la mise en forme de la nature; les édifices de jardin; la division du jardin; le mobilier de jardin; un lieu de plaisir; l'eau; le jardin utilitaire), chacun précédé d'une (courte) introduction, ce livre rassemble en effet une vaste iconographie excluant toute photographie (même ancienne) tirée des traités (savants ou fantaisistes), des gravures, des magazines (spécialisés ou non) ayant approché, de près ou de loin, l'histoire de cet art réputé mineur ou décoratif. Bien qu'on puisse regretter son caractère superficiel dû à des textes introductifs indigents (mais c'est là, il est vrai le parti de l'ouvrage), ce livre ravira, j'en suis sûr, les amateurs.

J.-P. L. D.

## ARTS

Sélection par Michel ENAUDEAU, Gérard-Georges Lemaire, Olivier MICHELON, Laure MURAT et Jean-Pierre SALGAS

### La Collection de design du Centre Georges Pompidou

[Éditions du Centre Pompidou, 208 p., 260 F, ISBN: 2-84426-066-7.]

- Entamée en 1991, la collection de design du Centre Georges Pompidou ne peut en aucun cas prétendre à l'exhaustivité, ni même concurrencer d'autres grands fonds comme celui du musée d'Art moderne de New York. Née de la fusion avec le Centre de création industrielle, celle-ci profite paradoxalement, comme l'écrit Marie-Laure Jousset, conservateur en chef du design, du fait que « l'histoire était déjà écrite » pour constituer un fonds cohérent. Restitué sous la forme d'un catalogue chronologique, celui-ci fournira donc à un large public une synthèse utile. Les amateurs pourront compléter la centaine d'objets choisis ici grâce au cédérom encarté dans l'ouvrage et qui offre (passé un mode de navigation peu convaincant) un aperçu beaucoup plus large des productions acquises par le Musée.

O. M.

### La Vérité nue

[RMN / Fondation Dina Vierny — Musée Maillol, 207 p., 250 F, ISBN: 2-910826-17-1.]

- La peinture expressionniste autrichienne se résume la plupart du temps à l'œuvre peint et dessiné d'Egon Schiele et d'Oskar Kokoschka. « *La Vérité nue* » leur adjoint deux peintres moins connus du public, Herbert Boeckl et Richard Gerstl. Les peintures de ce dernier n'ont jamais été exposées en France. Portraits, corps de femmes et d'hommes, étreintes, gestes ou attitudes érotiques sont emblématiques de l'expressionnisme autrichien qui se démarque sans ménagement du maître de la Sécession viennoise, Gustav Klimt. Aux nombreuses reproductions le catalogue ajoute des photographies qui laissent deviner le climat dans lequel ces quatre peintres ont vécu et travaillé. Pour chacun d'eux, Caroline Messensee, commissaire de l'exposition, a préparé une solide notice fort utile, car

... même pour les artistes les plus connus — Schiele et Kokoschka —, l'information est rare. Il est dommage en revanche que rien ne nous soit dit au sujet de Jill Lloyd (est-il historien d'art, directeur de musée?), auteur d'un texte général sur l'expressionnisme autrichien. On regrette d'ailleurs que ce texte néglige de situer l'expressionnisme autrichien par rapport au courant allemand du même nom. De même, on aurait aimé que soient éclairées les relations ou l'absence de relations entre cet expressionnisme et le mouvement des Fauves qui, jusqu'avant la Première Guerre mondiale, fait rage en Europe. Cette belle exposition n'a pas le catalogue qu'elle mérite.

M. E.

### Le Très Singulier Vallotton

[RMN 224 p., 195 F, ISBN : 2-7118-4189-8.]

- Il peint des nus, des paysages et des intérieurs domestiques. Pour échapper à la misère, Vallotton grave sur bois et dessine. Bonnard, Vuillard, Maurice Denis, Sérusier qui forge le nom de *Nabis* à partir d'un mot hébreu — *Nebiiim* (inspiré) — deviennent ses amis. Le petit groupe se défait en 1903 et chacun s'en va vers sa manière. En quoi consiste alors la singularité du « très singulier Vallotton », peintre français d'origine suisse, pour reprendre l'expression du critique Thadée Natanson dans son livre *Peints à leur tour* publié à Paris en 1948. Trois modalités de la singularité de Vallotton se dégagent des textes qui commentent les reproductions de ses œuvres : d'abord réussir une peinture qui allie Ingres (pour l'importance du dessin) et Gauguin (pour la façon d'employer la couleur et de saisir l'espace). Une autre singularité tient à la réception de l'œuvre : celle-ci divise, ne fait jamais l'unanimité. On apprécie le dessin mais bien moins la couleur. Quand on loue l'artiste, c'est pour voir en lui une anticipation du cubisme ou de la froideur hyperréaliste. Enfin, troisième singularité, le lien très serré entre la peinture et l'écriture. Dominique Brachlianoff, commissaire de l'exposition, met en relation le romancier et le peintre Félix Vallotton. Le romancier, qui consulte André Gide, est l'auteur de trois romans non publiés

de son vivant. Le plus abouti, paru il y a une trentaine d'années chez Gallimard, a pour titre *Corbehaut*. Ce que nous aimons, ce qu'on peut aimer aujourd'hui dans l'art de Félix Vallotton, c'est ce que Dominique Brachlianoff appelle « la juste distance ». Juste distance entre l'exhibition de l'émotion et la dureté de « l'inhumain » selon le mot d'Appollinaire. Une dureté que Vallotton, enrôlé peintre des armées pendant la Grande Guerre, découvre loin des tranchées et qui n'est pas encore la paix des cimetières.

M. E.

### BONNARD/VUILLARD

#### Correspondance

[Gallimard, coll. « Arts et artistes », 117 p., 135 F, ISBN : 2-07-076076-6.]

- Toutes les correspondances ne sont pas nécessairement des feux d'artifices de l'esprit. La correspondance Bonnard/Vuillard, joliment éditée aujourd'hui par Antoine Terrasse, fait partie de ces échanges de lettres toutes simples, truffées de petits riens constituant la vie quotidienne de deux peintres entre 1891 et 1940 — autant dire toute une existence — et c'est en cela, pour leur modestie, qu'elles sont précieuses. On y découvre les traces d'une amitié pudique, respectueuse, on y écoute parler deux tempéraments très différents, on y démêle les fils du réseau tissé entre Nabis et gens de lettres. Lugné-Poe, Paul Fort, Sérusier, Maurice Denis, les Natanson (Thadée, directeur de la *Revue blanche* et sa femme Misia) surgissent au détour de ces pages où les deux artistes parlent tout naturellement boutique, dans un dialogue ininterrompu dont on retient quelques formules savoureuses : « J'ai fait une petite peinture excessivement sage. Deviendrai-je classique ou ramolli ? », s'inquiète Bonnard le 13 avril 1891 ; « Je suis étonné d'être étonné après tant d'étonnements. Que c'est beau ces vieilles ruines dorées pour une vieille roulure comme moi », s'exclame Vuillard à Rome le 23 avril 1914. Les deux hommes se voyaient souvent : il y a donc des « trous » considérables dans cette correspondance — rien, par exemple, entre 1895 et 1904. L'éditeur a, en quelque sorte, comblé ces manques

en illustrant le volume de photographies très éclairantes de Bonnard, regard toujours à l'affût derrière ses lunettes cerclées, de Vuillard dont on devine le sourire ironique caché dans une barbe de patriarche, de quelques uns de leurs tableaux et de leurs proches.

L. M.

**BUCI-GLUCKSMAN Christine**  
**L'Esthétique du temps au Japon.**  
**Du zen au virtuel**

[Galilée, 209 p., 185 F, ISBN : 2-7186-0555-3.]

• Philosophe, Christine Buci-Glucksman a séjourné à plusieurs reprises au Japon. Elle y a travaillé, c'est-à-dire enseigné, mais aussi regardé, contemplé, questionné, écouté (car l'œil écoute, selon la formule de Claudel) les architectures actuelles et traditionnelles, les créations contemporaines des gens de théâtre, les photographes, etc. Son livre laisse pénétrer de façon particulièrement sensible un pays vivant, sans qu'il s'agisse jamais de récit de voyage et moins encore de reportage. Le titre austère cache la trépidante activité quotidienne japonaise. L'auteur veille et surveille : ne pas laisser fuir une seule mise en œuvre, si polymorphe, si éphémère, si immatérielle du temps. Emprunt et fidélité au poète Baudelaire, au penseur Benjamin, le livre s'ouvre sur le thème des passages. Ici, passage n'est pas un genre de lieu particulier dans la ville ; toute la ville japonaise, telle Tokyo, est passage. Le vivant humain, passager de la ville, vit le non humain : il s'appelle milieu, vide, éphémère (« impermanence » préfère dire Buci-Glucksman), artifice, travestissement, virtuel, transparence, ombre etc. Il vit un temps sans durée dans une polyponctualité multiple et multipliée : du jardin zen à l'érotique des quartiers de plaisirs en passant par le théâtre (Nô, kabuki). Du temps, il y a les mots, les affects, les concepts (flux, rhizome, pli, etc.) que Buci-Glucksman trouve prêts à l'emploi dans l'œuvre de Gilles Deleuze. Il y a « une esthétisation permanente du temps, qui fonctionne comme une éthique ». Exemple : l'esthétique de l'indifférence. Semblable à l'indifférence du dandy, elle est aussi

attention. Attention au corps que l'on enveloppe, seconde peau, du vêtement ; attention au maquillage qui sculpte le visage. Attention au corps, indifférence à la « chair ». Au lieu de la densité de la présence, il y a fluidité, multiplicité, légèreté, vide. Entrer dans l'esthétique du temps, c'est entrer dans une culture de l'artifice, signal de la modernité depuis Baudelaire. Nul doute que celui-ci eût adoré ce Japon virtuose de l'artifice et de la virtualité. Le virtuel est processus. Il n'est pas le contraire du réel. Il n'achève pas l'artifice, il l'exaspère, le chauffe à blanc. Buci-Glucksman en déchiffre et en constate la « réalité » surtout dans l'architecture et la photographie japonaises contemporaines, en particulier dans un jeu très accompli de la transparence et de l'ombre. On regrette alors que l'ouvrage n'offre aucune photographie des sites ou des œuvres dont rend compte l'auteur, ce qui eût enrichi avec bonheur ce livre stimulant, parfois ardu. Tant de notions foisonnent qu'une mise en ordre finale eût été utile. Mais elle aurait peut-être encombré les Passages du XXI<sup>e</sup> siècle qu'emprunte Buci-Glucksman.

M. E.

**CLAIR Jean**  
**La Barbarie ordinaire.**  
**Music à Dachau**

[Gallimard, 167 p., 85 F, ISBN : 2-07-076094-4.]

• Près de Munich, à proximité du village de Dachau, sorte de Barbizon bavarois, les nazis ouvrent, dès 1933, le premier camp de concentration à l'intérieur des frontières de l'Allemagne. A Dachau, il y eut un peintre, le seul (qu'en sait-on ?) parmi les déportés à se savoir peintre : Zoran Music. Il y arrive en 1944, acheminé dans un de ces convois mortels. Music survit aux épidémies de typhus qui déciment ceux que la « vie » dans le camp n'a pas déjà tués. Dans ce livre, Jean Clair revient sur la vie et le travail d'un artiste qu'il a contribué à faire connaître (Centre G. Pompidou, 1988 ; Grand Palais, 1995). À Dachau, Zoran Music parvient à voler du papier, à dessiner, à cacher ses dessins. Que dessine-t-il ? Des cadavres. Non des cadavres isolés que le camp et le typhus abandonnent à la mort sans sépulture :

... Music dessine « des forêts de cadavres », « des paysages de cadavres ». Ce sont ces dessins sauvés, ceux exécutés sur le même thème vingt-cinq ans plus tard que retient Jean Clair, comme si ces corps montrés pendus étaient le témoignage et la résistance du peintre au nazisme qui a « fait perdre à l'homme... son aplomb, son assurance, sa contenance ». Tant que le propos de Jean Clair s'en tient à la vie et à l'œuvre d'un artiste jeté dans l'abominable, il n'y a pas grand chose à objecter (sauf, et pourquoi pas, à soutenir une autre appréciation de Music). La difficulté est ailleurs. Il faut revenir au titre principal du livre, celui qu'on lit d'abord : *La Barbarie ordinaire*. Quelle intention conduit à rapprocher la barbarie ordinaire et le nom de Dachau ? Jean Clair sait bien qu'à Dachau la barbarie est quotidienne. Il sait également qu'il y a, selon les camps nazis, des degrés dans la barbarie et la volonté de mort, que cette barbarie-là n'est pas ordinaire mais extraordinaire. Il ne s'agit donc pas de cela. La barbarie ordinaire, c'est la nôtre, au début du XXI<sup>e</sup> siècle. Celle qui résulterait, selon notre auteur, d'une contamination insidieuse de notre culture (au sens large) par le nazisme. À preuve, l'invasion de la langue par les sigles : SDF, ONG, MRAP, UAP, etc. Jean Clair prend ce thème chez Victor Klemperer, *La Langue du III<sup>e</sup> Reich*. Chez Rousseau déjà langue et politique faisaient connaissance... À preuve, la réflexion contemporaine sur l'euthanasie. À preuve encore, la déconsidération de la mémoire et du « par cœur » dans le système éducatif français actuel. Disons-le : n'est-il pas pour le moins indécent de rapporter des questions qui sentent fort le débat franco-français à la violence de la déportation ? L'humanité du propos de Jean Clair (à laquelle bien sûr on souscrit) fait croire à sa perspicacité. Dans sa détestation de la modernité, celle qui chasse de la peinture le corps, la figure de l'homme, celle qui s'efforce de rendre impossible la mémoire, Jean Clair confond le non-humain du système totalitaire nazi qui vise « la destruction » (Hilberg) et l'inhumain du Capital. On ne peut, sans se laisser aller à une facilité de pensée, sans se méprendre

et sur la nature du nazisme et sur celle du capitalisme, donner à l'inhumain du Capital l'unité de compte de la barbarie concentrationnaire nazie : celui que Jean Clair oublie et qu'il faut détruire parce que tel il est né : le juif.

M. E.

- Ce livre n'est pas une biographie classique. S'il comprend un entretien passionnant avec le peintre qui concerne essentiellement son expérience dans un camp de concentration allemand en 1944 et 1945 — son expérience d'homme, mais aussi d'artiste —, il se propose aussi comme une réflexion sur l'art et, plus généralement, le langage contemporains. Sans tomber dans les travers du genre et avec la subtilité qui le caractérise, Jean Clair tient à faire comprendre que l'art a partie liée avec la mort, « mystère plus grand que la sexualité », faisant référence à de grandes œuvres du passé où l'horreur est peut-être le sujet en palimpseste (l'art des peintres serait un *ars moriendi*), et aussi avec une conception de la beauté qui n'aurait de sens qu'en face de la mort (« l'appréhension de la beauté serre le cœur comme un deuil intime »). En somme, il revendique la dimension humaine (et nécessairement tragique de ce fait) qui a tendance à être exclue de l'art de notre temps. La terrible danse des mourants et des morts de Dachau n'est que la limite tracée entre l'humain et l'inhumain dans le monde moderne, quand les êtres se changent en *Figuren* dépossédées de leur identité. L'art et l'histoire sont toujours associés, et pas toujours dans la simple représentation de l'histoire, mais dans des créations qui demeurent, chacune à leur façon, dans une culture et un langage qui ont une fâcheuse propension à déplacer et fausser le sens des mots et donc le sens hypothétique de l'humain. Toute la science littéraire et toute la réflexion de l'auteur contribuent à mettre en scène ce que Dachau annonce de notre présent. Et Music est là pour nous rappeler que l'art est encore un moyen de lutter contre la barbarie, mais aussi contre le lent effacement des signes et des significations.

G.-G. L.

CLOTTE Jean (sous la dir. de)

### **La Grotte Chauvet.**

#### **L'art des origines**

[Le Seuil, 225 p., 290 F jusqu'au 30.09.01, 350 F ensuite, ISBN : 2-02-048648-2.]

- Jusqu'à présent, la grotte Chauvet était connue du public en vertu, si l'on peut dire, des litiges juridiques et financiers qui ont suivi son exploration. Entre les découvreurs de la grotte, les propriétaires des terrains sous lesquels elle est située, et l'État, par delà une importante direction du ministère de la Culture, la querelle fut vive. Ce livre, magnifiquement doté en photographies, organise une visite complète de l'ensemble des quinze salles et galeries de la grotte en partant du site extérieur du Pont d'Arc jusqu'à la galerie du Belvédère ou celle des Croisillons. Il constitue, à notre connaissance, la première présentation scientifique (qu'on dira provisoire en respectant le futur du travail de recherche) de cette grotte stupéfiante. La fréquentation de Chauvet par les animaux (les ours en particulier) et les groupes humains est antérieure de 10 000 ans au moins à celle de Lascaux. La grande période préhistorique est la même (paléolithique supérieur) mais les nombreuses représentations pariétales, en particulier gravées, rattachent la grotte Chauvet à la civilisation aurignacienne, soit 30 000 av. J.-C., c'est-à-dire à l'arrivée d'*Homo Sapiens Sapiens*. La qualité de la conservation des empreintes, animales et humaines, au sol comme sur les parois, est due au régime hydrologique de la grotte. Il permet au spécialiste de conclure qu'à tel endroit de la grotte un bouquetin a sauté, puis glissé. Quatorze espèces animales (canidés, bovidés, cervidés, etc.) ont été recensées. L'ours des cavernes a probablement été la colonie la plus nombreuse : 143 crânes y ont été trouvés. En l'absence de trace de foyer culinaire, Jean Clottes et son équipe pensent que les groupes humains qui se sont succédés n'ont fait que *fréquenter* la grotte sans l'habiter. De quelle façon les grandes salles ont-elles été occupées ? L'une après l'autre, ou simultanément ? Certaines étaient-elles abri pour des animaux et d'autres, dans le même temps, refuge des hommes, femmes

et enfants ? Ce qui est sûr, c'est que des salles comme la vaste salle des Bauges (2 500 m<sup>2</sup>) étaient vides d'ornementations. Les procédés employés par ces hommes pour leur art — le gravage (en retirant de la matière), le raclage qui lisse la paroi — prouvent un développement avancé de leurs techniques. L'équipe scientifique a relevé trois sortes de marquage : des signes indéterminés, des humains (représentation vulvaire conforme à l'époque aurignacienne) et des animaux au nombre de 420. Des signes appelés « insectes » et « les mains négatives » sont l'une des originalités essentielles de la grotte ainsi que les mains-points dont le livre, par photo-montage, reconstitue la magistrale concentration et le magnifique élan. S'assurer le concours de spécialistes extérieurs (historien d'art, anthropologue) apparaît une initiative fructueuse. La contribution de Jean-Louis Schefer donne, dans le domaine de l'art pariétal, la mesure de l'apport de la grotte Chauvet. « Le groupement des figures par succession, leur organisation linéaire » sont quelques unes des caractéristiques spécifiques du patrimoine pariétal de cette grotte. C'est assez pour « remettre en question des schémas d'analyse » aujourd'hui dominants. Le point de vue anthropologique avance un rapprochement entre les aurignaciens du paléolithique supérieur et les populations de chasseurs arctiques. Le lecteur saura gré à ce livre de l'entraîner dans un passé non pas immémorial mais si présent par la force, la puissance et la pérennité de la représentation ou, pour le dire autrement, devant l'extraordinaire disposition de l'espèce humaine à peindre.

M. E.

COGEVAL Guy et PAÏNI Dominique

(sous la dir. de)

### **Hitchcock et l'Art**

[Éditions du Centre Pompidou/Mazzotta, 500 p., 250 F, ISBN : 8-82021-417-2.]

- Sous-titré « Coïncidences fatales », le catalogue de l'exposition *Hitchcock et l'art*, est à la mesure de l'ambition de l'exposition qui, après, le Musée des Beaux-arts de Montréal, s'est tenue au Centre Georges

... Pompidou. « Dominique Païni et moi avons pris la liberté et le risque de la surinterprétation plutôt que celui de la nomenclature documentée », admet en introduction, Guy Cogeval, co-instigateur du projet. Analysant l'œuvre du cinéaste comme un chaînon entre Symbolisme et Surréalisme, ce dernier convainc pourtant largement par un propos qui vise à restituer le cinéaste dans sa culture artistique contemporaine : « Hitchcock aura convoyé jusqu'à la fin du xx<sup>e</sup> siècle des thèmes qui sont autant d'efflorescences du romantisme tardif, en les réinvestissant de préoccupations contemporaines ». Faut-il rappeler qu'Alfred Hitchcock, perméable à la culture fin de siècle des Préraphaélites anglais, s'est adjoint en 1945 les services de Dali pour la réalisation des décors de *Spellbound* ? Toujours attaché aux passages d'images entre peinture et cinéma, Dominique Païni livre, lui, une étude sur les figures de la transparence dans la filmographie de l'auteur des *Oiseaux*. Ce faisant, il n'oublie pas de multiplier les parallèles avec les travaux des avant-gardes contemporaines. Sont également à citer ici les essais de Jacques Aumont, Jean-Louis Schefer ou Alain Bergala, et une riche iconographie.

O. M.

CUECO Henri

### - La Petite Peinture

[Cerle d'Art, 124 p., 145 F, ISBN : 2-7022-0631-X.]

### - Le Journal d'une pomme de terre, journal d'atelier 1988-1991

[Stock, 246 p., 118 F, ISBN : 2-234-05380-8.]

- *La Petite Peinture* est un livre charmant : carnet de croquis et de réflexion tenus par le peintre Cueco, de juillet 1999 à janvier 2000, pendant lesquels il réalise ces « petites peintures » qu'il vient de montrer à Lyon et à Paris. La petite peinture tourne le dos (comme Cueco à l'objectif, sur la photographie du livre) à la grande, celle qui, au même moment, fait découvrir au Grand Palais, à Paris, les paysages d'Italie vus par des artistes européens des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. La petite peinture de Cueco

est modeste : format, sujet (paysages de la campagne limousine que le peintre affectionne), paysages sans narration, sans aventure autre que picturale. C'est, dit Cueco, la peinture du muet, mais d'un muet qui, dans son texte, chante sans coquetterie son plaisir de peindre tel un peintre du dimanche. Pourtant, la petite peinture a sa méthode : « se mettre devant un objet banal, ici un paysage, et se laisser peindre par lui ». Passivité, peut-être, mais une passivité qui connaît sa hardiesse : aller à contre-courant, réhabiliter le regard, « le vif du regard » dit Cueco. Dans sa chronique d'atelier, le peintre s'adresse à lui-même comme à ceux que peindre et la peinture intéressent : « Comment peut-on peindre en faisant comme si l'Art Moderne, les concepts du début du siècle n'avaient jamais existé ? ». Une fois encore, Cueco a deux niveaux de réponse : intime et personnelle : « Les petits paysages appartiennent à mon histoire et non à celle de l'art ». Quelques pages plus loin, une phrase rappelle une interrogation : la petite peinture est « une tentative pour comprendre le geste initial du peintre. On lit dans ce texte comme dans *Le Journal d'une pomme de terre* (opportunément réédité) le peintre, ses soucis et ses joies d'homme. On découvre (ou redécouvrira) en Cueco un peintre-écrivain (lire le récit par fragments de la mort du père de l'artiste) dont le talent d'écriture va bien au-delà de la formulation de ses questions de peintre. Et si « la petite peinture » d'Henri Cueco n'appartient pas à l'histoire de l'art, ces deux livres appartiennent au bonheur de lire un peintre.

M. E.

DIDI-HUBERMAN Georges

### - L'Homme qui marchait dans la couleur

[Éditions de Minuit, 93 p., 65 F, ISBN : 2-7073-1736-5.]

### - Génie du non-lieu.

### Air, poussière, empreinte, hantise

[Éditions de Minuit, 155 p., 70 F, ISBN : 2-7073-1737-3.]

- Claudio Parmiggiani n'a ni pinces ni tubes de couleur. Il produit depuis une trentaine d'années une œuvre qu'on dira

de plasticien plutôt que de peintre. «Delocazione» est le mot générique qui nomme son travail. Par là, comprendre processus et déplacement. Processus de production par combustion de matériaux. Cendres, poussières, suies, sont des matériaux qui recouvrent des parois, des surfaces, des objets tels que livres et horloges, que Parmiggiani déplace. Ils produisent traces, empreintes et procèdent à une transformation du lieu initial. Tels sont les repères indispensables pour appréhender les installations que Parmiggiani a présentées dans différents musées. Avec *Génie du non-lieu*, Georges Didi-Huberman s'enfoncé progressivement dans les maisons de Claudio Parmiggiani. Elles sont de brumes, d'empreintes, de traces évanescences. Elles posent donc question sur le temps, tout comme la «delocazione» pratique une fonction critique à l'égard du tableau et de la peinture, démarche partagée par bien des artistes des années 60-70. *Génie du non-lieu* ressemble souvent à un livre à deux voix tant Didi-Huberman utilise les nombreux textes d'explication et de commentaires de l'artiste sur son travail. Mais ces deux voix ne sonnent pas à l'unisson. Georges Didi-Huberman préserve une distance de jugement et tient à se démarquer des interprétations communes, sans doute plus descriptives que philosophiques, des réalisations de Parmiggiani. Car cette œuvre d'un homme qui ne peint ni ne sculpte, œuvre qui émerge d'une matière sans poids, commise à la dispersion plutôt qu'à la disparition, cette œuvre, par force et paradoxe qui sont siens, entraîne une thématization philosophique. «La poussière est une réfutation du néant» écrit Didi-Huberman. Ou encore: «faire silence» est le propos de Parmiggiani, c'est-à-dire, «faire de l'image l'équivalent visuel d'une question qui veut demeurer telle». En même temps que *Génie du non-lieu*, paraît *L'homme qui marchait dans la couleur*. Si Claudio Parmiggiani se meut dans une teinte grise qui neutralise la couleur, l'artiste américain James Turrell marche dans et non vers le désert, la lumière, la couleur. Le désert imaginaire vide et monochrome de l'Exode, la lumière de l'édifice religieux, les couleurs de la galerie d'art instituent

un lieu immatériel pour l'œuvre. Avec les agencements *in situ* ou en galeries de Turrell, le spectateur comprend qu'il est aux antipodes des dispositifs de construction de l'image telle que la conçoivent les inventeurs de la perspective. Selon Didi-Huberman, ce qu'invente James Turrell et ce que permettent ses dispositifs, c'est une expérience du visible qui se place à la limite de l'invisible. Le commentateur de Turrell trouve alors en la phénoménologie de la perception une alliée de marque. Dans ces deux textes, comme d'ailleurs dans plusieurs autres, Georges Didi-Huberman aime expliciter le travail et/ou la recherche plastique dans une visée philosophique. Il montre combien Parmiggiani et Turrell donnent peu à voir et beaucoup à penser. Par des moyens très opposés, l'un et l'autre posent la question du lieu (qu'il faut distinguer de l'espace), interrogent le temps et, bien sûr, la représentation. On remarque dans les travaux de Georges Didi-Huberman une ambition, une volonté, une décision (lequel de ces mots convient?) de philosopher à partir d'une interrogation de nature d'abord artistique. L'exigence de lier une pensée plastique à une pensée philosophique déjà exprimée est réjouissante. Cette manière, nous semble-t-il, relève d'une relation «associative» avec la philosophie plus qu'elle ne «produit» de la philosophie, au sens où Gilles Deleuze entend dans un premier temps la philosophie comme production de concepts. Mais auprès de ces deux artistes, Georges Didi-Huberman conte avec conviction et finesse une attrayante fable des lieux. De la fable du monde, Descartes s'est chargé.

M. E.

DUVE (de) Thierry

### **Voici, 100 ans d'art contemporain**

[Ludion-Flammarion, 302 p., 250 F, ISBN: 90-5544-315-8.]

DAMISCH Hubert

### **L'amour m'expose**

[Yves Gevaert éditeur, diffusion Seuil, 136 p., 140 F, ISBN: 2-930128-15-1.]

• Après Rosalind Kraus et Yves-Alain Bois (*L'informe* au Centre Pompidou) puis Georges Didi-Huberman et Didier Semin (*L'empreinte*

... au même endroit), alors que l'accrochage de réouverture du Centre par Werner Spies proposait de faire tourner le siècle autour de l'atelier d'André Breton, deux autres théoriciens de l'art s'essayaient, *via* des expositions doublées de livres, à sortir de Clement Greenberg : autrement dit à repenser l'histoire-théorie de l'art, hors l'horizon moderne de la coïncidence ultime de l'espace de la représentation et de l'espace représenté, du support et de la surface : le monochrome et ses jeux, la réflexivité. Depuis 1960, l'art contemporain retrouve, sous des énoncés au sens strict « post modernes », les fonctions (l'énonciation) de l'art ancien et contraint à repenser le siècle moderne (au même moment, la crise de la géographie-théorie de l'art : la fin de la domination française puis américaine de cette modernité, fait éclater les pavillons des anciennes Biennales au bénéfice d'une mondialisation déguisée en un « partage d'exotisme » peut-être moins partageur qu'il n'y paraît). Au centre donc, la question du musée (avec la photographie : sans ces deux morts de *l'aura*, ni art moderne qui leur résiste, ni art contemporain qui en tire les enseignements...). C'est dans ce cadre complexe qu'il faut lire les essais de De Duve et Damisch. Spécialiste de Duchamp (ce sont les regardeurs qui font le tableau), le premier pense le siècle en basculant littéralement Greenberg de la réflexivité à la réflexion. Au palais des Beaux-Arts de Bruxelles de novembre 2000 à janvier 2001, l'exposition se déroulait en trois temps : « voici, me voici, nous voici ». L'œuvre parle d'elle, elle se fait cadre ou socle, l'œuvre s'adresse à vous : elle devient miroir, l'œuvre témoigne de nous : le spectateur est désormais dans le tableau (« plateau d'humanité » dit autrement Szeemann à la Biennale de Venise). Résultat : cent ans d'art moderne plus que d'art contemporain : le prouve la présence constante de Manet. Historien de la perspective, le second choisit le modèle du jeu d'échecs, qui permet de combiner histoire et structure, et de mêler les époques. *Moves. Playing chess and cards with the museum* en 1997 au Musée Boijmans de Rotterdam (il succède comme invité à Szeemann, Greenaway, Wilson et Haacke) lui fut l'occasion de disposer une trentaine

d'œuvres issues des collections, de Brueghel à Richter ou Pistoletto, comme des pièces de son jeu intime avec l'art. Deux livres très stimulants, aux antipodes des tentations récentes dans la pensée de l'art, de la marche arrière (Jean Clair) ou de l'abandon (Jean Baudrillard).

J.-P. S.

GIACOMETTI Alberto

### Le Dessin à l'œuvre

[Gallimard – Centre Pompidou, 255 p., 260 F, ISBN : 2-07-076101-0.]

• A dix ans de distance, le même verbe — dominer — revient dans la parole d'Alberto Giacometti. « Si on dominait un peu le dessin, tout le reste serait possible » déclarait-il en 1951. Puis plus tard : « A dix ans... je m'admirais, j'avais l'impression de pouvoir tout faire avec ce moyen formidable : le dessin... Je dominais ma vision, c'était le paradis et cela a duré jusque vers 18-19 ans ». Devant un autoportrait de 1918 — le jeune homme a 17 ans —, on prend la mesure de ce paradis dont se souvenait le Giacometti âgé de cinquante ans : la belle figure, le beau « tout » du monde que, depuis, il poursuit et « rate » à longueur de jour. Fut-ce l'enfer ? Le désarroi peut-être ; la fin de la confiance en la vision, oui. Qu'est-ce que dominer le dessin ? Les trois textes du catalogue proposent de brillantes réponses à cette interrogation lancinante qui taraude simultanément le peintre, le sculpteur, l'artiste qui fait du dessin la matrice, le support de son organisation visuelle. Au dessin, Giacometti demande de parvenir à voir, d'accéder au regard, c'est-à-dire à la ressemblance, à travers la fragilité quasi ontologique des choses, des humains, des paysages des Grisons, de l'espace. Chacun à leur manière, A. de la Beaumelle, J.-L. Schefer passent en revue les modalités du dessin de Giacometti : copies d'Albert Dürer, dessins traitant la figure ou l'objet par la masse plutôt que par la ligne. Parfois, Giacometti est au bord de l'aquarelle. Elle aurait choisi le graphite pour couleur. D'un mot — ajusteur — Florian Rodari s'empare de la quête de l'artiste : ajuster le dessin à la réalité. Celle-ci se dégage du brouillage, du tourbillon du crayon sur

le papier : un fragment de visage, un morceau du vaste monde. Que Giacometti parvienne à les saisir, alors ils font venir à eux tout ce qui paraît manquer sur la feuille ou la toile. Le catalogue puise avec jubilation dans les propos et les écrits de l'artiste. S'il y a de la mélancolie chez lui, elle est plus en l'homme et son acharnement au travail que dans l'œuvre peint, sculpté ou dessiné qui établit sa force. C'est cela le doute de Giacometti, pour prendre à Maurice Merleau-Ponty la belle expression qu'il dédia à Cézanne.

M. E.

LAVIER Bertrand

### **Conversations 1982-2001**

[Mamco, 208 p., 35 francs suisses, ISBN : 2-940159-21-1.]

- Avec les objets évidemment, mais aussi avec l'histoire de l'art et les institutions, Bertrand Lavier aime les conversations. En 27 entretiens avec des personnalités diverses (conservateurs, critiques, journalistes), cet ouvrage édité par le Mamco (musée d'Art contemporain de Genève) redonne vie à celles-ci. Anthologie de textes parus ces vingt dernières années, *Conversations* revient sur le comment et le pourquoi d'un travail aussi évident que radical. Quel rapport existe-t-il réellement entre les ready-made de Duchamp et les collages d'objets de Lavier ? Qu'est ce que la touche Van Gogh ? Comment un horticulteur devient artiste ? sont quelques-unes des questions qui trouvent réponses ici. Mais cet ouvrage est aussi l'occasion pour Bertrand Lavier de revenir sur ses commentateurs érudits et de donner sa version des choses. « Mais pour ce qui me concerne, encore une fois, mes motivations, à l'origine des œuvres, sont purement formelles, esthétiques » déclare-t-il, non sans malice, à Jacques Henric (*Art Press*, fév. 1991). « Pas besoin de te dire que pour les peintres qui font de la peinture, au sens traditionnel du terme, ce que je fais n'est pas sérieux. Pareil pour les sculpteurs. Je me trouve du coup moins à l'aise pour dire, de façon un peu provocante, que je suis peintre, puisque je ne peux pas être reconnu par mes pairs... »

O. M.

LEMAIRE Gérard-Georges

### **L'Univers des Orientalistes**

[Éditions Place des Victoires, 359 p., 295 F, ISBN : 2-84459-001-2.]

- Ce livre aurait pu s'appeler « l'Orient dans la peinture européenne » mais pareil titre eût enfermé son auteur dans un champ trop bridé par les artistes et leurs œuvres, de Gentile Bellini à Jean Dubuffet. Au contraire de cela, Gérard-Georges Lemaire a composé un livre assez inclassable où l'histoire tout court, la culture de l'honnête homme, l'évocation littéraire de la vie et de la carrière des peintres qui se succèdent, l'emportent de loin sur les considérations d'ordre esthétique. S'il y a une attirance, une attention, un attachement constants à l'égard de l'Orient, c'est bien parce qu'il est cet endroit du monde où surgissent les grandes religions monothéistes que nous connaissons, que celles-ci vont s'affronter dans des conflits qui seront militaires et politiques lorsque les empires romain-germanique, ottoman c'est-à-dire musulman, européens (autrichien, espagnol, français) c'est-à-dire chrétiens se constituent, s'étendent et déclinent. Du coup l'auteur convoque et regarde grands et petits maîtres de la peinture occidentale à la recherche de la présence directe ou indirecte, de l'expression d'un Orient réel ou imaginaire, connu *de visu* ou par procuration. Le XIX<sup>e</sup> siècle est la période clé de ce que l'auteur appelle, à propos de l'orientalisme, « le grand rêve pictural ». Les motifs de paysages et de lumière, les thèmes religieux (mosquées, prières), les scènes (batailles, chasse, vie quotidienne, sensualité érotique des intérieurs de harems et de hammams, fantasias, promenades, etc.), les personnages (sultans et sultanes, odalisques, esclaves féminines) que l'on trouve sur les toiles de cette époque sont l'acmé de cette aire historico-artistique. Gérard-Georges Lemaire a retenu quelques peintures fort singulières que nous signalons sans respect de la chronologie. Ainsi l'Égypte et Bonaparte — celui-ci célébré en son temps par Gros et Vivant Denon — sont présentés dans un face-à-face grandiloquent et ambigu sur une toile du spécialiste de la peinture orientaliste, ennemi de Manet, Jean-Léon Gérôme. Celui-ci n'est pas en reste quant

... au titre : *Œdipe, ou le Général Bonaparte en Égypte*. Un excellent peintre du XVIII<sup>e</sup>, Jean-Étienne Liotard, suisse et genevois, écrit dans la marge de son autoportrait de 1744 qu'il est « surnommé le peintre turc ». Autre exemple : des peintres, tels aujourd'hui des photographes, accompagnent les puissants, les armées, conquérantes ou chargées de réprimer. Adrien Dauzas représente le passage des Portes-de-Fer par les troupes françaises en Algérie. Mais l'Algérie, le Maroc de Delacroix et de Matisse, la Tunisie de Klee et de Kandinski, est-ce bien l'Orient ? Il est parfois difficile de suivre l'auteur dans les libertés qu'il s'accorde avec la géographie. Certes la géographie n'est pas l'histoire de l'art. Gérard-Georges Lemaire pense que l'Orient n'est pas un site, une contrée, une région que la géographie peut assigner aux artistes. Il pense sans doute qu'il y a un orientalisme mental et que c'est celui-là qui compte. Pourtant, où trouver l'orientalisme d'Albert Marquet quand il peint en 1924 *La Baie d'Alger* ou encore, trois ans plus tard dans cette même ville, *La Place du gouvernement* ? L'ouvrage souffre peut-être d'une conception trop généreuse parfois de l'orientalisme.

M. E.

### MAGRITTE René **Écrits complets**

[Flammarion, 760 p., 198 F, ISBN : 2-0801-1905-2.]

- Rien de ce que Magritte a déclaré, confié, écrit à propos de ses tableaux et de sa vie ne devrait avoir échappé à l'immense collecte d'André Blavier. Cet ami du célèbre surréaliste belge adopte une conception extensive de l'écrit. Il donne à lire le moindre mot : tracts, libelles, conférences, présentations d'expositions, transcriptions d'entretiens de radio et de télévision, etc., le tout dans l'ordre chronologique. Ces textes presque toujours courts et incisifs sont assortis de notes scrupuleuses. De plus, des extraits très généreux de l'abondante correspondance envoyée au même petit groupe d'amis (Scutenaire, Bosmans, etc.) complètent, éclairent les écrits au sens strict. En fait, cette correspondance constitue la part

principale de l'œuvre écrite. Il y a bien quelques redites, mais comment une telle forêt textuelle y échapperait ? En publiant aujourd'hui ce gros volume tel que paru pour la première fois en 1978, l'éditeur ne fait guère d'effort de présentation à l'intention des lecteurs. S'ils s'en donnent la peine, ceux-ci auront la satisfaction de retrouver l'exacte radicalité de René Magritte, loin de la fatigue que procure la reproduction industrielle de deux ou trois tableaux. Car ces *Écrits complets* convainquent d'une chose : la peinture et les peintres n'intéressent pas vraiment Magritte. Ni les rêves, ni l'expression. Ce qui l'intéresse, c'est la pensée, les images de la pensée : « L'art de peindre — qui mérite vraiment de s'appeler l'art de la ressemblance — permet de décrire, par la peinture, une pensée susceptible de devenir visible ». On comprend pourquoi Magritte déclare : « Ce qui compte, ce n'est pas comment peindre, mais ce qu'il faut peindre ». En peignant, Magritte réfléchit à la ressemblance, à la similitude, et, en un mot (qu'il n'emploie pas) à la représentation. Ses interlocuteurs et/ou ses secours ne sont pas peintres. (À l'exception de G. de Chirico, on ne sait pas bien lesquels ont compté pour lui). Ses véritables interlocuteurs sont des philosophes (Descartes, Berkeley, Kant). Magritte lit quelques-uns de ses contemporains (Heidegger, Merleau-Ponty), correspond avec d'autres (A. de Waelhens, Michel Foucault) et continue de peindre. À mettre l'accent sur ce Magritte là, on se demande ce que devient Magritte, surréaliste dès 1927 à Paris et en Belgique. Qu'on se rassure. Il est intact. Il dit : « Je peins l'insensible. »

M. E.

### NURIDSANY Michel

#### **Warhol**

[Flammarion, coll. « Grandes biographies », 490 p., 135 F, ISBN : 2-08-067784-5.]

- On prête à Matisse ce mot avisé à propos des Américains : « Un jour, ils auront des peintres ». Warhol est à coup sûr l'un des plus célèbres. Son nom signe des images — *La boîte de soupe Campell's, Marilyn, Mao, Coca-Cola* — et tant d'autres qui ont fait le tour du monde. Warhol apporte des

représentations d'un genre nouveau, des images issues de l'imagerie contemporaine de l'objet, dans la publicité et les supports de communication. Avant lui, elles ne sont ni si fortes ni si multipliées par le procédé de la sérigraphie. Avec cette biographie, nous entrons par le menu et presque au quotidien dans l'immense bric-à-brac fait de rigueur, de pudeur, de « coups », d'énigmes affectives, sentimentales et sexuelles de Warhol qui fréquente, se lie, s'attache et se détache de personnalités tellement différentes et nombreuses qu'on laisse le soin au lecteur d'en soutenir le tourbillon. Il n'y a apparemment pas de « révélation » dans ce livre, mais Michel Nuridsany met en évidence la formation assez autodidacte de ce fils d'immigré d'Europe de l'Est qui révèle ses dons dans la pratique du dessin et prend des cours (gratuits) au musée Carnegie. À vingt ans, Warhol se rend pour la première fois à New-York. Il retient non la peinture européenne du XIX<sup>e</sup> dont sont riches les musées, les fondations mais Matisse, Klee, Picasso. D'abord désigné « *commercial artist* », Warhol aura du mal à franchir le barrage que constituent ses liens professionnels avec le milieu de la publicité pour accéder aux galeries d'art. Le biographe consacre de longues pages documentées à la « Factory », la grande entreprise cinématographique de Warhol. La réalisation de films est une activité très importante du pop artist. Les films tournés — *Eat, Empire, Sleep, Blow Job* — oscillent entre le cinéma expérimental et le genre érotique voire pornographique. Sur le goût pour ne pas dire la frénésie de l'argent qui commande bien des aspects de la vie de Warhol, l'auteur ne fait que trier sans trop de certitude entre ragots et rumeurs du moment, malveillance et réalité. Un geste va affecter la vie d'Andy Warhol : en 1968, l'artiste est gravement blessé par balle dans une tentative de meurtre. L'événement est si considérable que le biographe place la fin de son étude sous le titre « *Le survivant* ». C'est un peu grandiloquent au regard de la rigueur et de la surveillance de soi dans la construction de sa vie que le dandy Warhol veut certainement plus

impeccable encore que ses images. Claire, directe, cette biographie respire la sympathie avec son sujet. Elle ne prétend pas donner autre chose qu'un récit minutieux et informé de la vie tumultueuse et disputée d'une gloire artistique de notre temps.

M. E.

PERNOUD Emmanuel

### **Le Bordel en peinture l'art contre le goût**

[Adam Biro, 143 p., 290 F,  
ISBN : 2-87660-230-X]

- L'âge d'or de la peinture hollandaise (XVII<sup>e</sup> siècle) n'a pas craint de montrer (Knupfer, Van Miéris) des scènes de bordel ; le XVIII<sup>e</sup> français des personnages de pastorales et de boudoirs aux gestes licencieux (Boucher). Emmanuel Pernoud retient le thème du bordel à partir du moment où celui-ci entre dans la grande peinture française : Manet, Courbet, Degas. Le projet annoncé est « d'esquisser les flux qui traversent le champ des images à partir de ce foyer privilégié de relations que constitue » ce thème. De quels flux s'agit-il ? Libidinaux, sociaux, picturaux ? Un flux est aussi un mélange et l'auteur se montre soucieux de saisir comment la représentation des filles, du bordel comme lieu, de la prostitution en général modifie l'ordre pictural et bouscule ses conventions. Cela, dans le sous-titre de son livre, Pernoud l'appelle « l'art contre le goût ». Comme thème et comme image, le bordel est à mille lieux du paysage impressionniste. Il fait entrer dans la maison close, c'est-à-dire dans un espace intérieur fermé sinon interdit au regard, coupé (en principe) de la vie extérieure urbaine, moderne. Les beaux corps à la Véronèse, à la façon de Ingres n'y sont pas. Degas peint ou dessine des femmes à la puissance physique emprunte de relâchement, presque animale. Des lionnes dit Pernoud. Ce thème importé dans la peinture doit beaucoup au dessin de presse et de satire, à la caricature, à la photographie pornographique en stéréoscopie. Des artistes du XX<sup>e</sup> siècle — Picasso, Grosz, Pascin, d'autres encore tel Kupka dont le livre reproduit une très belle gouache de 1906 : *Le travail jaune II* —

... contractent cette même dette. Et la confrontation de la peinture avec les images de masse qui se multiplient posera la question du *kitsch*. Emmanuel Pernoud rappelle que l'une des toiles les plus fameuses de toute la peinture moderne, *Les demoiselles d'Avignon*, commence par être une scène de maison de passe de Barcelone, située rue des Avignonnais. L'étude des esquisses apprend que là est bien le point de départ de cette peinture que Picasso avait d'abord intitulée « Le bordel philosophique ». Si l'auteur convainc de l'originalité de son point de vue et du rôle de ce thème dans la peinture, on s'explique mal qu'il se prive d'envisager, en guise de conclusion, les effets de son enquête sur la question du goût.

M. E.

PIANTONI Gianna

et PINGEOT Anne (sous la dir. de)

### Italiens. L'art italien à l'épreuve de la modernité, 1880-1910

[RMN, 380 p., 340 F, ISBN : 2-7118-4193-6.]

- Ce catalogue reflète, comme l'a d'ailleurs fait l'exposition au musée d'Orsay, la difficulté de présenter et d'expliquer au public français la situation de l'art transalpin dans la grande période de transition qui mène aux avant-gardes historiques. En effet, la peinture et la sculpture italiennes du XIX<sup>e</sup> siècle, après l'âge romantique, se sont orientées dans une direction très différente de ce qui s'impose en France à la même époque. Les *macchiaoli* forment un groupe d'artistes qui associent une conception nouvelle de la peinture (dont le « pleinairisme ») mais qui diverge de celle de l'impressionnisme. Plus tard, le divisionnisme est volontiers associé à des représentations symbolistes. En sorte que d'évoquer des figures d'artistes comme Antonio Mancini, Francesco Paolo Michetti, Giulio Aristide Sartorio, Pelizza da Volpedo (l'auteur du célèbre *Quarto Stato*), Adolfo Wildt, Paolo Troubetzkoy sans montrer ce qui les précède est peut-être sauter une étape qui nous rend la situation difficile à comprendre. Peut-être aurait-il fallu évoquer le cercle d'Italiens qu'a constitué Edgar Degas, comprenant Zandomenighi, Diego Martelli et Guiseppa de Nittis pour mieux comprendre le hiatus avec l'art

français et aussi les liens qui se sont noués avec les milieux artistiques parisiens. Cela aurait d'autant mieux convenu qu'une grande place est offerte ici à Boldini, peintre mondain, auteur du célèbre portrait de Robert de Montesquiou et à Medardo Rosso, qui a tenté, sans succès, mais avec un immense talent d'interpréter l'impressionnisme dans la sphère de la culture. On ne saisit pas non plus dans cet ouvrage l'extraordinaire influence de Cézanne sur l'art italien, dont Ardengo Soffici a été l'un des instruments, par ses tableaux et par ses écrits, ni la position stratégique de Severini, qui est venu s'installer à Paris, à l'époque où triomphe le cubisme. En revanche, on entrevoit bien comment le futurisme s'est constitué comme courant esthétique radical dans ses principes, mais très ouvert dans sa mise en œuvre (avec les tableaux d'Umberto Boccioni, de Carlo Carrà et de Giacomo Balla) et comment Giorgio De Chirico s'est dégagé de l'influence de Böcklin pour inventer la peinture métaphysique en 1909. Ce catalogue est de toute façon une mine inépuisable d'informations sur des artistes dont il n'est presque jamais question dans la littérature spécialisée française.

G.-G. L.

SALVAYRE Lydie

### Le Vif du vivant

[Éditions Cercle d'Art, 125 p., 150 F, ISBN : 2-7022-0620-4.]

- La tentation est courante, chez les écrivains, de s'emparer d'un artiste, peintre, sculpteur, et de transformer son œuvre en « objet de littérature ». Car, le plus souvent, ce n'est pas une analyse esthétique que propose l'auteur mais un texte indéfinissable, entre hommage et poème, manifeste et rêverie. Lydie Salvayre, dont on connaît les romans âpres et forts, nous offre aujourd'hui un exemple du genre, en consacrant à Picasso et à ses carnets de 1964 un livre écrit au feu de la passion. D'un format préhensible et agréable (c'est assez rare, dans la catégorie des beaux livres, pour être souligné), ponctué de reproductions élégamment imprimées face à des pages aux caractères très lisibles, *Le Vif du vivant* est un ouvrage d'emblée séduisant. Que le lecteur n'y cherche pas

de théorie nouvelle sur l'auteur de *Guernica*, ni même d'interprétations de ses œuvres ou de commentaires historiques, il ne les y trouvera pas. Ici, on donne libre cours à un lyrisme qui se déchaîne pour saluer le génie de l'artiste, sa force, sa fabuleuse exploration du réel et de la jouissance. Le sexe, la mort, la passion : autant de mots qui reviennent en boucle pour chanter une hétérosexualité en plein triomphe — on ne peut s'empêcher de penser qu'il y a quelque chose de très sollersien dans ces déclarations flamboyantes. Écrit avec une fougue à laquelle on peut choisir de ne pas adhérer, ce texte en apprend sans doute plus sur l'auteur (mais pourquoi pas ?) que sur Picasso, dont la modernité est néanmoins rappelée en termes éloquents : « Picasso ouvre les yeux peureux des hommes d'aujourd'hui dont les paupières se referment aux moindres surprises du regard, les yeux de ceux chez qui le refus entêté de percevoir la beauté aussi bien que l'horreur s'est mué dès longtemps en habitude d'être. » Et ce n'est pas la moindre des qualités de Lydie Salvayre que de savoir convoquer Picasso en pleine actualité.

L. M.

**TÀPIES Antoni**

### **La Valeur de l'art**

[André Dimanche Éditeur, 182 p., 148 F, ISBN : 2-86916-117-4.]

- Les textes d'Antoni Tàpies qu'on peut lire aujourd'hui, rassemblés sous le titre *La Valeur de l'art*, ont été pensés, écrits dans une Espagne convertie à la pratique politique de la démocratie et une province, la Catalogne, désormais à l'abri de toute menace à l'encontre de sa culture. « Par mon travail j'essaie d'aider l'homme à surmonter son aliénation en introduisant dans sa vie des objets capables de mettre son esprit en état de percevoir les problèmes fondamentaux de l'existence » (A. Tàpies, *La Pratique de l'art*, Barcelone 1971, Paris 1974). Des phrases comme celle-ci ne viennent plus sous la plume de l'artiste. Seule la dernière partie du propos (« mettre son esprit en état... ») rallierait les considérations exposées plus récemment à l'occasion de conférences, de présentations d'expositions, car elle touche à la valeur

de l'art tel que l'entend Tàpies. Cette valeur est double : marchande ou financière et spirituelle. À ses yeux, il n'y a pas grand chose à dire de la première si l'on n'entre pas dans son étude économique ou sociologique. À ceci près que la valeur marchande des œuvres est selon lui le meilleur système d'évaluation ou de sélection, de loin préférable à tout système qui dépendrait de la volonté discrétionnaire d'une Église, d'une Monarchie, d'un État. Quant à la valeur spirituelle de l'art, c'est elle qui sollicite la réflexion actuelle du peintre. Comme par le passé, Tàpies continue d'adhérer à la fonction de connaissance et à la fonction éthique de l'art. Mais sa pensée, son expression donnent maintenant une importance explicite beaucoup plus large aux mondes spirituels et mystiques des grandes civilisations de l'Europe, de l'Inde et de l'Orient. Tàpies impute aux régimes totalitaires la déconsidération dont ils sont victimes. Pour avoir connu la dictature du général Franco, il sait de quoi il parle. Il n'est pas loin de penser que l'effondrement et la disparition en Occident de ces régimes laissent l'art (et les artistes ?) libre de tenir la place occupée autrefois par « des expériences contemplatives » (p. 41). Mais contrairement aux idées ordinaires émises sur la modernité, l'art, à ses yeux, n'a pas renoncé à répondre à l'appel théologico-mystique. Tàpies étaye sa conviction sur ses connaissances des civilisations, des cultures et des réalités artistiques des cinq continents comme des acquis de l'anthropologie. Pour lui, la modernité en art (et peut-être en d'autres domaines) consiste à prendre en compte, à assumer les tensions qui résultent de la coexistence de cet assentiment mystique et religieux de l'art avec « toutes les conquêtes de notre conscience et de notre côté rationnel, engrangées par l'humanité » (p. 82). Dans cet engagement, « la nécessité intérieure » selon Kandinski, et à laquelle Tàpies se réfère volontiers, fonde la liberté d'expression de l'artiste moderne. Et lorsqu'il se met en quête de quelques exemples, c'est vers les Catalans qu'Antoni Tàpies se tourne : Gaudi, Joan Miró, Josep Lluís Sert ou le poète Rafael Alberti.

M. E.

TIBERGHIEU A.-Gilles

### **Nature, art, paysage**

[Actes Sud – École nationale supérieure du paysage – Centre du paysage, 228 p., 290 F, ISBN: 2-7427-2849-X.]

• C'est un beau volume qu'ont réalisé ensemble un éditeur et deux institutions qui, sous le titre *Nature, Art, Paysage* nous place au carrefour de la sculpture, de l'architecture, des jardins, de la peinture, de la philosophie et de la photographie. Non que celle-ci soit dans un livre un mode banal de visualisation, mais parce qu'elle est dans certains cas (que signale A.-G. Tiberghien) la seule connaissance que nous avons d'un travail, voué délibérément par son auteur à une disparition « naturelle » rapide. Le carrefour des disciplines est un carrefour d'œuvres et d'interrogations. Qu'est-ce aujourd'hui que nature, art et paysage? Les huit études présentées font valoir la complexité et la complication actuelles de ces « réalités » et des concepts qui les saisissent. La nature, pour les artistes contemporains, n'est pas un donné. Quels que soient les types de sensibilité à l'égard de la nature, l'un des enjeux de l'activité artistique de notre temps, dans les domaines qui intéressent ici Tiberghien, est le rapport entre nature et matière. Là prend place le travail de création. Pourquoi dit-il matière plutôt que matériau? Pour ne pas être tenu par l'ordre empirique d'« un cas particulier » de la matière. Le rapport « art/nature » ne se pose plus en termes d'imitation des œuvres de la nature mais en termes d'imitation de son « activité productrice ». Tiberghien « imite » la formule fameuse de Hegel (« la ruse de la Raison ») pour parler, lui, de « la ruse (au sens des Grecs) de l'art » avec la nature. Les études particulières vont en montrer le travail. Le texte consacré au Land Art (« Cartes et Espaces de l'Art ») est tout à fait passionnant. Il situe l'introduction de la carte ( routièrè ou de géographie) dans l'art au début des années 1960 et analyse la pluralité de ses statuts et de ses fonctions. La carte finit par être sa propre aventure sans désirer/désigner un « quelque part » où aller. Pour Tiberghien,

ces emplois des cartes conduisent à une question : « Où voit-on de l'art ? ».

On lit dans l'impatience de poursuivre les développements que l'auteur engage sur le thème des « cabanes » (cabanon d'artistes tel celui de Le Corbusier, de pêcheurs, de montagnards, etc.). Il tient ces constructions, robustes, fragiles ou éphémères pour autant de points d'intersection de l'art et de la nature, et autant de lieux qui n'ont pas seulement à voir avec le ou les corps qu'ils abritent : ces lieux sont aussi « psychiques ». Faire du site une œuvre plutôt qu'inclure l'œuvre dans le site est autre chose qu'un rapport d'inversion. C'est, aussi inattendu soit-il, établir une filiation avec l'espace et les paysages tels que les approche la géographie qui ne s'est pas dite humaine pour rien : le paysage est un espace habité, travaillé, donc transformé par l'homme. À l'autre bout de la géographie, l'écologie du paysage se demande si l'on peut restaurer un lieu et fait droit à une question nouvelle : qu'est-ce qu'une « pratique écologique de l'art »? À ce compte, Tiberghien propose d'entendre l'écologie comme métaphore de l'art. Y a-t-il une virginité du paysage autre que fantasmatique ou imaginaire? Pour certains, tel Augustin Berque que Tiberghien cite souvent, il n'y a paysage que s'il y a « mots, littérature, peinture, jardins », bref s'il y a culture au sens désormais répandu de l'anthropologie. C'est sans doute pourquoi le livre *Nature, art, paysage* se conclut sur un chapitre intitulé « Horizons ». La réflexion que conduit Tiberghien sur les vastes objets nommés dans son livre aboutit à souhaiter des espaces où la solitude de l'art et la place des autres soient « l'horizon d'une communauté possible ».

M. E.

## ALBUMS

Sélection par Thierry GROENSTEEN  
et Jean-Pierre MERCIER

**BATTAGLIA** Dino  
et **RABELAIS** François

### **Gargantua & Pantagruel**

[Mosquito, 126 p., coul., 120 F,  
ISBN : 2-908551-38-1.]

- La rencontre entre l'art délicat, raffiné, de ce véritable enlumineur que fut le regretté Battaglia (disparu en 1983) et le texte truculent de Rabelais n'était pas évidente. Après avoir mis en images Hoffmann, Lovecraft, Maupassant, De Coster, Melville et Poe, c'est pourtant à l'inclassable auteur des *Cinq Livres* que s'est attaqué le dessinateur vénitien au soir de sa vie. Et si ses dessins, où dominent le souci de composition, l'élégance du trait, le jeu sur le blanc et la suie, demeurent irrémédiablement jolis, le mariage convainc cependant grâce à l'intelligence de l'adaptation et aux affinités spontanées de l'artiste avec l'esprit et l'esthétique de la Renaissance. Les éditions Mosquito, qui sont retournées au texte original (dans la version modernisée de J. Garros), ont par ailleurs pris l'heureuse initiative de réintroduire — au prix de quelques interventions sur la mise en pages — les passages plus crus, voire scatologiques, que Battaglia, publié dans le magazine catholique *Il Giornalino*, avait dû éliminer. Ce bel ouvrage prend place parmi les confrontations les plus réussies entre la bande dessinée et de la littérature.

T. G.

**BLANQUET**

### **La Nouvelle aux pis**

[Cornélius, coll. « Solange », n. p., n. et b.,  
135 F, ISBN : 2-909990-61-3.]

- Blanquet est une figure importante de la bande dessinée alternative française depuis une dizaine d'années. Après s'être longtemps édité lui-même à l'enseigne de son fanzine *Chacal puant*, il essaime désormais ses livres à l'Association, chez Cornélius et chez les autres éditeurs dits indépendants. Très actif aussi dans les domaines de l'illustration et

du dessin animé (le site [www.blanquet.com](http://www.blanquet.com) donne un large aperçu de ses productions), Blanquet vient de signer son album le plus ambitieux à ce jour. Son univers, que certains ne manqueront pas de trouver cruel, malsain ou rebutant, est habituellement celui de la laideur, de la monstruosité, des difformités, mutilations et métamorphoses du corps. Cette inspiration se retrouve dans *La Nouvelle aux pis*, mais nimbée d'une sorte de candeur par des emprunts explicites au répertoire des contes de fées (cabanes au fond des bois, fratries, orphelins, chutes dans des puits profonds, bestiaire, etc.). Le mystère est au rendez-vous dans cet album grâce à une narration exclusivement visuelle, sans aucun recours au texte ; la séduction, aussi, par un traitement graphique original, tout en ombres chinoises — dont les valeurs s'inversent lors des séquences oniriques. Composé de onze chapitres, l'ouvrage sollicite une participation active du lecteur, placé devant un puzzle énigmatique et fascinant.

T. G.

**BRAMANTI** Olivier

### **Le Chemin des Merles**

[Amok, coll. « Octave », n. p., coul., 105 F,  
ISBN : 2-911842-64-2.]

- Pour son deuxième album aux éditions Amok, Olivier Bramanti confirme qu'il entend suivre la voie d'une bande dessinée d'auteur sans concessions. Ici point de séduction facile, pas de dialogues, pas même d'intrigue à proprement parler. C'est une méditation, sombre et sauvage, qui nous est proposée : celle d'un empereur chrétien couché dans une basilique depuis plusieurs siècles. Aux souvenirs de son combat contre les infidèles vient se superposer la rumeur des conflits qui déchirent les temps modernes. Le travail plastique de ce jeune artiste méridional, entre réalisme photographique et quasi-abstraction, est digne de tous les éloges et réserve de belles émotions aux lecteurs qui s'engageront après lui sur l'âpre sentier qu'il a choisi de tracer.

T. G.

DELISLE Guy

### Inspecteur Moroni, 1. Premiers Pas

[Dargaud, coll. « Poisson Pilote », 48 p., coul., 62 F, ISBN : 2-205-05081-8.]

- Auteur de trois ouvrages à l'Association, dont le remarquable *Shenzen*, journal de son séjour en Chine, Guy Delisle, jeune dessinateur d'origine québécoise, se lance ici dans une série à vocation plus commerciale, chez un grand éditeur. Il a choisi pour héros un flic maladroit et ridicule quoique tireur d'élite. Jeune inspecteur drogué aux médicaments, infantilisé par une mère abusive et partageant sa vie avec un chien doué de parole, Moroni assiste, pour sa première enquête, un vieux briscard de la police sur la trace d'une bande de trafiquants de carburant. De fausses déductions paranoïaques en raisonnement paradoxal, il conduira l'enquête vers une conclusion pour le moins inattendue. On sourit à la lecture de cet album efficace, mais on regrette de ne pas y retrouver la sensibilité graphique dont l'auteur faisait preuve dans ses ouvrages antérieurs.

T. G.

DUPUY et BERBERIAN

### Henriette, 3. Trop potes

[Les Humanoïdes Associés, 55 p., coul., 64 F, ISBN : 2-7316-1456-0.]

- Née dans les pages de *Fluide glacial* à la fin des années quatre-vingts, Henriette figure désormais chaque mois au sommaire de *Je bouquine*, édité par Bayard Presse. Aidés au scénario par Nathalie Roques et Anne Rozenblat, Dupuy et Berberian cernent au plus près la personnalité complexe et attachante d'une adolescente au physique ingrat, souffre-douleur de ses copines qui ne comprennent pas que des garçons puissent leur préférer Henriette. Ce recueil de brefs épisodes (ils comptent, chacun, entre deux et quatre pages) se focalise sur deux nouvelles thématiques : l'ordinateur, qui fait son entrée au domicile familial d'Henriette, et dont le père se passionne aussitôt pour les aventures de l'héroïne virtuelle Clara Soft ; et un sitcom télévisé derrière lequel on reconnaîtra sans peine la série *Friends*. Les jeunes de douze à seize ans, auxquels s'adresse la série, souriront certainement de cette transposition plaisante de leur quotidien.

T. G.

GERNER Jochen

### Un temps

[L'Association, coll. « Mimolette », n.p., n. et b., 35 F, ISBN : 2-84414-068-8.]

- L'Association reprend ici en volume séparé des planches composées initialement pour le catalogue de l'exposition du Centre Pompidou *Le Temps, vite*. En déroulant méthodiquement le fil de trois heures d'attente dans un aéroport, Gerner se livre à une réflexion sur notre usage du temps et les représentations mentales que nous nous en faisons. Puisant dans ses souvenirs personnels et dans diverses lectures, il fait œuvre d'anthropologue, voire de philosophe, autant que de dessinateur. Il se révèle cependant exceptionnellement doué pour l'évocation graphique des décors et objets meublant notre quotidien.

À cet égard, la page esquissant une typologie des plateaux-repas servis dans les avions est sans doute la plus fascinante. Ce petit livre confirme le talent singulier d'un artiste discret en train de bâtir méthodiquement une œuvre sans équivalent.

T. G.

JACQUES Benoît

### Comique Trip

[Benoît Jacques Books, 64 p., bichromie, 119 F, ISBN : 2-9508442-5-1.]

- *Comique Trip* et non « comic strip » : ce léger décalage résume l'art de Benoît Jacques, illustrateur, peintre, éditeur et céramiste. Dix-sept petites fables ironiques et distancées figurent au sommaire de ce livre.

Les personnages, dont l'apparence anonyme et schématique n'est pas sans faire songer à certains bonshommes de Dubuffet, dialoguent exclusivement par citations : dans les bulles figurent en effet des collages, verbaux ou quelquefois iconiques, empruntés aux sources les plus diverses : journaux, manuels, œuvres littéraires, partitions, étiquettes de vin et autres emballages. Chaque histoire joue d'un registre différent, et nous fait passer de la poésie à la satire ou du détournement façon situationniste au burlesque façon Tati. Album expérimental, si l'on veut, mais jamais pesant ni démonstratif : maîtrisant parfaitement toutes les potentialités du genre, l'auteur s'amuse et nous divertit follement.

T. G.

OMOND Éric et YOANN

**Toto l'ornithorynque, 4.**

**Toto l'ornithorynque  
et le bruit qui rêve**

[Delcourt, coll. « Jeunesse », 30 p., coul.,  
55 F, ISBN : 2-84055-594-8.]

- Né sous la forme de livre illustré, *Toto l'ornithorynque* a été transposé en bande dessinée lorsque Yoann Chivard, le dessinateur, a rencontré Éric Omond aux Beaux-Arts d'Angers en 1997. Aussitôt distinguée par plusieurs prix, la série s'est très vite imposée comme l'un des fleurons de la nouvelle bande dessinée pour enfants. Le choix de protagonistes originaux appartenant à la faune australienne induit une dimension pédagogique qui ne donne jamais dans le didactisme. Wawa le koala, Chichi l'échidné sont d'emblée des entités familières, vivantes et attachantes, auxquelles le pinceau virtuose de Yoann prête une large gamme d'expressions. Pour cette quatrième aventure, Toto et Wawa vont tenter de résoudre l'énigme de ce mystérieux bruit intermittent qui plonge tous les animaux dans un profond sommeil, les laissant sans défense. La solution de l'énigme sera découverte au fond d'une grotte, dont les parois sont recouvertes de dessins empruntés à la culture aborigène et censés représenter des rêves. L'aventure a aussi une morale : jouer les héros est moins important que de trouver ce que l'on a à donner aux autres.

T. G.

**OUVRAGES DE RÉFÉRENCE**

Sélection par Thierry GROENSTEEN  
et Jean-Pierre MERCIER

FRANQUIN et JIJÉ

**Entretiens**

**avec Philippe Vandooren**

[Niffle, 96 p., coul., 89 F,  
ISBN : 2-87393-023-3.]

- Philippe Vandooren fut nègre pour la série des *Bob Morane* signés Henri Vernes, scénariste pour son beau-frère le dessinateur Hermann (*Hé Nic, tu rêves ?*), rédacteur en chef de *Spirou* et directeur éditorial chez Dupuis, avant d'être emporté en 2000 par une leucémie. Mais beaucoup se souviennent avant tout de son mythique livre intitulé *Comment on devient créateur de bandes dessinées*. *Vade-mecum* de toute une génération d'aspirants dessinateurs, cet ouvrage passionnant publié chez Marabout en 1969 était depuis longtemps introuvable. Cette nouvelle édition, proposée sous un titre légèrement différent, permettra de relire les propos inspirés, modestes et pertinents de Franquin et de Jijé (Joseph Gillain), maîtres du dessin humoristique et du dessin réaliste. Si les conditions matérielles d'exercice de la profession ont quelque peu évolué (notamment avec la place prise par l'outil informatique), les leçons de dessin, de mise en scène et de découpage des deux grands artistes belges demeurent des plus profitables. L'iconographie a été presque entièrement renouvelée et comporte de nombreux inédits.

T. G.

## ALBUMS

Sélection par IBBY-FRANCE et LA JOIE PAR LES LIVRES

ANGELI May

### Chat

[Éditions Thierry Magnier, 99 F, ISBN: 2-84420-101-6.]

- Album sans paroles autour des pérégrinations d'un chat. Des illustrations pleine page dans les tons bleu et jaune, nous font suivre les aventures d'un chat intrépide au pelage noir et blanc. Chat qui, irrésistiblement attiré par un couple d'oiseaux perché en haut d'un arbre, va de justesse échapper à l'aigle, au crocodile, au tigre, au serpent, à un troupeau de zèbres et à un dromadaire mal embouché pour finalement atterrir dans une île où il rencontrera l'âme sœur. Les gravures sur bois de May Angeli sont superbes et donnent toute sa force à cet album.

I. F.

BRAUD François

et LANGLET Maud (ill.)

### La Maison s'agrandit

[Syros Jeunesse, coll. « Les petits voisins », 75 F, ISBN: 2-84146-926-3.]

- Quand une petite fille de six ans interprète les faits et gestes des adultes et que ceux-ci se contentent de sourire à ses réflexions au lieu de lui dire la vérité, la confusion peut vite s'installer... Certes, la maison va s'agrandir, mais la famille aussi, ce qu'elle semble ne pas avoir bien perçu ! L'illustratrice utilise en même temps plusieurs techniques : collages, tampons, crayons de couleur, pastel, etc. — ce qui permet de donner fantaisie et modernité à ce thème récurrent en littérature de jeunesse.

I. F.

LOUIS Catherine

### Amours

[Éditions Thierry Magnier, 69 F, ISBN: 2-84420-114-8.]

- Un hymne à l'amour, sur fond de partitions de musique. Les étapes des diverses émotions que suscite le sentiment amoureux sont racontées avec une simplicité pleine de charme. Catherine Louis a fait photographier les maquettes qu'elle a réalisées avec des

collages. Elle met en scène un petit bonhomme et une petite bonne femme, deux oiseaux et un banc public pour démontrer que « c'est si bon d'être amoureux ».

I. F.

## CONTES

Sélection par IBBY-FRANCE et LA JOIE PAR LES LIVRES

BLOCH Muriel

et VAUTIER Mireille (ill.)

### 365 contes de la tête aux pieds

[Gallimard jeunesse, coll. « Giboulées », 135 F, ISBN: 2-07-054272-6.]

- Un conte pour chaque jour de l'année, pour raconter le corps humain et ses métamorphoses, de la tête aux pieds et à travers tous les sens en émoi. Dans les contes, il y a des hommes et des femmes à la beauté fatale, tellement parfaite que les décrire est inutile. À chacun des les rêver selon ses goûts, et puis il y a des êtres monstrueux, des ogres, des bossus, des tordus, d'autres dont on ne sait s'ils sont humains, animaux, végétaux. Tous ces corps sont confrontés à des épreuves qui sont autant d'initiations à notre vie d'homme ou de femme, des expériences de l'altérité, des apprentissages de l'amour. Ces contes à lire ou à raconter sans modération sont discrètement accompagnés de belles illustrations de Mireille Vautier.

I. F.

PERRAULT Charles

et BATTUT Éric (ill.)

### La Barbe bleue

[Bilboquet, 79 F, ISBN: 2-84181-126-3.]

- Grand format carré : à gauche, le texte, à droite, l'illustration. Les illustrations paraissent d'autant plus immenses que les personnages sont petits, perdus dans un château de briques noires, étouffant, dans un paysage crépusculaire enneigé. Les seules taches de couleur, dans ce noir et ce blanc, sont rouges et bleues. La froideur de ces illustrations crée un climat parfaitement angoissant en profond accord avec le conte terrible et énigmatique de Perrault. Le texte est intégralement celui de Perrault.

I. F.

ROCARD Anne

### Contes de France

[Éditions Lito, 70 F, ISBN : 2-244-45105-4.]

- 16 contes de toutes les régions de France, très bien choisis parmi les plus beaux collectés, comme ceux de Jean-François Bladé ou de Geneviève Massignon. L'illustration de ces contes a été confiée à six illustrateurs différents. Les styles sont variés et toujours bien adaptés à l'atmosphère du conte. Une belle exigence dans le choix des versions et des illustrations.

I. F.

## DOCUMENTAIRES

Sélection par IBBY-FRANCE et LA JOIE PAR LES LIVRES

COPPIN Brigitte et MORGAN (ill.)

### Atlas des châteaux forts

[Casterman, coll. « Atlas historiques », 142 F, ISBN : 2-20311-647-1.]

- Présents dans toute l'Europe du X<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècles, les châteaux forts occupent une place particulière dans notre imaginaire. Cet atlas retrace leur histoire, des premiers châteaux en bois et en terre aux châteaux en pierre, l'évolution de leurs fonctions civiles et militaires, leur répartition en Europe principalement, mais aussi dans le reste du monde. Leurs caractéristiques dans les différents pays sont bien montrés. Le texte relate la vie de leurs habitants et dépeint plus largement la société médiévale. Une iconographie riche de nombreuses photographies et de documents historiques illustre parfaitement le propos. Sur un sujet pourtant rebattu, un livre qui réussit à nous surprendre et qui devrait séduire un large public.

I. F.

GODARD Philippe

### La Vie des enfants travailleurs pendant la révolution industrielle

[Les éditions du Sorbier, coll. « La vie des enfants », ISBN : 2-7320-3685-4.]

- Cet ouvrage décrit justement la dure condition des enfants à l'usine, dans les mines, dans les forges, dans les sucreries ou dans l'industrie textile. Un récit clair et accessible aux enfants dès neuf ans

replaces cette histoire dans le contexte de la révolution industrielle qui transforme le paysage urbain et rural et connaît de profondes mutations technologiques. L'évolution des techniques comme le développement de la machine à vapeur, puis l'utilisation de l'électricité, va conditionner la vie des paysans et des artisans. L'iconographie, contemporaine du sujet traité, occupe une grande place et complète utilement le propos.

I. F.

HELFT Claude

et FIGUEROA Alejandra (photographies)  
**Petit Jésus**

[Desclée de Brouwer, coll. « Petite collection clé », 42 F, ISBN : 2-220048497.]

- Sur une variation d'images de la Vierge à l'enfant, photographies de sculptures du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle, un beau texte évoque le personnage de Jésus dans sa relation avec la Vierge en écho aux sculptures. Il propose des interprétations et donne des explications. À la fois une première initiation à la sculpture médiévale et une rencontre avec Jésus.

I. F.

NICHAPOUR Azadée

et NOVI Nathalie (ill.)

### Le Conte des oiseaux

[Desclée de Brouwer, coll. « Petite collection clé », 42 F, ISBN : 2-220049493.]

- Adapté d'un très célèbre texte persan, *La conférence des animaux*, cette histoire raconte les difficultés des oiseaux à se choisir un roi. Mais, ce roi existe, leur apprend la huppe, il s'appelle Simorg et c'est le plus parfait des oiseaux. Pour aller le voir, il faut surmonter de terribles épreuves, et au bout du chemin, on devient aussi parfait que lui. Ils ne sont que trente à arriver et c'est devant un miroir et non devant un roi qu'ils se retrouvent. Leurs reflets forment la silhouette de Simorg. C'est en eux qu'ils ont trouvé la perfection. Les petits oiseaux sont heureux comme des rois. Les illustrations aux pastels gras de Nathalie Novi avec ces couleurs à la fois vives et douces prennent leur source dans les miniatures persanes.

I. F.

## POÉSIE

Sélection par IBBY-FRANCE et LA JOIE PAR LES LIVRES

BUTOR Michel  
et TALLEC Olivier (ill.)

### Zoo

[Rue du Monde, coll. « Petits géants »,  
39 F, ISBN : 2-912084-41-5.]

CENDRARS Blaise  
et NOVI Nathalie (ill.)

### L'Oiseau bleu

[Rue du Monde, coll. « Petits géants »,  
39 F, ISBN : 2-912084-42-3.]

ÉLUARD Paul  
et LOUCHARD Antonin (ill.)

### Dans Paris il y a...

[Rue du Monde, coll. « Petits géants »,  
39 F, ISBN : 2-912084-46-6.]

NORGE et HEITZ Bruno (ill.)

### On peut se tromper

[Rue du Monde, coll. « Petits géants »,  
39 F, ISBN : 2-912084-47-4.]

ROUBAUD Jacques et ZAÛ (ill.)

### Le Crocodile

[Rue du Monde, coll. « Petits géants »,  
39 F, ISBN : 2-912084-45-8.]

ROUSSELOT Jean  
et VAUTIER Mireille (ill.)

### Pommes de lune

[Rue du Monde, coll. « Petits géants »,  
39 F, ISBN : 2-912084-43-1.]

TOPOR Roland  
et PRIGENT Andrée (ill.)

### Le Clown

[Rue du Monde, coll. « Petits géants »,  
39 F, ISBN : 2-912084-40-7.]

VIAN Boris  
et LE NÉOUANIC Lionel (ill.)

### Un Poisson d'avril

[Rue du Monde, coll. « Petits géants »,  
39 F, ISBN : 2-912084-44-X.]

• Chacun aura sûrement une tendresse particulière, un coup de cœur, pour tel ou tel de ces huit titres, mais c'est d'abord l'ensemble de cette nouvelle collection qu'il faut saluer : « Petits géants », voilà un nom qui lui va bien ! Un petit format carré, des poèmes courts, pour les petites mains des petits lecteurs... Et des textes « géants » de très beaux et très grands poèmes, puisés chez nos plus grands poètes, mis en lumière et en couleur par des images qui ouvrent grand sur l'univers infini de la poésie. Humour, tendresse, fantaisie, plaisir des mots et des rythmes se donnent rendez-vous et apportent un coup d'éclat et de fraîcheur dans l'édition de poésie pour les enfants. Une excellente et trop rare occasion pour que les petits et les grands découvrent ou retrouvent le plaisir de dire de la poésie, une occasion formidable de leur donner envie de découvrir notre patrimoine poétique. Indispensable !

I. F.

## PREMIÈRES LECTURES

Sélection par IBBY-FRANCE et LA JOIE PAR LES LIVRES

BEN KEMOUN Hubert  
et ROCA François (ill.)

### Terriblement vert !

[Nathan, coll. « Demi-lune », 38 F,  
ISBN : 2-09275077-1.]

• Oncle Julius, l'aventurier de la famille, est de retour et, cette fois, il a ramené des graines de Galéaparsos, un arbre magnifique mais rarissime, qui contiennent une substance très intéressante pour les laboratoires pharmaceutiques. La boîte contenant ce trésor est mise dans le réfrigérateur. Un jour Sam invite Lionel à jouer et à se servir un goûter de son choix. Sam s'aperçoit trop tard que son copain a mangé quelques-unes des précieuses graines. Il voit Lionel verdoyer puis se transformer lentement en arbre. Bien sûr, tout ce terminera bien.

Le récit est bien mené et les magnifiques illustrations de François Roca en renforcent la dimension fantastique.

I. F.

**BLAKE Stéphanie**

**La Fille qui voulait être un garçon**

[École des loisirs, coll. « Mouche », 40 F, ISBN : 2-211-06055-2.]

- Sous forme de conte, ce livre parle de la souffrance d'une petite fille qui fait tout pour se faire remarquer et aimer par son père. Mais celui-ci, veuf, ne semble heureux que quand il joue au foot avec ses six fils. Alors, Gretchen doit-elle devenir un garçon ? Un message fort, accompagné de grandes illustrations de l'auteur, en noir et blanc, qui participent pleinement au récit.

I. F.

## ROMANS

Sélection de IBBY-FRANCE et LA JOIE PAR LES LIVRES

**GIULIVO Romuald**

**Le Sourire de sang**

[Bayard Éditions, 80 F, ISBN : 2-22-773912-6.]

- Un très bon récit fantastique à l'ancienne : Elsa de Costières suit son père, ambassadeur à Londres pour une nouvelle affectation. Sur le bateau, Elsa trébuche sur un cadavre atrocement mutilé. À Londres, tandis que son père cherche à la marier, les mêmes événements se répètent. Flanquée de Valentin, son jeune précepteur, Elsa ne cesse de rencontrer lord Maughton, un inquiétant personnage, avant de découvrir le fin mot de l'énigme. Une bonne histoire, animée par des personnages pittoresques.

I. F.

**MISSONIER Catherine**

**Le Goût de la mangue**

[Éditions Thierry Magnier, 45 F, ISBN : 2-84420-104-0.]

- En 1956, à Madagascar, Anna adolescente blanche, issue de la classe moyenne, se sent mal intégrée dans sa famille. Pensionnaire dans un lycée à l'autre bout de l'île, elle est très liée à ses amis d'internat. Elle rencontre un jeune Malgache qui lui fera découvrir la culture et l'histoire de son pays. Un lien

très fort va se tisser entre eux, que les familles et les événements historiques vont essayer de rompre. Les prémices de l'indépendance se font sentir. Roman intimiste où le narrateur fait part de ses sentiments et de ses émotions. L'écriture sensible et sensuelle fait partager la beauté de ce pays. Le contexte historique est donné avec nuances.

I. F.

**MOTSCH Elisabeth**

**La Fiancée du diable**

[École des loisirs, 46 F, ISBN : 2-21-106170-2.]

- Bien que situé à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, dans la campagne française, ce roman n'a rien d'un roman historique. Il s'agit plutôt d'une fantaisie, mettant en scène une jeune aventurière au grand cœur, aussi intrépide que son nom : Ardente. Sans père ni mère, elle n'a pour compagnon que sa jument Arka et son épervier, Œil jaune. Pour préserver sa liberté, elle se fait passer pour un garçon, ce qui lui permet toutes les audaces. Le lecteur assiste au spectacle des mille ruses qu'elle invente pour défendre les droits d'une jeune fille spoliée de son héritage. Un récit enlevé et original.

I. F.

## LITTÉRATURE GÉNÉRALE

Sélection par Sylvie COURTINE-DENAMY,  
Louise L. LAMBRICHS, Jean-Pierre SALGAS  
et François de SAINT-CHÉRON

### En face. Confessions d'un psychanalyste

[Aubier, 70 p., 99 F,  
ISBN : 9-782 700-724196.]

- Étrange opuscule que ces confessions d'un psychanalyste qui entend rester anonyme et dire « en face » ce qu'il dit, de fait, en se cachant. Mais en se cachant de qui ? Sûrement pas du milieu psychanalytique dont il parle beaucoup, dont il fut l'un des chantres, et qui l'aura reconnu d'autant plus aisément que certains textes contenus dans ce volume sont parus ailleurs, signés de son nom. Mais peu importe. Nul n'est à l'abri des contradictions, les psychanalystes pas plus que les autres, ouf. Anonyme pourtant il restera, c'est vrai, du lecteur profane que je ne suis pas tout à fait, du lecteur profane qui lira là le trajet d'un normalien brillant qui connut et fréquenta les plus remarquables – Lacan, Althusser, Leclaire –, abandonna la carrière universitaire pour se convertir à la psychanalyse et, à partir d'une élaboration de ses rapports avec la langue, les langues multiples qui le façonnèrent autant qu'elles le dispersèrent, tenter finalement d'en sortir par la littérature. Le pari est-il tenu ? Disons qu'il est en passe de l'être. Car la langue est belle, sensible, aimée, mais elle manque encore de cette liberté et de cet envol que trop de maîtrise parfois musèle ou embarrasse. Sans doute ne s'affranchit-on pas si aisément de vingt-cinq ans de pratique analytique et de théorie et sans doute faut-il, avant de se lancer vraiment, régler ses comptes. C'est un peu ce que fait l'auteur. Parce qu'il est psychanalyste et non romancier (pas encore ?), il le fait sur le mode de la confession, son genre d'origine pourrait-on dire. Reste maintenant à se lancer. Lâcher les rênes. Et signer. Pourquoi pas d'un pseudonyme ?

L.L.L.

### Inventaire/Invention

Revue littéraire créée et dirigée  
par CAHUZAC Patrick

[[www.inventaire-invention.com](http://www.inventaire-invention.com)]

- Pour sortir des sentiers battus — nécessité vitale pour la littérature —, il faut inventer des chemins de traverse. Si les éditeurs éclairés en ont toujours eu conscience — créant pour accueillir des œuvres nouvelles de petites structures ou des collections particulières —, les sentiers battus souffrent aujourd'hui d'un handicap nouveau : la lourdeur. Lourdeur des grandes structures éditoriales et des systèmes de diffusion ; lourdeur aussi d'un « formatage » du livre — tel le roman de 250 pages dont nous attend à la rentrée une nouvelle déferlante — ne faisant plus place à des textes courts et plus inventifs. C'est de ces lourdeurs qu'a voulu s'affranchir Patrick Cahuzac. Écrivain, ayant lui-même l'expérience de l'édition littéraire classique (il a travaillé chez Gallimard, au Mercure de France et chez Stock), il a créé en octobre 1999 une revue littéraire d'un genre totalement nouveau et promis, on l'espère, à un bel avenir. Ce qui caractérise cette revue, c'est d'être à deux volets et, si j'ose dire, à double détente. Les deux volets se signalent dans le titre : « Inventaire/Invention ». Deux volets qui disent deux approches du monde réel, également engagées (l'écriture engage, faut-il le rappeler) dans une quête d'un dire-vrai, sans fard ni étiquette, mais avec toute l'exigence d'une recherche esthétique. D'un côté des documents, des entretiens, des chroniques, c'est le versant « inventaire » ; des rubriques qui n'empruntent au journalisme que la matrice et renouent, par la qualité des textes, avec la grande tradition des revues littéraires (la NRF en son temps eut à cœur de publier des regards pensés sur son époque et ses points névralgiques). Et, d'un autre côté (versant « invention »), des textes littéraires inédits, textes courts d'écrivains connus ou inconnus (citons entre autres Pierre Bourgeade, Annie Ernaux, Catherine Lépront, François Bon, Patrick Bouvet), textes divers (pas d'école ou alors une seule : celle de la littérature, précisément, exigeante, authentique, sans

compromis) et forts pour la plupart (lisez Joris Lacoste, par exemple, vous en sortirez vivant mais pas indemne). Alors, pour lire, comment faire? Se brancher sur Internet, [www.inventaire-invention.com](http://www.inventaire-invention.com). Le sommaire s'affiche, donnant accès au numéro en cours mais aussi, en archives, à tous les textes précédemment publiés. La mise en page est jolie et rend la lecture à l'écran confortable.

Quant à la double détente, c'est l'un des aspects les plus séduisants de l'affaire. À côté de cette publication virtuelle en effet, Cahuzac a imaginé d'éditer, sous forme de petits livres, certains textes mis en ligne. Petits livres sobres, peu chers (29 F/4,5 euros), disponibles sur le site, et qui renouent aussi avec une tradition oubliée, celle qui trouvait naturel d'adapter le livre à la forme du texte. L'entreprise est donc un double pari : pari sur le fond (la qualité des textes, la découverte de nouveaux écrivains, bref, le contenu d'une revue vivante, en prise sur son temps et « sur le corps de notre monde») et sur la forme (une revue accessible au monde entier, qui refuse d'entériner la douce paranoïa éditoriale à l'égard du virtuel et entend, au contraire, jouer simultanément sur les deux tableaux que sont l'écran et le papier, comme les deux faces également indispensables de notre approche figurée du monde contemporain).

À condition de tenir son cap, la souplesse du modèle — et Cahuzac prévoit d'ores et déjà beaucoup de développements possibles — sera dans l'aventure, d'ores et déjà passionnante, un atout majeur.

L.L.L.

**BERGOUNIOUX Pierre**

### **Le Premier Mot**

[Gallimard, 96 p., 78 F, ISBN : 2-07-076171-1.]

- À rebours d'une pensée créolisante de la littérature, et comme pendant de cette « littérature de voyage » (le tour du monde façon Morand, des clochers et des clichés) qui se rassemble chaque printemps à Saint-Malo, Pierre Bergounioux incarne (pas tout seul, mais à l'état presque chimiquement pur) une littérature de l'enracinement dans la terre de France et dans une langue

française, figée par l'école de la III<sup>e</sup> République (« Je me suis vu en blouse grise d'instituteur, sans béret [...] dans quelque batisse coiffée de tuiles rondes, avec un platane à la fenêtre »). Province deux fois : « Sartre qui entrait dans la soixantaine, nous tenait pour des croquants [...] ». Son douzième livre chez Gallimard depuis *Catherine* (il en est d'autres chez Verdier), *Le Premier Mot*, ce sont un peu ses *Mots* à lui, le livre de son élection d'écrivain : de Brive à la rue d'Ulm et retour, du silence à la géologie *via* la linguistique, un vrai manifeste pour une littérature « à l'ancienne ». Aux antipodes de ce qui se pense à Paris, la Ville de toutes les tentations et de tous les cosmopolitismes : « Ils avaient vocation à braver la tempête, à présider quelque consortium de banques apatride de l'air dégagé, imperceptiblement ennuyé que vous donnent trois millénaires de très fructueux négoce entre le Pont-Euxin, les colonnes d'Hercule et les îles Cassitérides », écrit Bergounioux de certains de ses condisciples normaliens. Je nommais Sartre, on aurait pu aussi espérer une socio-analyse à la Bourdieu, à l'inverse la Brive de Bergounioux voisine dans la géographie littéraire le Barbezieux de Chardonne...

J.-P. S.

**KECHICHIAN Patrick**

### **Les Origines de l'alpinisme**

[Seuil, coll. « Fiction et cie », 142 p., 89 F, ISBN : 2-02-047298-8.]

**VIVIANT Arnaud**

### **Ego surf. Un journal de l'an 2000**

[Calman-Lévy, 228 p., 92 F, ISBN : 2-7021-3170-0.]

- « Mais qui a créé les créateurs ? » se demandait Pierre Bourdieu dans une célèbre conférence à l'École nationale supérieure des arts décoratifs. Réponse : la littérature est un champ où les acteurs que sont les éditeurs et les critiques, légitimement, infléchissent la « création », y participent. Il est de ce point de vue passionnant de lire les véritables *portraits du critique en créateurs* que nous livrent deux des critiques parmi les plus influents de l'heure (on aurait pu, ces derniers mois, lire de la même façon Bertrand Poirot-

... Delpech du *Monde*, se racontant en lecteur de *Paludes*, ou Michel Crépu de *L'Express* se mirant en *Sainte-Beuve*, ou Jacques-Pierre Amette du *Point*, se dépeignant en Icare dans son roman *Ma vie, son œuvre* — mais je crois ces deux livres plus exemplaires). Deux critiques qui incarnent comme les deux extrémités (apparentes) du spectre: l'un, découvreur de Christian Bobin, de Jean Rouaud, laudateur d'Olivier Rolin, amateur de poésie catholique, l'autre, découvreur de Virginie Despentes, confident de Christine Angot, l'un «académique» si on veut, l'autre qui se veut «branché». Résultat: ici le résultat d'une méditation, là une commande assumée, ici un «exercice spirituel» composé à la manière de Maurice Blanchot, là un conscient pastiche d'un journal à la Gide au pays des «people»; ici, alpinisme, l'éternité modeste des sommets — aucun nom; là, surf, le présent absolu de la télévision — dix noms par page. Neige éternelle *versus* neige de l'écran. Deux documents exceptionnels (parce que venu de *l'intérieur* même de la zone «littéraire» du monde social) pour qui voudrait écrire les *Illusions perdues* d'aujourd'hui.

J.-P. S.

### SZPILMAN Wladyslaw

#### Le Pianiste

[Robert Laffont, 265 p., 119 F, ISBN : 2-221-09252-2.]

- En retrouvant le récit rédigé par son propre père, Wladyslaw Szpilman, un adolescent juif polonais apprend le destin de sa famille déportée de Varsovie à Treblinka en août 1942, seul son père, pianiste à Radio Pologne ayant échappé à la mort. Grâce à ses talents de pianiste le héros est épargné, la première fois en novembre 1939 lorsqu'il croise une patrouille de soldats dont le chef est lui aussi musicien. Et c'est encore grâce à ses talents de pianiste que W. Szpilman pourra subvenir aux besoins de sa famille, jouant dans les cafés du ghetto de Varsovie de novembre 1940 à juillet 1942. Le train emporte les siens lorsqu'une main amie le saisit par le collet, le rejetant ainsi du côté des vivants, mais W. Szpilman refusera la proposition de jouer au casino des unités d'extermination nazie. Ayant réussi à s'enfuir du ghetto,

le héros erre de cachette en cachette. Lorsqu'un soldat ou plutôt «un être humain portant l'uniforme allemand» lui propose d'interpréter pour lui le Nocturne en *ut* dièse mineur de Chopin, voilà déjà plus de deux ans qu'il n'a pas joué, craignant que le froid extrême de cet hiver 1943 ait à jamais paralysé ses doigts, mais repassant inlassablement dans son esprit toutes les partitions exécutées au cours de sa vie. Ce «Juste», cet «Allemand honteux de l'être» qui l'aidera à survivre, le ravitaillant, lui léguant sa capote, fut à son tour fait prisonnier par l'armée soviétique, mais il parvint, avant de mourir à Stalingrad, à faire passer des extraits de son Journal, ici également présentés. Publié en 1946 sous le titre *Une ville se meurt*, l'ouvrage fut interdit par les communistes.

S. C.-D.

### VILMORIN (de) Sophie

#### Aimer encore

[Gallimard, coll. «Folio», 326 p., 32 F, ISBN : 2-07-041635-6.]

- Voici, en format de poche, le témoignage de Sophie de Vilmorin sur les années qu'elle partagea avec André Malraux de 1970 à 1976. Pour la première fois, beaucoup de précisions sont apportées sur cette dernière partie de la vie de Malraux, finalement mal connue du grand public. À travers l'histoire d'amour que raconte ce livre, le lecteur découvrira aussi la manière de travailler de l'écrivain, la relation détaillée de ses derniers voyages en Asie (très évocateurs sont les chapitres consacrés aux voyages en Inde, au Bangladesh et au Japon); les circonstances exactes de sa mort. Ceux qui, à la première édition du livre en 1999, n'en ont retenu, parfois pour en sourire, que le caractère anecdotique ont eu tort. Outre qu'il permet de ne plus confondre Louise de Vilmorin avec sa nièce Sophie, il apporte un précieux complément aux biographies jusqu'alors publiées, qui évoquaient de manière floue et lacunaire les sept dernières années de la vie de Malraux, pourtant fécondes en livres et riches en découvertes.

F.S.C.

## ESSAIS

Sélection par Louise L. LAMBRICHS, Laure MURAT  
et François de SAINT-CHÉRON

BEIGBEDER Frédéric

### Dernier Inventaire avant liquidation

[Grasset, 223 p., 89 F,  
ISBN : 2-246-59691-2.]

- En 1999, une enquête demandait aux Français de choisir le « top 50 » des livres du siècle. De *L'Étranger* d'Albert Camus (n° 1) à *Nadja* d'André Breton (n° 50), ce classement nécessairement arbitraire (*Ulysse* est n° 28, *Astérix le Gaulois* n° 23) devait donner à Frédéric Beigbeder l'occasion d'écrire un recueil de courts commentaires. L'auteur, qui aurait pu profiter de l'exercice pour tailler quelques critiques pertinentes et ciselées, a préféré se vautrer dans ce qu'il sait faire à l'oral : de la formule, du slogan, du vite fait. Dommage. Beigbeder veut désacraliser la littérature, donner le goût de lire en parlant à la première personne et on ne peut que s'en réjouir. Mais il le fait avec les mauvaises armes, en s'acharnant à tout actualiser artificiellement dans des images en vrac et en bloc : les dialogues de *L'Œuvre au noir* (n° 26) ressemblent à ceux des *Visiteurs* en moins marrants (*sic*), Lévi-Strauss (n° 20 pour *Tristes Tropiques*) est un « Indiana Jones structuraliste », *Le Petit Prince* (n° 4) un « E.T. blondinet », Prévert (n° 16 pour *Paroles*) le « Bernard Buffet de la poésie », Mauriac (n° 35 avec *Thérèse Desqueyroux*) un « Gide hétérosexuel » (ce qui est une contre-vérité). Résultat : toutes les œuvres choisies, tous les auteurs se trouvent réduits, enfermés dans des formules bâclées, bon marché qui, en forçant la complicité des rieurs, tiennent plus du bon mot à colporter dans les dîners en ville que d'une démocratisation intelligente. Parfois, on verse carrément dans la démagogie d'un *Almanach Vermot*, quand l'auteur de *Cent Ans de solitude* devient par exemple le « Sergent Garcia Marquez », le père de Sherlock Holmes « Conan Doyle le Barbare » ou un habitant de Hambourg un « hamburger ». De même, lorsque Beigbeder s'étonne à chaque tête de chapitre de n'être pas encore nommé parmi les lauréats, on aimerait

s'amuser de sa mise en scène de ludion égocentrique mais elle navre plutôt, et lasse très vite. En refermant le livre, où perce trop rarement une passion qu'on soupçonne pourtant réelle, on songe à une occasion manquée : lorsqu'un auteur de *best-seller*, journaliste populaire et parfois talentueux, a l'opportunité de faire aimer la littérature au plus grand nombre, on lui pardonne mal de la rétrécir de la sorte et de la limiter à quelques bonnes grosses blagues et à trois arguments de bazar.

L.M.

CRÉPU Michel

### Sainte-Beuve

[Perrin, « Portraits d'histoire », 262 p.,  
119 F, ISBN : 2-262-01572-4.]

- Hommage d'un critique au prince de la critique, le *Sainte-Beuve* de Michel Crépu, journaliste littéraire à *l'Express* et à *la Revue des Deux Mondes*, relève davantage d'une peinture littéraire et intellectuelle que d'une biographie traditionnelle. Le genre est tentant mais périlleux. Or ce portrait tout en nuances, issu, on le sent bien, de nombreuses années et d'expériences de lecture, l'auteur a choisi de le brosser comme à contre-jour, éclairant le visage de Sainte-Beuve à l'ombre des géants qu'il a aimés, redoutés, admirés ou qui l'ont jugé, parfois sévèrement, à commencer par Proust dont le célèbre *Contre Sainte-Beuve* a longtemps écrasé l'homme et l'œuvre. Comme dans ces dessins de fantaisie où l'artiste a caché la ligne d'un profil dans le paysage, Michel Crépu procède par touches successives pour isoler Sainte-Beuve le sceptique, le « tiède », le « douteur » (le mot est de Jean Prévost) face aux figures démesurées, impétueuses d'un Chateaubriand, d'un Lammenais et même d'un Pascal, dont le spectre hante toute l'histoire de son *Port-Royal*, la grande œuvre de sa vie. Il en ressort un Sainte-Beuve serein, un modéré qui cherchait la vérité avec ardeur sans céder jamais à la fascination, qui ne savait pas « se faire diable » et à qui cela a joué des tours. Aussi faut-il vite oublier son compte-rendu consternant sur *Les Fleurs du mal* ou certaines de ses remarques sur Balzac et Flaubert, pour retenir plutôt l'anatomiste des âmes et le talentueux auteur des *Portraits de femmes*.

... Dans ce siècle de l'excès, où tous les contrastes sont accusés, le critique, ni ange, ni bête, navigue, observateur méfiant, entre les idéologues et les romantiques de sa jeunesse, pour confier plus tard à Marie d'Agoult cette remarque surprenante : « J'ai la lumière en haine ». Michel Crépu s'est en quelque sorte servi de cette métaphore pour nous livrer, avec élégance et raffinement, l'effigie d'un homme de la pénombre qui préférerait les demi-tons du peintre et du moraliste aux tempêtes du génie.

L.M.

**GODARD Henri**

### **L'Amitié André Malraux**

[Gallimard, 149 p., 78 F, ISBN : 2-07-076160-6.]

- Voici un passionnant recueil de souvenirs et de témoignages sur André Malraux, très opportunément réunis par Henri Godard. Écrits par des hommes venus d'horizons géographiques et politiques très divers, ces textes témoignent de l'importance de l'amitié dans la vie de Malraux. « Amitiés faites essentiellement d'échanges d'idées, mais aussi d'entraide et d'humour ; amitiés lucides, sans concessions, mais durables. » Les amis d'André Malraux réunis ici sont des écrivains ou des philosophes (Marcel Arland, Louis Guilloux, Emmanuel Berl, Raymond Aron, Manès Sperber, Romain Gary), des compagnons rencontrés pendant la guerre d'Espagne (Paul Nothomb, Fernando Gerassi) ou dans la captivité en 1940 (Jean Grosjean). Sont aussi présents son premier traducteur japonais (Kiyoshi Komatsu) et l'aumônier de la brigade Alsace-Lorraine (Pierre Bockel). Chacun d'entre eux éclaire ou révèle une facette de Malraux : l'érudit farfelu est évoqué par Pascal Pia ; l'ami fidèle, par Louis Guilloux et Kiyoshi Komatsu ; le causeur éblouissant, par Maria Van Rysselberghe et Romain Gary ; Raymond Aron et Paul Nothomb parlent de sa gentillesse et de son humour. Enfin, pour le texte inédit qui sert de conclusion au recueil, Jean Grosjean a trouvé des mots particulièrement justes pour dire quel homme était ce Malraux qu'il fréquenta trente ans durant : « Il empêchait de s'endormir. Le jour présent était avec lui vraiment présent et

presque un lendemain./ Ce n'était sans doute pas pour les mêmes raisons qu'il fascinait chacun de nous, mais dès le premier jour je lui avais trouvé une stature biblique. »

F.S.C.

**LARRAT Jean-Claude**

### **André Malraux**

[Le Livre de Poche, coll. « Références », 286 p., 44 F, ISBN : 2-253-90578-X.]

- Voici une excellente présentation d'André Malraux, destinée à un large public. Ce « portrait littéraire », comme l'appelle son auteur, se compose de dix chapitres qui suivent les grandes étapes de la vie de Malraux. À la fin du volume, une biographie détaillée, une bibliographie commentée d'une quarantaine de pages et un index des noms et des œuvres rendront au lecteur les plus grands services. Tous les thèmes importants de l'œuvre de Malraux sont abordés ici, et certains aspects parfois méconnus en sont pointés avec beaucoup de justesse. Par exemple, lorsque J.-C. Larrat note : « Qu'il crût à la réalité du diable n'avait pas peu contribué à attirer Malraux vers Bernanos [...]. Croire au diable, à une puissance surnaturelle maléfique, aura sans doute été l'une des plus grandes originalités de Malraux parmi les intellectuels de son temps. [...] Intellectuel « gnostique », dit Marc Fumaroli. Sans doute, mais pouvait-on éviter de parler des camps de concentration et autres goulags comme de l'enfer ? Pouvait-on y voir autre chose que le mystère du Mal ? » Les dernières pages de l'ouvrage sont consacrées à *L'Homme précaire et la littérature*, le livre posthume de Malraux, dont l'importance est soulignée.

F.S.C.

**TODD Olivier**

### **André Malraux, une vie**

[Gallimard, coll. « Biographies », 694 p., 175 F, ISBN : 2-07-074921-5.]

- Le ton de persiflage et de suffisance désabusée adopté par M. Todd tout au long de sa biographie de Malraux finit par éveiller le soupçon. Comme l'a souligné très justement Pierre Moinot (dans le *Magazine littéraire* de mai), « Olivier Todd écrit la biographie d'un homme qu'il n'aime pas ». C'est son

droit, bien entendu. Mais pourquoi revenir, avec cet acharnement, sur la mythomanie de Malraux, sur son engagement tardif dans la Résistance ou sur la version « embellie » de son entretien avec Mao ? Les lecteurs de la biographie de Jean Lacouture (Seuil, 1973), ceux des *Antimémoires* dans la « Bibliothèque de la Pléiade » (Gallimard, 1996) savaient déjà tout cela. Certes, le livre de Todd n'est pas inintéressant et l'on y apprend maint détail. Mais à ceux qui n'ont jamais lu Malraux et qui ne le connaîtront qu'à travers cette biographie, elle aura montré un menteur mégalomane et alcoolique (à qui le biographe reconnaît tout de même un certain courage, l'absence de mesquinerie et des talents de propagandiste...). L'auteur des *Noyers de l'Altenburg* et de *La Métamorphose des dieux* méritait mieux que cette condescendance. Olivier Todd semble avoir surtout retenu sur Malraux les remarques désobligeantes de certains de ses contemporains. Quant à ses admirateurs, il les présente plus ou moins comme des inconditionnels (donc, des esprits dénués de sens critique et peu crédibles). D'autre part, il cite (p. 15) Raymond Aron disant de propos sibyllins de Malraux : « Un tiers génial, un tiers faux, un tiers incompréhensible » — mais pourquoi ne pas avoir mis en face le portrait amical et nuancé fait par le même Aron, dans ses *Mémoires*, du Malraux des années 1930 ? Plus loin, pour parler des essais de Malraux sur l'art, Todd s'appuie notamment sur E. H. Gombrich et G. Duthuit, deux historiens de l'art qui furent toujours hostiles à Malraux. Pourquoi pas ? Mais pourquoi ne pas avoir présenté aussi les commentaires, autrement compréhensifs, de Maurice Blanchot sur la *Psychologie de l'art*, ou d'André Chastel sur *La Métamorphose des dieux* ? Cela aurait aidé le lecteur à se faire une idée plus juste des essais en question. Dans les dernières pages de son livre, Olivier Todd avoue reprendre *L'Espoir* « avec émotion », et relire « avec plaisir » *Les Chênes qu'on abat* et des fragments de *La Condition humaine* ou des *Antimémoires*. Après tout, ce n'est pas négligeable.

F.S.C.

WINTER Jean-Pierre

### **Il n'est jamais trop tard pour choisir la psychanalyse**

[Éditions de la Martinière, 204 p., 110 F, ISBN : 2-84675-000-9.]

- Réjouissant – je ne vois pas d'adjectif plus approprié pour qualifier cet essai aussi brillant qu'enlevé qui vient à point nommé rappeler, dans le foisonnement des démarches « psy » en tous genres que promeuvent régulièrement les médias, ce que la psychanalyse a d'irremplaçable et de spécifique ; la psychanalyse comme méthode et démarche vivante pour permettre à un sujet d'avoir accès à son histoire consciente et inconsciente, et non bien sûr comme théorie dogmatique venant au contraire occulter l'histoire singulière et faire écran à la subjectivité. Sans doute n'est-il pas surprenant que la psychanalyse fasse encore l'objet d'un si vaste malentendu, et Winter, praticien engagé dans la clinique et dont on connaît aussi les travaux théoriques, s'en étonne moins que personne : car c'est bien parce qu'elle est susceptible de donner à chacun accès à une vérité qui fait peur et n'a en soi rien de réconfortant qu'à son insu on y résiste, individuellement et collectivement, tant et plus ; ce qui n'empêche pas, au contraire, de tenter de se faufiler dans ce parcours d'obstacles dressés par les résistances de tous ordres, dont la publicité naïve qui en est faite, avec les meilleures intentions du monde (mais on sait que les chemins de l'enfer en sont pavés), n'est pas des moindres. En une quinzaine de chapitres qui se lisent avec facilité — mais denses aussi, et dont plus on avance, plus on se dit qu'il faudra y revenir —, Winter prend son bâton de pèlerin pour débouter, un à un, préjugés et malentendus qui ont ravalé la psychanalyse au rang des pratiques les plus sommaires, et reprendre quelques concepts fondamentaux qui fondent cette démarche exigeante et, malgré les apparences, sans rivale. Explorer sa propre subjectivité, démêler puis reconstruire sa propre histoire à la lumière de cette exploration, telle est l'ambition d'une cure. Dans cette démarche qui ne peut s'accomplir seul, le psychanalyste

... sert de miroir. Winter, avec humour et finesse, l'explique de façon convaincante, en revenant aux sources littéraires de cette ambition toute socratique. En effet, comment se connaître soi-même en continuant d'ignorer ce qui détermine nos actes comme les liens que nous tissons, tant bien que mal et souvent plus mal que bien? La révolution freudienne, c'est à la fois d'avoir découvert que ces déterminants gisent dans l'inconscient, et d'avoir inventé une méthode permettant d'y accéder. Une méthode qui, si elle ne promet pas le bonheur, permet d'avoir raison, parfois, de la souffrance.

L.L.L.

## POÉSIE

Sélection par Marc BLANCHET, Yves DI MANNO, Isabelle GARRON, Louise L. LAMBRICHS, François de SAINT-CHÉRON et Jean-Pierre SALGAS

CELAN Paul,  
CELAN-LESTRANGE Gisèle

### Correspondance

Éditée et commentée par Bernard Badiou, avec le concours d'Éric Celan.

#### Vol. I : Lettres

#### Vol. II : Commentaires et illustrations.

[Le Seuil, coll. « Librairie du XXI<sup>e</sup> siècle ». 720 et 794 p. (sous coffret), 420 F, ISBN : 2-02-035233-8.]

- Le compte rendu dans nos colonnes de cet ouvrage à plus d'un titre bouleversant pose deux questions immédiates, et cruciales en ceci qu'elles tiennent pour une part non négligeable au drame qui s'y expose, sans s'y « jouer » ouvertement : ce livre relève-t-il de la sphère *littéraire* ? Et plus spécifiquement du domaine *français* ? Il est moins malaisé de répondre à la seconde de ces questions. La totalité de cette correspondance étant rédigée dans notre langue (à l'exception des poèmes que l'auteur joint fréquemment à ses lettres, dans la foulée de leur rédaction, et dont il donne parfois à sa femme une traduction littérale), on peut en effet considérer qu'elle agrège définitivement Celan à notre tradition. Parallèlement à son vaste travail de traducteur (où la France tient le premier rang), ces lettres ajoutent à son

portrait — jusque dans le paysage parisien qui en est la toile de fond — l'éclairage d'un Celan « français », comme il y eut antérieurement un Celan « roumain » (ainsi que vient de le montrer la revue *Arapoetica*, en publiant dans son n° 2 une partie de ses poèmes en prose de jeunesse). Or il est vraisemblable que la « langue privée » celanienne, son allemand *détourné*, tient pour une part à ce va-et-vient linguistique, et à cette impossibilité de fixer *dans l'espace* l'idiome originel. Comme il l'écrit lui-même à Gisèle en 1955, lors d'un séjour en Allemagne : « Je suis tout à fait dépaycé dans ce pays où, assez bizarrement, on parle la langue que ma mère m'a apprise »... Quant à savoir si ces lettres relèvent ou non de la sphère poétique, ou du moins littéraire, c'est un débat bien vaste que nous nous garderons de trancher. Certes, il y a belle lurette que ses écrits « intimes » — journaux, carnets, correspondances... — accompagnent aux yeux du public (et des éditeurs) le travail d'un écrivain, qu'on les considère comme les environs, les « faubourgs » obligés de son œuvre. Il arrive même (je songe à Pavese, à Kafka...) que cette périphérie tende à devenir centrale. Il n'en demeure pas moins qu'on éprouve régulièrement quelque gêne (comme c'est ici le cas) à pénétrer dans une intimité privée, une chronologie quotidienne que la création poétique s'appliquait, non pas à nier, mais à transmuier dans l'émergence d'une parole moins subjective, plus distanciée — et d'autant plus subversive. (Il n'est pas étonnant que l'on soit souvent plus intimement touché, dans cet échange, par les lettres de Gisèle Celan-Lestrange : en raison, certes, de leur très remarquable humanité — mais aussi parce qu'elles ne renvoient pas au miroir d'autres textes et ne s'opposent pas à une autre manière d'écrire, étrangère au langage courant.) Que peut faire le lecteur devant cette déroute ordinaire et intérieure — d'autant que les dernières années de la vie du poète se voient foudroyées par un drame dont on n'ignorait certes pas l'existence, mais dont la révélation littérale — d'internements en internements, jusqu'à la scène finale — procure un malaise indéchiffrable, incapable de dispenser un surcroît de lumière sur l'élan

majeur et déchiré des poèmes. Éditorialement parlant, c'est un travail par ailleurs irréprochable, tant pour la qualité strictement technique de ces deux volumes que pour la richesse des commentaires et de l'iconographie.

Y. d. M.

**CHRÉTIEN Jean-Louis**

### **Joies escarpées**

[Obsidiane, 68 p., 76 F, ISBN : 2-911914-40-6.]

- On peut sourire des noms prédestinés mais en découvrir plus encore l'étrange résonance pour le lien entre certains poètes et leur œuvre. Également essayiste (*L'Arche de la parole*, PUF, 1998), Jean-Louis Chrétien a trouvé depuis quelques années dans la collection « Les Solitudes » chez Obsidiane un éditeur fidèle qui permet de mesurer (même si sa poésie est plus ancienne) une œuvre qui continue à livrer à travers des thèmes similaires et une écriture mesurée un lyrisme rare. Pas d'effusion, ni d'extravagance stylistique pour Chrétien mais le don des larmes, la compassion, l'écoute à chaque poème. Dans une tradition mystique, Chrétien donne à tout lecteur, néophyte ou non, l'impression que cette présence tutoyée sur le sentier, et qui sans cesse se manifeste dans la présence ou l'absence, peut être une amoureuse ou Dieu lui-même. Si la poésie de Chrétien n'appartient à un « type » de poésie religieuse qu'on peut s'imaginer en la présentant ainsi, c'est qu'elle a délimité, avec la patience de l'artisan et la connaissance du paysan, la terre sur laquelle elle se cultive : « ton sommeil avec douceur héberge/ le secret de l'inaccompli/dans la jeunesse de ton souffle/les chemins effacés vont plus loin/l'âpreté des vies fendues/accède au profond silence et boit/à même ses paumes tremblantes/un rêve passe et te frôle/ nous approchons des falaises de l'aube ». Cette approche est vécue et partagée en permanence, et témoigne d'une ferveur rarement ébranlée tant elle s'énonce sans désir de certitude. Un sentier se dessine au bord duquel, en toute simplicité, l'homme recueille le poème. Dans sa tâche patiente, il semble s'adresser à cet autre qui est aussi le lecteur. Œuvre attentive au passage des

saisons, l'univers de Chrétien est fait de la matière impalpable du temps : « délie les doigts serrés de la lumière/et tu verras le patient crépuscule/que chaque arbre porte en lui/ôte tout souvenir et plonge/dans ses orbes d'un cœur intestat. »

M. B.

**HALLER Gérard**

### **Météoriques**

Préface de Jean-Luc Nancy

[Seghers, 216 p., 110 F.

ISBN : 2-232-12184-4.]

- Singulier projet que celui de Gérard Haller, qui signe à quarante-neuf ans son premier livre de poèmes : tenir quotidiennement, deux années durant, la chronique minimale des choses qui adviennent, du monde *comme il va*, en s'en tenant pour l'essentiel aux variations atmosphériques et aux détails les plus ordinaires enregistrés par le regard — à hauteur d'homme, donc, et presque à ras de terre, même lorsque les yeux se portent vers le ciel. Ces faits d'apparence insignifiante, infimes, souvent répétitifs, laissent pourtant entrevoir en arrière-plan le paysage intérieur plus inquiet sur lequel ils viennent s'inscrire. La première année est dévolue au Ciel, la seconde à la Terre — mais les notations ne s'en tiennent pas toujours à cette stricte répartition et s'autorisent des dégagements, des détours, des incises parfois plus ironiques. Leur style souvent « télégraphique » (on sent que beaucoup a été élagué, de ce qui fut écrit) prenait, sur la longueur, le risque de la monotonie. Il n'en est rien, et le livre gagne au contraire par cette accumulation de strophes brèves une densité que semblait réfuter leur sécheresse : « Ciel bleu, haut/ très haut ces restes/immaculés de terre/ un peu et d'eau mêlés/encore un peu. » Il y a dans *Météoriques* une modeste de surface et un phrasé hésitant, laconique, qui rappellent James Sacré — et parfois même Jean Tortel, grand spectateur du *temps qu'il fait*. C'est un premier recueil maîtrisé, d'une juste intensité — et qui augure bien du renouveau récent des éditions Seghers, sous la houlette d'Alain Veinstein.

Y. d. M.

HOCQUARD Emmanuel

**Ma haie (Un privé à Tanger II)**

[POL, 608 p., 195 F, ISBN : 2-86744-829-8]

• N'y a-t-il pas un soupçon d'imprudence, voire de témérité, à rassembler de son vivant ses propres *travaux épars* : textes de circonstance, lettres, poèmes isolés, entretiens et interventions diverses — tout ce qui s'écrit dans les marges d'une œuvre (et des livres qui la constituent), quitte à considérer soi-même avec circonspection l'édification de ce « beau mausolée » ? Cette question, Emmanuel Hocquard se l'est de toute évidence posée, puisqu'en ouverture de son livre il avoue ne pas être certain « de faire une bonne opération ». Il est vrai que la taille de l'ouvrage n'est pas pour rassurer : 550 pages de textes (plus 50 d'index, dont ceux des animaux, des villes et des jouets...) regroupés dans un ordre à peu près chronologique et couvrant treize années de travail. Il se trouve néanmoins qu'un livre n'est pas seulement fait pour être soupesé de l'extérieur : on l'ouvre, on s'y plonge et on oublie s'il le faut son volume strictement matériel pour s'attacher à la densité plus réelle des mots dont il est fait. Il est impossible de nier le plaisir pris à la relecture (car on les avait découverts en leur temps) des textes qui composent, en gros, la première moitié de *Ma haie* et dont les plus étayés marquent sans conteste une étape charnière dans l'œuvre de Hocquard. Je songe notamment à *La Bibliothèque de Trieste* (parue en 1988) qui demeure l'une des réflexions poétiques majeures de ces dernières années, dans notre pays. Ou aux deux superbes séquences que sont *Allée de poivriers en Californie* et *Deux étages avec terrasse et vue sur le détroit*, qui justifient à elles seules (avec quelques autres, il est vrai...) la publication du volume. (Je ne suis pas certain, par contre, que l'insertion un peu « anachronique » de *Spurus Maelius* soit aussi fondée.) Mais dans l'ensemble, les 200 premières pages de l'ouvrage développent une manière d'art poétique parfaitement « objectif » — très représentatif en tout cas du projet de l'auteur. Ce « premier livre » (dans le livre) — plus mûr et plus abouti à mes yeux que le *Privé à Tanger* de 1987 dont *Ma haie* constitue la suite — s'achève à peu

près avec *Élégie de la rivière K.*, poème marquant une sorte de frontière, à mi-chemin du volume, et ouvrant sur le revêtement esthétique qui va dès lors caractériser l'aventure de Hocquard : de *Théorie des tables* (1992) à *Un test de solitude* (1998) en passant par le travail en collaboration avec Juliette Valéry et Alexandre Delay. Je ne cacherais pas mon scepticisme — ou ma déception — devant les productions de cette période, dont les textes parallèles recueillis dans la seconde moitié de *Ma haie* illustrent à l'envi les « démarquages » philosophiques et les hantises grammaticales. Non que ces pages soient dénuées d'intérêt : celles qui relèvent peu ou prou d'une réflexion poétique obstinée, vie et œuvre mêlées, témoignent d'une attention toujours en éveil quant au sens *encore possible* du poème contemporain, sur son versant formaliste. Mais les textes qui « illustrent » cette nouvelle approche, me semblent obéir, pour le coup, à un appauvrissement conceptuel du langage, débouchant sur une autre forme de rhétorique. Ce que confirme sous un angle différent l'engouement très partial de Hocquard pour un pan très partiel de la poésie américaine. Les choses n'étant décidément jamais simples, on trouvera pourtant dans les dernières pages du livre un texte inédit : *Ode non triomphale à la Vila Nova de Foz Côa* qui renoue avec la meilleure veine de son œuvre — celle qui capte sans « effets » les fragments épars d'un quotidien brusquement intemporel. Ce récit précis, méticuleux et burlesque nous rappelle, avant la clôture de *Ma haie*, que l'ironie reste l'une des armes maîtresses de la « poésie », notamment lorsqu'elle s'acharne à lutter contre elle-même.

Y. d. M.

• Est-il nécessaire de rappeler qui est Emmanuel Hocquard ? Écrivain et poète (une quinzaine de livres chez POL depuis 1978), éditeur de ce qu'il nomme la « modernité négative » (*Orange export ltd* 1969-1986, réunis en 1987 chez Flammarion), animateur des lectures au musée d'Art moderne de la Ville de Paris 1977-1990, traducteur de Charles Reznikoff (*Le musicien* chez POL) et de la poésie américaine (deux anthologies

des « *language poets* » qui prolongent les objectivistes). Un écrivain-charnière également entre les écrivains de la lecture (Jacques Roubaud) et la *Revue de littérature générale* (1995: ce *coup d'état des lieux* de la littérature française nommé *La mécanique lyrique*). *Ma haie?* « Nous avons pensé le livre un peu comme on pense une phrase » écrit l'auteur dans une lettre à POL, qui fait un peu office de préface à ce second tome d'*Un privé à Tanger* (POL 1987). Hocquard se réfère à Deleuze et à Wittgenstein (« un grand humoriste doublé d'un penseur politique exemplaire ») comme à des alliés pour se distancier du « mallarméisme » (aucun rapport avec Mallarmé, c'est moi qui parle) de la religion du livre, du « refuge » poétique, de l'heideggerisme (le poète « berger de l'être » traduit et inversé par Maurice Blanchot, hante la « modernité négative »). Pour proposer une vision plus prosaïque de la « poésie », obsédée par la littéralité plus que par la littérature (même si elle n'est pas toujours exempte de hauteur et de sacré, d'une certaine *fausse modestie* d'écrivain qui restaure ce qu'il faut abattre, le « coup de menton transcendantal » comme dit Bourdieu): « Le but de la poésie est la clarification logique de la pensée. » *Ma haie* (les *Divagations* d'Emmanuel Hocquard ?) donc: ce titre emprunté à un dossier d'ordinateur est celui d'un chantier d'écriture, d'un « rhizome incontrôlé », d'une somme de lignes de fuite accumulées depuis quinze ans... Au cœur du livre, c'est-à-dire au milieu, c'est-à-dire partout, la « grammaire ». Pour le reste, on trouve *de tout* dans *Ma haie*: de longues élégies, les vingt-trois numéros d'un hebdomadaire par lettres (*Dernières Nouvelles de la cabane*), *Allô Freddy*, un roman-photo policier — roman d'abord encadré, photos ensuite dans le même cadre — des textes théoriques majeurs (*La Bibliothèque de Trieste*, « *Tout le monde se ressemble* »), des entretiens-bilans, des « blaireaux » (lire la définition p. 268 de cette méthode d'écriture comparable au fait de reconstituer la touffe de cet objet usuel après l'avoir au préalable rasée). Pour s'y retrouver, pour s'y perdre, inventer d'autres pistes dans le volume, le lecteur

dispose d'une chronologie et de sept index thématiques.

J.-P. S.

JANVIER Ludovic

### Doucement avec l'ange

[Gallimard, coll. « L'arbalète », 248 p., 110 F, ISBN: 9-782070-760800.]

- On se souvient de ses récits (dont *Naissance*, Gallimard, 1984), de ses poèmes (dont *La Mer à boire*, Gallimard, 1987), de ses nouvelles (dont *Brèves d'amour*, Gallimard, 1993). À les lire au fil de leur parution se dégage, au-delà du propos de chacun, une même voix; qui se précise encore dans *Doucement avec l'ange* (qui pour moitié reprend des poèmes parus autrefois chez Seghers sous le titre *Entre jour et sommeil*, et devenus introuvables), pour s'aiguiser jusqu'à la douleur: une façon de serrer l'émotion au plus près, l'émotion dans son acmé, à fleur de jouissance, juste avant qu'elle ne bascule dans l'après, petite ou grande mort, comme si la vie, la vraie vie, était toute rassemblée dans ces instants-là, brefs et fulgurants, évanouis à peine surgis. Le poème viendrait ainsi fixer sans les figer ces fulgurances qui ne sont ni bonheur ni malheur ou les deux à la fois, entre rire et larmes, mais bonheur tout de même de se sentir encore vivant, le temps au moins de l'écriture qui prolonge l'instant, avant de. Et c'est bien ce bonheur-là que Janvier fait passer et qui traverse et bouleverse le lecteur, au point qu'on y revient, on lit et on relit, avec l'envie souvent de donner de la voix et même d'apprendre par cœur tant la musicalité de ce qui est dit est forte et présente et va au cœur justement, au cœur et au ventre. Non pas une musiquette d'assonances ou de métier, mais bien sa musique à lui, unique et reconnaissable. À lire et à relire et à entendre, on éprouve une sensation qui n'a pas de nom, il faudrait un mot qui dise à la fois plaisir et douleur — jouir, c'est peut-être ce mot et cette chose-là, cette limite où le plaisir vous cueille si profond qu'il fait mal. Et à retrouver ce sentiment tout au long du recueil, quel que soit le sujet du poème — un souvenir d'amour ou de solitude, une image ou un moment,

... une question —, on finit par se dire que c'est cette sensation-là qu'il n'a cessé lui-même de traquer, sensation impure par excellence et qui, d'être métissée, paraît plus vraie; métissée et fragile, à l'image de la vie même qui au regard de l'éternité n'est qu'un moment tremblé, promenade improbable entre deux abîmes. «Guetteur de fin silence à la recherche du passage/qui s'ouvrirait au beau milieu des mots comme un dimanche/à la caresse d'éternité», «avec pour sucres lents la musique et les morts/avec les mots sans raison pour adieu», Janvier dans l'entre-deux des jours, entre jour et sommeil, dans l'entre-deux de vivre entre naître et mourir, dans l'entre-deux qu'est l'ombre aussi, entre noir et lumière, cette ombre dansée qu'est aussi le poète, tanguant au rythme du tango, cherchant son rythme intérieur, guette à fleur de mémoire le temps perdu/le plaisir envolé, dont chaque poème «comme si de rien n'était» restitue et la présence, et la perte.

L.L.L.

JARRETY Michel (sous la dir. de)

### **Dictionnaire de poésie**

#### **de Baudelaire à nos jours**

[PUF, 896 p., 498 F, ISBN : 2 13 050940 1.]

- Voici non seulement un précieux ouvrage de référence pour les étudiants, leurs professeurs, et quiconque s'intéresse aux poètes et à la poésie, mais aussi, tout simplement, un livre passionnant qu'on feuillette et qu'on lit et relit avec bonheur et curiosité. Ce *Dictionnaire* nous propose de substantiels articles sur les poètes : entre beaucoup d'autres, ceux d'André Guyaux sur Rimbaud, de Didier Alexandre sur Claudel, de Mireille Sacotte sur Saint-John Perse, de Salah Stétié sur Georges Schehadé, d'Aude Préta de Beaufort sur Marie Noël et Claude Vigée sont particulièrement suggestifs. Il est aussi question de revues (très bons articles d'Yves Peyré sur *Les Cahiers de la Pléiade*, d'Etienne-Alain Hubert sur *Nord-Sud*, etc.) ; de mouvements (Dada, la Négritude, les Poètes de la Résistance, par exemple) ; enfin d'intéressants articles thématiques sont consacrés à la chanson, au poème en prose, au verset, mais aussi aux éditeurs, aux écrits

poétiques des peintres et à bien d'autres sujets. On apprend donc beaucoup dans ce *Dictionnaire* qui présente, en outre, «l'œuvre en cours de plus de cent poètes vivants, français et francophones». Dans son Avertissement, Michel Jarrety reconnaît que la postérité ne ratifiera pas dans son ensemble un tel panorama, «mais il fallait bien en courir le risque : à tous égards, ce *Dictionnaire* porte sa date». Des tables analytiques et un index des noms de poètes cités complètent le volume.

F. S.-C.

ROSSI Paul Louis

### **- Les Gémissements du siècle**

[Flammarion, coll. «Poésie», 256 p., 120 F. ISBN : 2-08-06-8128-1.]

### **- La Voyageuse immortelle**

[Le temps qu'il fait, 154 p., 120 F.

ISBN : 2-86853-337-X.]

- Dans une préface aux *Œuvres Complètes* d'Isidore Ducasse — isolant sa ligne — Philippe Soupault ajoute au mot «bizarrerie» de l'écrivain (évoquant son père) : «Bizarre est sans doute une manière de parler.» Cette phrase ressurgit à la lecture des essais critiques de Paul Louis Rossi ; recueil où l'ombre de Lautréamont — ombre d'emprunt dès le titre avouée — veille sur les dits «vagabondages» du poète. En fait je retrouvai soudain au cours de ce «voyage» poétique, quelque impression de la détente éclairée de Peter Schlemihl, après la quête incessante de son ombre — autrefois imprudemment échangée. Il ne s'agit point là de faire référence mais bien de rendre l'effet d'un livre écrit tel un précis de «botanique» ; ouvrage dont l'actualité «se double» d'une autre parution de Paul Louis Rossi, écrit ancien d'un récit jamais imprimé en volume à ce jour : *La Voyageuse immortelle*. À ce sujet, il est intéressant de noter comment Rossi — à peine achevé le premier chapitre des *Gémissements* intitulé «La poésie» — rappelle l'existence de *la voyageuse*, lors de ses flâneries nantaises. C'est donc en présence de ce mystère (féminin) initial, que le lecteur emboîte le pas du poète, le suivant désormais comme son ombre, dans une réflexion des plus attentives aux «formes de la poésie».

Car celles-ci édifient et sous-tendent ce déplacement hors de soi, de même la vision du « paysage intérieur » que Rossi reprend, à la suite de Gérard Manley Hopkins. D'ailleurs on peut lire comment, sans bruit, avec l'habileté d'un démineur, le poète séparera sans attendre en fin de ce deuxième mouvement, la prose de la poésie. « La poésie se distingue de la prose en ce qu'elle n'est pas descriptive, elle tend plutôt à reconstituer une émotion — dans son exactitude — par un usage répétitif et rythmique du langage, aussi synthétique que possible. [...] Elle se présente comme une opération alchimique rare, et il serait tout à fait souhaitable d'en préserver la singularité et le mystère » écrit-il. En fait, sans cesse, le démineur mine à nouveau, change un mystère pour un autre et repart dans les jardins et les *nuits*... de Nerval ou de Young. Qu'importe au fond, puisque le temps est sombre, vaste, méditatif... N'évoque-t-il pas au début de *Méditations d'Orpins* (IV) « la solitude de l'écrivain » ? Pourtant les voici nombreux, phares splendides dans les pages du livre et jusqu'à la table des matières — carte d'une tension poétique ou « feuille d'une route » à la manière de — qui les recensera telles les bornes d'un chemin parcouru par l'auteur. Ainsi de Maurice Scève à Paul Claudel, on croisera parmi les compagnons clairement nommés : Aragon, Segalen, Michaux, Apollinaire, Reverdy ou Breton. Mais il convient tout autant de rapporter la présence d'ombres passantes çà et là saluées, convoquées, toujours étourdissantes à la lumière vacillante du clair obscur de cette langue propre à Paul Louis Rossi. Je pense sans exhaustivité aucune à Jarry, à Artaud, à Rimbaud, à Mei Lanfang, à Klee, à Bruegel, à Jean-Sébastien Bach ou à Pierre Jean Jouve... etc. Chacun — d'un temps aboli, ou représentant d'un présent extrême (Lionel Ray, Michel Deguy, Jude Stéfan, etc.) — est là pour désigner une voie particulière contre ce « poétisme » que l'auteur récusé sans vouloir cependant sombrer dans aucune revendication. Il donne sur ce point la mesure de sa proposition poétique : « Je pense, d'une certaine façon, que notre devoir est de dresser en exemple des formes tangibles de la littérature

et de la poésie, en espérant qu'elles prennent place dans la suite des constructions de la langue. ». De même, c'est là une manière de tendre progressivement son projet jusqu'à esquisser la notion d'« esprit des formes » au chapitre XIII. C'est ainsi qu'en fin d'ouvrage, Rossi expose la nécessité d'établir aujourd'hui — entre « formes anciennes » et « formes nouvelles » — un équilibre réconcilié. Un travail aussi délicat que la composition de cette nature morte de Sébastien Stoskopff, représentant une corbeille de verres. Véritable emblème du regard du poète, elle fixe pour celui qui la découvre — ainsi dévoilée entre transparence et opacité — la réalité double d'une seule langue où s'accordent la permanence et le glacié de l'œuvre peint avec l'ombre fluide de cette immédiate immortelle par qui tout arriva — peut-être.

I. G.

VELTER André

### - L'Arbre-Seul

[Gallimard, coll. « Poésie », 234 pages, ISBN : 2-07-041493-0.]

### - Une autre altitude

[Gallimard, 80 pages, 70 FF, ISBN : 2-07-076073-1.]

- Depuis sa première publication (*Aïcha*, avec Serge Sautreau) jusqu'au récent *Une autre altitude*, André Velter, né en 1945, a lié voyages et écriture, chant et révolte. Pas de didactisme mais un amour des lieux et des êtres qui épouse une autre réalité, elle immémoriale, et qui situe Velter parfois dans une longue lignée de troubadours, nourri en ces deux parutions des soubresauts du monde, de lieux aux visages radieux mais aussi défigurés, mais aussi de la perte d'un être cher, qui fait changer, par la mort, l'amour en destin. Paru initialement en 1990, *L'Arbre-Seul*, préfacé remarquablement par Alain Borer, témoigne de ce voyage jamais interrompu, où l'on relie par les rencontres et les instants le ciel à la terre. Il prend son titre dans la description d'un arbre par Marco Polo : Arbre-Sec ou Arbre-Seul au sujet duquel André Velter confie : « Dès la Genèse, un arbre s'est dressé au bord extrême de la terre

... reconnue. Il était le témoin ultime et le guetteur. Au-delà commençait l'impossible, l'impensable, l'illicite. Au-delà naissait une sorte de néant». La poésie n'est-elle pas la seule transgression sincère, la seule effraction possible? Si la terre est devenue ronde depuis, Velter demeure l'homme du passage en force, de l'aventure tentée, au mépris de rien, dans l'amour de tout. *L'Arbre-Seul* est ce livre qui prend pour lecture un autre livre d'images: la terre. *Une autre altitude* est d'une résonance bien plus mélancolique puisqu'avec ce recueil André Velter termine une trilogie en mémoire de son amie l'alpiniste Chantal Mauduit, avec pour guide sur ces cimes d'amour *Le Mont Analogue* de Daumal: «J'ai dépassé ce qui me dépassait/Que j'y reste ou que je redescende/Je ne redescendrai pas/Tu es l'amour à l'état pur». Ce livre d'une grande pudeur évoque cette figure d'amour à jamais dérobée et que les mots parviennent à rejoindre. Ce tutoiement amoureux nous est immédiatement proche, tant il exprime avec délicatesse la perte d'un être dont l'aspiration à vivre fut toujours ascendante: «Tu es toute dans le suspens des choses/Follement présente/Éclair joyeux qui me laisse aveuglé.»

M. B

## ROMANS

Sélection par Louise L. LAMBRICHS  
et Gérard-Georges LEMAIRE

CARN Hervé

### Akparo

[Éditions Diabase, 400 p., 130 F,  
ISBN : 9-782911-43897.]

- Un mot suffit parfois à faire surgir un monde. Certains romans naissent ainsi, d'un écho qui en engendre d'autres et crée des liens inattendus mais étrangement convaincants. Convaincants parce qu'ils sont, précisément, ancrés dans le langage. *Akparo*, le dernier roman d'Hervé Carn, semble faire partie de ces romans-là. «Akparo», ce mot que prononcent certains Africains pour vous souhaiter la bienvenue, «Akparo» qui, à l'oreille du Breton qu'est Hervé Carn, ne pouvait que faire écho à Kenavo. De là à tisser des liens entre

la Bretagne profonde, traditionnelle, en proie aux forces telluriques que savent domestiquer, canaliser et utiliser les guérisseurs, et l'Afrique familière de pratiques jumelles et non moins ancestrales, il n'y avait que le pas de l'imaginaire, auquel le romancier n'a pas résisté. À décrire la Bretagne défendant ses valeurs et résistant aux poussées anarchiques du modernisme pour accueillir une équipe de footballeurs africains déchirés entre leur civilisation et la nôtre, Carn excelle. Au passage, il campe quelques beaux personnages, dont le docteur Louis, guérisseur breton dépositaire de secrets ancestraux, pilier des cultes anciens et sachant mieux qu'un curé sonder les reins et les cœurs. Certaines longueurs agacent un peu, cependant; mais ne s'expliquent-elles pas par l'irruption d'une temporalité africaine qui ignore souverainement nos impatiences? À cette réserve près, *Akparo* reste une œuvre très romanesque, servie par une écriture habile et maîtrisée, et dans laquelle on s'installe pour quelques moments de vrai plaisir littéraire.

L.L.L.

COSMEUR Frédéric

### Jean

[José Corti, 110 p., 85 F,  
ISBN : 9-782714-307538.]

- Jean est mort. Le jour de ses obsèques se retrouvent au crématorium l'ami d'enfance et l'ex-femme, Mathieu et Sophie. Avec chacun son idée du défunt, chacun ses souvenirs, chacun ses questions demeurées sans réponse, chacun aussi son opinion de cet autre — l'ami, l'ex-épouse — qui joua, dans la vie de Jean, son rôle. À la sortie, ils se retrouvent, tentent de renouer un dialogue que la vie a interrompu et que la mort de Jean, soudain, rend à nouveau possible, pour quelque temps. Dialogue vif, aigu, brutal parfois, peut-être parce que Jean le solitaire, poète en quête de lui-même accumulant les ruptures, a enveloppé son existence, surtout les dernières années, de trop de mystères, et que la mort oblige ceux qui restent à tenter d'être enfin vrais. Et justes aussi, fidèles à la parole du disparu — ce cher disparu sans guillemets, comme dit l'auteur, qui laissa derrière lui des textes à ne pas publier. À quelle parole faut-il obéir? Celle, prononcée

de son vivant, sur laquelle il aurait pu revenir? ou celle du texte, présent, qui fut transmis et non détruit? Dans ce petit roman insolite à l'écriture très dense, élaborée et souvent poétique, où Jean n'apparaît jamais que comme souvenir chaque fois différent dans la mémoire de ceux qui l'ont connu — mais peut-être tout héros de roman n'est-il jamais que cela: souvenir puzzle que le lecteur à sa façon reconstitue —, Frédéric Cosmeur s'attache à traduire les cheminements et remaniements intérieurs que provoque, pour chacun, la mort d'un être qui a fait partie de son existence, en a tissé de nombreux pans tout en y laissant, parfois, de nombreux blancs. Et parce que la mort a aussi des effets de miroir, ceux qui s'interrogent sur le sens de l'existence de celui qui les a quittés, sont renvoyés, à travers les souvenirs qui leur restent du disparu, à leur propre mémoire, à leurs propres choix et, parfois, à leurs impasses.

L.L.L.

DAVID Catherine

### L'Homme qui savait tout

[Le Seuil, 480 p., 135 F,  
ISBN : 9-782020-387132.]

- Il y a l'histoire des historiens, reconstruction rigoureuse au fil des traces laissées par nos prédécesseurs, et puis l'histoire des romanciers, reconstruction avec laquelle ils prennent des libertés pour insuffler aux personnages du passé la vie qui, parfois, manque aux récits des premiers. Mais les deux reconstructions sont sans doute moins éloignées que les premiers ne voudraient le croire: car il s'agit toujours et encore d'éclairer le présent, et jamais — même si l'illusion pour beaucoup reste tenace — de ressusciter le passé qui, lui, n'existe plus. Or c'est bien ce que fait ici, dans ce roman qu'on dirait historique (mais le classement, qui réduit le propos, reste discutable), Catherine David: s'emparant du personnage de Pic de la Mirandole, ou plutôt du couple que ce jeune érudit prodige forma avec Savonarole, le moine fanatique, elle met en scène, dans un style à la fois romantique et fleuri qui évoque les fastes de la Renaissance, le combat du savoir et de la vérité d'un côté, du fanatisme religieux et du pouvoir de l'autre. Combat traversé

en l'occurrence d'épisodes romanesques dignes des meilleurs feuilletons — enlèvements, passions amoureuses déchirantes — nourris, suppose-t-on, par l'imagination de l'auteur, tant on y perçoit son plaisir à les relater. Mais la question, encore une fois, est moins celle de l'exactitude historique que celle du propos: dans le combat des Lumières (si l'on m'autorise cet anachronisme) contre l'obscurantisme, ce combat qui constamment dans l'histoire occidentale se rejoue sous diverses formes et s'avère — avec l'épanouissement des intégrismes — éminemment contemporain, la passion des uns n'est pas moins vive que celle des autres, et servie dans les deux cas par une intelligence exceptionnelle: passion de la connaissance, de la Raison et de la liberté du côté de Pic, ce héros de la Renaissance qui découvre avec émerveillement la sagesse des Anciens, passion de l'Irrationnel comme tremplin du pouvoir, s'appuyant sur la peur du Jugement dernier et la soif inavouée d'asservissement de ses congénères, chez Savonarole, le moine fidèle à la lettre du dogme catholique. Dans cet affrontement dont on peut supposer qu'il restera longtemps encore l'un des moteurs de l'histoire humaine, le lecteur aussi aura à se situer. Et à choisir son camp.

L.L.L.

DAUBERCIES Claude

### Crèvematin

[Éditions du Bon Albert, 168 p., 120 F,  
ISBN : 9-782910-834050.]

- Titène, Séréta, Turold — ça ne vous dit rien? Non, bien sûr. Et les Berdouilles? Moins encore. Faisons donc quelques présentations sommaires: un jeune garçon qui a des accointances particulières avec les dauphins; sa sœur, qui possède un don secret pour communiquer avec les chats; et un chat, un chat blessé, philosophe, savant et adorable. Et les Berdouilles? Disons que ce sont les autres, ceux de l'autre camp, qui généralement ne vous veulent pas du bien. Ajoutons-y quelques moines et arrêtons-nous là. Comment en effet raconter l'histoire sans la déflorer et voler ainsi la surprise au lecteur? Qui oserait raconter *Les Fleurs bleues*, de Queneau? L'exemple n'est pas fortuit: Daubercies

... est bien un fils spirituel (ô combien) de Queneau, il en a l'humour ravageur et au fond désespéré (encore qu'il fonctionne différemment), il en a aussi la culture et le talent formidable. Bien sûr on pourrait gloser, de façon universitaire, et vanter la construction, l'érudition, la précision du savoir qui sous-tend ce roman fabuleux (au sens strict) — cette aventure pleine de rebondissements qui se situe dans les Flandres, en 999, « à l'aube de rien du tout », dans les parages d'une abbaye médiévale. Mais cela ne dirait rien du charme qui submerge et séduit le lecteur dès les premières pages ; ni du plaisir qu'il procure, phrase après phrase, et des émotions qu'il suscite ou plutôt ressuscite. Car c'est bien cela, la spécificité de ce livre : de faire ressurgir en soi des émotions enfouies, cet émerveillement délicieux doublé d'une adhésion inconditionnelle que l'on a éprouvé, enfant, à la lecture de certains contes. Cet émerveillement de la première vraie lecture, celle qui vous embarque et vous ravit (au double sens du terme), celle qui pour la première fois vous fait rire aux éclats et pleurer à chaudes larmes. Alors bien sûr, depuis, on a grandi et appris à se tenir. Pourtant, en tout lecteur, cet enfant-là vit toujours, et il peut à l'intérieur rire encore et pleurer comme autrefois, à condition qu'on le rejoigne. Avec *Crève-matin*, Daubercies a trouvé ce chemin-là. Une histoire et des phrases qui semblent simples et disent avec élégance et comme sans y toucher l'horreur du monde et la désespérance, l'innocence bafouée de l'enfance. Réussir un tel tour de force est du grand art.

L.L.L.

SIMON Claude

### **Le Tramway**

[Les Éditions de Minuit, 141 p., 80 F, ISBN : 2-7073-1732-2.]

- Claude Simon n'a plus rien à prouver. Ce n'est pas son prix Nobel qui le rend si vénérable, mais une œuvre dont la beauté et l'exigence n'ont jamais été mises en défaut. *Le Vent, Tentative de description d'un retable baroque* (1957), *La Route des Flandres* (1960), *la Bataille de Pharsale* (1969), *Triptyque*

(1973), *La Chevelure de Bérénice* (1984), *le Jardin des plantes* (1997) sont quelques-unes des étapes de son aventure romanesque sans défaut. Son dernier livre, *Le Tramway*, nous révèle un écrivain grave et hanté par la déchéance physique, mais aussi une écriture d'une fraîcheur et d'un caractère presque juvéniles en dépit de sa rigueur et de sa tension intérieure. Au début de cette fiction, on a le sentiment que l'auteur se laisse prendre à nouveau par le mouvement de ressac des réminiscences. Sont ici décrits la physionomie, le parcours, le wattman, les passagers et le petit garçon qu'il fut, les saisons et les paysages traversés, jusqu'aux moindres détails de l'histoire de cette ligne depuis longtemps disparue, de cette localité métamorphosée depuis. Le vieux tramway qui relie une petite ville à la côte n'est pas seulement le véhicule de la mémoire. C'est une véritable machine à remonter le temps d'un engagement dans la littérature. Le malade hospitalisé qui voit devant lui s'inscrire le mot « transit » fait l'analogie avec le tramway de son enfance et, tout en évoquant les événements qui refont surface, commence à digresser sur Proust et la promenade de Balbec, qu'il commente avec acuité avant de reprendre le fil de son évocation de ce passé où apparaissent des cousins et des cousines, puis une bonne, et où le vent joue avec les formes du rivage. C'est ainsi que son univers se peuple, se densifie, se précise de plus en plus par bribes finissant par constituer, selon les caprices d'une géométrie très personnelle, ce monde qui gravite autour du petit garçon qui court pour rattraper le tramway. Tout finit par trouver des liens subtils et complexes, mais pas une unité. À la fin, l'auteur fait une analogie forte en associant l'anarchie urbaine et l'hôpital, qui résume toute la vie, du service d'obstétrique à la morgue. Ce roman si court, qui est peut-être plus qu'un roman, n'est pas le chant du cygne d'un homme de lettres au terme de son existence. C'est le triomphe de la littérature qui opère le miracle d'une résurrection dans et par l'exercice (l'épreuve) du style.

G.-G. L.

VERGNE François

### Seine-Saint-Denis

[Gallimard, 110 p., 69 F,  
ISBN : 0-782070 -61807.]

• « [...] c'était la rentrée depuis plusieurs jours maintenant et le soleil s'était remis à briller et avec les arbres qui avaient commencé à brunir malgré tout et les feuilles qui tombaient dans les jardins, c'était un temps indéterminé, un temps incertain, et c'était une grande paix qui régnait sur les choses, elles remplissaient ces journées immobiles et elles semblaient en même temps s'en détacher à peine, légèrement en suspension au-dessus d'elles, et elle était tout cela qui l'enveloppait et en même temps cela la traversait et parfois se confondait même si étroitement avec elle qu'elle flottait elle-même au-dessus des jardins et des grillages ». Le plus saisissant dans le premier roman de ce jeune auteur de trente-cinq ans — et c'est pour cette raison que nous nous sommes autorisé une si longue citation —, c'est la forme. La langue. Une écriture originale qui rythme le temps, un temps qui définit aussi un espace, à la fois extérieur et intérieur, l'espace de ces banlieues semées de gares comme autant de lieux improbables et pourtant bien réels, l'espace aussi de ces cœurs d'adolescents qui rêvent et sans savoir ce qu'ils cherchent, se risquent aux banlieues de l'amour. S'il fallait définir le genre, nous dirions roman d'apprentissage, versant féminin, puisqu'il s'agit des premières amours d'une jeune fille ; et s'il fallait l'apparenter, l'inscrire dans l'histoire littéraire, on aurait envie (même si tout apparemment l'en distingue : la syntaxe, la longueur — le roman n'a que 110 pages —, le milieu, ici prolétaire) l'inscrire dans la filiation de Proust. Un Proust qui s'attacherait à traduire le temps présent dans sa durée, au fil d'une respiration lente imprégnée de sensations répétitives, où se mêlent aux « odeurs de terre et de mousse qui montaient du sol » des images de gares et d'immeubles et de rues qui reviennent et rythment le récit comme le goût de la madeleine ou le clocher de Méséglise faisant repère dans la mémoire du narrateur de la *Recherche*. Ainsi, sous des allures modestes de « petit roman »,

*Seine-Saint-Denis* sort-il très nettement du lot habituel des premiers romans et s'impose d'emblée, avec une belle et rare maîtrise, comme l'œuvre d'un écrivain déjà confirmé.

L.L.L.

## THÉÂTRE

Sélection par Jean-Pierre THIBAUDAT

BATAILLON Michel

### Un Défi en province.

#### Planchon, chronique d'une aventure théâtrale (t. I)

[Marval, vol. 1 (1950-1957), 272 p.,  
vol. 2 (1957-1972), 388 p., 390 F les deux  
volumes, ISBN : 2-86234-308-0.]

• C'est une somme et un sommet que cette entreprise éditoriale à la mesure de l'entreprise théâtrale qu'elle raconte, celle de Planchon à Lyon puis à Villeurbanne : moins la chronique d'un homme que d'une constellation d'hommes et de femmes qui façonnèrent cette aventure théâtrale en France et loin de Paris, l'une des plus importantes du siècle, l'une des plus durables aussi, l'une des plus entêtées assurément. Son auteur, Michel Bataillon, qui participa à la création du théâtre d'Aubervilliers en banlieue parisienne, rejoint Planchon en 1972, moment charnière où s'achève ce premier tome en deux volumes qui paraît alors que Planchon fête ses cinquante ans de mises en scène. La suite ira de 1972 à aujourd'hui, et donc à son terme puisque Planchon s'apprête à quitter le TNP qu'est devenu son théâtre de Villeurbanne. Elle devrait paraître au printemps 2002. Rarement on aura consacré à un homme de théâtre français, de son vivant, un ouvrage d'une telle densité, puissant comme une lame de fond, documenté avec une maniaquerie quasi policière, précis à l'extrême, s'attachant à fouiller les recoins d'une histoire mouvementée qui, en définitive, raconte un demi-siècle de théâtre en France après la Libération. Au départ, il y a un groupe de jeunes gens qui ont vingt ans et remportent le prix du public d'un concours de théâtre amateur à Mâcon. Le sort en est jeté : ils feront du théâtre leur profession. Vingt

... ans plus tard, ils auront fait la conquête de Paris, joué dans le monde entier tout en restant fidèles à leurs attaches lyonnaises. Résumée ainsi l'histoire paraît rose, Bataillon montre qu'elle fut une bataille de tous les instants. Contre les pouvoirs politiques hostiles, roublards ou méfiants, contre l'inertie, contre la bêtise, contre la censure qui, dans les années 1950 et 1960, était loin d'être rangée au magasin des souvenirs. La force de Planchon fut un tout : son obstination paysanne, sa formation autodidacte en forme de conquête, son équipe soudée et fidèle au-delà des turbulences, des abandons. Mais aussi un cercle d'amis souvent anonymes qui sont là dans les moments difficiles, des auteurs contemporains qui tombent à pic comme Michel Vinaver (*Les Coréens*) ou Arthur Adamov (*Le Sens de la marche*, *Le Professeur Taranne*, *Paolo Paoli*), un critique lyonnais attentif et chaleureux, Jean-Jacques Lerrant auquel revient le juste privilège de préfacier cet ouvrage. Aujourd'hui la décentralisation dramatique est une évidence. Dans les années 50 ce fut une âpre conquête. Quand Jacques Hébertot, haute figure du théâtre privé parisien mène campagne en 1951 pour dire que la seule décentralisation qui vaille consiste à promener en province les succès parisiens, Planchon s'insurge. Il a vingt ans. Il est le plus jeune de ceux qui façonnent alors cette décentralisation (Vilar, Dasté, Gignoux, Sarrazin, etc.). Rue des Marronniers à Lyon, le Théâtre de la Comédie, créé aux forceps, annonce dans un manifeste de 1952 un programme ambitieux : 18 créations nouvelles en cinq saisons, 200 représentations par an, un festival en plein air, des tournées régionales. Des classiques comme Shakespeare, des classiques qui ne le sont pas encore comme Kleist et Marlowe mais aussi Brecht, Ionesco, Molnar. La saison 1955-1956 affiche 390 représentations en 365 jours, Planchon parle d'un théâtre « quotidien », un théâtre qui tous les jours fait du théâtre. Plus d'une fois, l'État monnaie son soutien (longtemps modeste) contre une certaine docilité (on fait comprendre que la pièce d'Adamov *Paolo Paoli* n'est pas, comme on dirait aujourd'hui, politiquement correcte), Planchon ruse mais ne cède jamais. Ce livre dit aussi les

combats perdus comme celui de l'édification d'une maison de la culture que Planchon appelle de ses vœux et qui ne verra jamais le jour ni à Lyon, ni dans la banlieue lyonnaise de Villeurbanne où Planchon finit par s'installer, l'aventure devient celle du Théâtre de la Cité. La reconnaissance comme toujours passe par Paris. Planchon y triomphe, avec entre autres, *Les Trois Mousquetaires*, un spectacle qu'il promènera sur bien des scènes du monde. Une fantaisie, mais une fantaisie ourdie de politique : la première a lieu la veille où les généraux d'Alger rompent avec la loi républicaine. « Tandis qu'en France et en Algérie arrive le temps des barbouzes, sur scène, les mousquetaires du roi affrontent les hommes du Cardinal. Brecht n'avait-il pas recommandé à Kateb Yacine de traiter en farce la tragédie algérienne », écrit finement Bataillon. Et puis viendront les grandes mises en scène de Planchon qui marqueront durablement le paysage de la scène française comme son *Georges Dandin*, son *Tartuffe* et les pièces que l'auteur Planchon écrit remuant ses origines ardéchoises ainsi *La Remise* ou *Le Cochon noir* ou, d'après un fait divers, *L'Infâme*. Bataillon consacre de longues pages à tous ceux qui travaillèrent dans l'ombre de Planchon. Les acteurs comme le grand Jean Bouise qui triomphe dans le brave soldat Schweyk, les hommes des finances et des relations avec le public comme Robert Gilbert ou Jean-Marie Boeglin. Et puis, avec le temps le cercle s'élargit. Planchon a rencontré Vilar qui est un peu comme son grand frère aîné, il est invité au festival d'Avignon. Et Planchon invite une jeune femme Ariane Mnouchkine, avant même qu'elle ne lie son nom à la Cartoucherie de Vincennes. Bien sûr, un long chapitre raconte les événements de mai 1968 dont le théâtre de Villeurbanne fut, pour le théâtre, l'un des hauts lieux. En 1969, l'ancienne salle est démolie, le Théâtre de la Cité deviendra bientôt le TNP Villeurbanne et Planchon appellera à ses côtés le jeune Patrice Chéreau pour une double direction artistique. On la croit éphémère, elle durera dix ans. Georges Lavaudant prendra la suite. Cela, un deuxième tome nous le racontera.

J.-P. T.

SIMON Alfred

### Jean Vilar

[La Renaissance du livre, coll. « Paroles d'aube », 160 p., 125 F, ISBN : 2-8046-0511-6.]

• Devenu introuvable, on réédite cette « biographie critique » en forme d'essai que publia Alfred Simon en 1991, vingt ans après la mort de Jean Vilar. C'est le livre d'un témoin fraternel. On regrette que l'avant-propos écrit pour la présente édition, trente ans donc après la mort de Vilar, soit par trop succinct et s'accompagne d'une méchante coquille : Stanislas Nordey est ici prénommé Serge, c'est d'autant plus regrettable que l'expérience menée par Nordey au Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis, un théâtre qui porte le nom de l'acteur le plus emblématique de l'aventure vilarienne, n'a pas été sans relancer (maladroitement, tapageusement ou pas, peu importe) dans le monde d'aujourd'hui quelques-uns des principes qui fondèrent l'esprit sinon la morale du TNP et du Festival d'Avignon. Morale qu'on retrouve à travers ces « armes modestes » que Vilar jugeait « décisives » que furent « le bon marché des places », « l'aménagement des horaires » ou « le style scénique », armes auréolées par un répertoire « fondé d'emblée sur les classiques » avec cette haute ambition de « rendre le théâtre tout court au public prolétaire ». Par petites touches, Alfred Simon qui connut Vilar sans être un de ses intimes, dresse un portrait très vivant de cet homme, en son temps honoré autant que contesté, devenu depuis sa mort une sorte de statue du commandeur. Il cite plusieurs fois ce mot de Vilar qui à chaque étape de sa vie — ses débuts au théâtre de Poche en 1943, au Festival d'Avignon (qui ne s'appelait pas encore ainsi) en 1947, au TNP du palais de Chaillot en 1951 — disait emporter « ses pantoufles, Corneille et son café » et cet autre mot, lui aussi cité plusieurs fois définissant l'immense plateau de la Cour d'honneur du palais des papes comme la scène du « Poche en grand ». Alfred Simon parle abondamment de ce credo vilarien que fut le public. Non les salles pleines chères aux comptables de l'Audimat mais une salle remplie d'un public fervent

qui n'y venait pas. Il y a un mythe, voire une mystique du public, chez Vilar lequel utilisait toujours ce terme qui renvoie à une communauté tandis qu'un Juvet parlait plus volontiers de spectateurs, renvoyant à l'individualité de chacun. Ainsi cette lettre de Vilar à Gérard Philipe cité par Simon : « Tu n'es pas pour moi que Rodrigue ou Hombourg ou Lorenzo. Tu es le seul comédien de la génération d'après-guerre qui ait compris sentimentalement le problème populaire... Car c'est ainsi, sentimentalement, qu'il faut le traiter, ce théâtre populaire ». Avec raison, Alfred Simon insiste également sur l'importance du comédien chez Vilar. Non seulement les acteurs alors inconnus ou presque qui accompagnèrent l'aventure comme Philippe Noiret ou Jean Moreau, mais d'abord l'acteur Vilar lui-même, son jeu débarrassé d'oripeaux, ses silences magnifiques, ce « Dom Juan silencieux » dont parle Barthes (« le Dom Juan de Vilar impose silence aux mots et fait parler le silence »). Simon remarque que le spectacle le plus joué au TNP fut non pas *le Cid* avec Philipe, mais *Don Juan* avec Vilar. Quelques textes importants de cet homme de plume que fut aussi Vilar (extraits de *Théâtre service public* publié chez Gallimard), une chronologie de sa vie, des mises en scène et des rôles joués et une dizaine d'« éphémérides » où Alfred Simon de souvient de spectacles vus, complètent cet excellent portrait-parcours.

J.-P. T.

## VOYAGES

Sélection par Gérard JANICHON

GIRAUDEAU Bernard

### Le Marin à l'ancre

[Métaillé, 215 p., 98 F, ISBN : 2-86424-384-X.]

• À la façon du baroudeur qu'il est, Bernard Giraudeau entame son livre sur un rythme soutenu, presque violent. Phrases courtes, mots percutants, évocations alertes dressent rapidement le décor d'une vie agitée, récitée au fil d'un riche échange épistolaire avec Roland, l'ami immobilisé par la paralysie. Miroir limpide, celui-ci est le compagnon

... virtuel et le confident idéal de Bernard, acteur-cinéaste reconnu, mais également marin-voyageur en perpétuel état d'insatisfaction. Grâce à ses lettres, l'ami handicapé partage toutes les émotions de ses voyages, de ses découvertes, de ses rencontres, et nous, lecteurs, nous pénétrons la quête d'un homme qui « veut le mouvement toujours », qui « s'enivre dans une valse chaotique » et qui « tente toutes les vibrations ». Peu à peu, les phrases s'allongent, les descriptions lyriques nuancent les événements et les états d'âme de l'acteur, fidèle à un seul port d'attache, Roland. À notre tour, nous voici embarqués dans une *bourlingue*, à bord du navire de cette amitié indéfectible. Elle nous mènera aux quatre coins du monde et nous fera vivre moult aventures qui font remonter les souvenirs d'un homme à la personnalité attachante. Un livre au ton original et sincère.

G. J.

SURCOUF Erick et BEX Christian

### **L'Or de la mer**

[Le Cherche-Midi, coll. « Documents », 208 p., 110 F, ISBN : 2-86274-872-2.]

- On croit parfois que la mer n'est qu'un tombeau pour les navires et les équipages qu'elle accueille en ses abysses. Erreur, nous disent le plongeur-archéologue Erick Surcouf (un nom oh combien lié à l'histoire maritime !) et le reporter Christian Bex, bien connu des auditeurs de Radio-France, amateurs de mer : le fond des océans est également le grand et le plus fantastique des musées. Une mémoire qui nous raconte toute l'histoire maritime universelle, celle où, depuis la nuit des Temps, découvreurs, conquérants ou commerçants ont transporté de précieuses cargaisons à travers les océans. Tous ne parvenaient pas à échapper aux pièges de la mer, et quand ils les surmontaient, ils devaient souvent affronter la convoitise d'autres prédateurs — corsaires, pirates, flibustiers — prêts à tuer ou à mourir pour s'emparer de leurs magots inestimables. Les naufrages étaient donc nombreux (une traversée sur cinq se terminait mal, en certaines régions) et un tiers des trésors engloutis actuellement recensés dormirait

encore dans les épaves des jonques, galions, caraques, grands voiliers ou vapeurs disparus. Les auteurs nous en dressent un panorama intéressant, entre le XVI<sup>e</sup> siècle et aujourd'hui, en y ajoutant une autre histoire passionnante, celle des traqueurs et chercheurs de trésors de tout poil lancés dans la recherche de ces épaves. Un travail de patience, souvent dangereux, qui ne s'improvise pas et qui commence dans l'étude des archives. Grâce à des informations variées, un ton dynamique, cet ouvrage nous confronte à l'histoire et à nos rêves : qui n'a pas rêvé de découvrir un jour un trésor ?

G. J.

VILLAIN Jacques

### **Mir, le voyage extraordinaire**

[Le Cherche-Midi, coll. « Ciels du monde », 144 p., 88 F, ISBN : 2-86274-844-6.]

- C'est moins d'un demi-siècle après que l'homme soit parvenu au Pôle Sud (Amundsen, 1911) que s'est ouverte une autre conquête qui mérite bien le qualificatif d'*extraordinaire*. Celle de l'espace. Elle donna lieu à une compétition acharnée entre l'URSS et les USA. En 1957, les Soviétiques lancent le premier satellite artificiel autour de la terre (Spoutnik 1) et, en 1961, Youri Gagarine est le premier homme à tourner autour de la Terre. En 1969, les Américains marchent sur la Lune. Le cosmos, qui s'ouvrait aux hommes comme un terrain d'exploits fameux et héroïques, se transforma ensuite en champ d'exploration scientifique, avec des programmes moins spectaculaires et néanmoins fabuleux. La station spatiale russe Mir, lancée en 1986, en constitue un exemple parfait. D'abord destinée à démontrer la suprématie de l'Union Soviétique, elle devint le symbole d'une coopération spatiale internationale incontournable pour réaliser les ambitions d'exploration ou de voyage vers Mars. Jacques Villain, scientifique et grand historien de l'espace, nous retrace l'aventure fascinante de la célèbre station habitée qui, durant ses quinze années d'existence (1986 à 2001), constitua le rêve de tous les cosmonautes du monde. Les missions s'y succédèrent avec des incidents et des aventures qu'auraient à peine osé imaginer Jules Verne ou Hergé. Mir tint bon

jusqu'à sa destruction récente et se révéla comme l'un des meilleurs outils de la conquête spatiale. Ce livre au ton sobre, accessible au grand public, est complété par des photos et de très intéressantes annexes sur tous les programmes et missions concernant de près ou de loin Mir.

G. J.

## ART DE VIVRE

Sélection par Pierre-Dominique PARENT

CARON-LAMBERT Alice  
et BILIC Jérôme

### Le Goût de la rose

[Huitième Jour, 121 p., 198 F,  
ISBN: 2- 9515163-8-X.]

- La rose est née sous de bons auspices. Reine des fleurs, selon Sapho, elle doit sa beauté à Aphrodite et son parfum enivrant à Dionysos, dieu du vin. Au-delà de ses qualités plastiques aussi bien qu'olfactives, dont témoigne le moindre jardin, les vertus de la rose ont été utilisées, dès l'Antiquité, pour donner du confort ou de la douceur aux privilégiés. Ainsi, en Perse, les pétales de rose séchés garnissaient les matelas ; au temps de Néron les salles où se tenaient les festins, étaient jonchées de pétales multicolores et les bassins ou piscines alimentés d'eau de rose distillée et parfumée. C'est du moins ce l'on peut lire sous la plume d'Alice Caron-Lambert dans *Le Goût de la rose* paru chez Huitième Jour. L'auteur, consciente du pas que l'on doit franchir pour aller, sans culpabilité, de la contemplation des roses à leur dégustation, insiste d'emblée sur l'aspect utilitaire de la rose à travers les siècles. Les Chinois n'ont-ils pas cuisiné la rose depuis longtemps ? N'est-ce pas en Inde où l'on fabrique encore le meilleur sirop de rose ? Après avoir rassuré le lecteur par son historique, l'auteur le persuade aisément d'adhérer à une véritable cuisine des roses, laquelle ne relève pas d'une « fantaisie incongrue » mais repose sur une argumentation sérieuse. Avant d'aborder les différentes façons de cuisiner la rose (infusion, macération, friture, cristallisation), Alice Caron-Lambert achève de nous convaincre des vertus et bienfaits de la fleur en rappelant son rôle dans la pharmacopée des Anciens. Ainsi apprenons-nous que la poudre de pétale de rose facilite la digestion et que l'essence de roses, l'Amazone, est utilisée en chirurgie pour la cicatrisation. Une fois le lecteur mis en condition, le corps de l'ouvrage s'ouvre sur les mille et une façons d'utiliser « le goût des roses » dans la conception de plats

... inédits accompagnés de vins savamment choisis à cet effet par François Collombet. Cela donne « Les nouvelles recettes d'Alice ». Nouvelles, en effet, car Alice Caron-Lambert n'en est pas à ses débuts dans ses recherches. Déjà auteur de *La Cuisine des Fleurs* (ACR), *Délices des fleurs* (Somogy), *Le Roman des roses* (Le Chêne), elle a, à ce jour, créé cinquante recettes ! Chacune des recettes du *Goût de la Rose* est annoncée sous des appellations originales et s'inscrit dans une thématique particulièrement sensuelle et poétique. Les photographies admirables de Jérôme Bilic et la scénographie inspirée de Cooky Debidour font de cet ouvrage un véritable « beau livre ».

P.-D. P.

**COLLOMBET François**  
**Abbayes en France, lieux de séjour, lieux de silence**

[Huitième Jour, 159 p., 89 F, ISBN : 2-914119-00-3.]

- On connaît l'excellent Guide Horay des Monastères, régulièrement réédité depuis 1977. Voici que paraît aujourd'hui un nouveau guide intitulé *Abbayes en France, lieux de séjour, lieux de silence* chez Huitième Jour éditions. L'ouvrage bénéficie d'une présentation agréable, agrémentée d'excellentes photos en couleur dues à Richard Nourry et propice à une consultation sur les lieux mêmes. L'auteur, François Collombet, a préféré s'en tenir à l'évocation de vingt-trois chefs-d'œuvre de notre patrimoine religieux « *ouverts à tous ceux qui veulent passer quelques jours loin du monde, dans un lieu de silence et de beauté* », plutôt que de se livrer à un recensement exhaustif de monuments dont certains n'offriraient d'ailleurs pas les possibilités d'accueil requises ici. La philosophie de ce guide consiste, en effet, à fournir à ceux qui désirent se couper, ne serait-ce que quelques jours, de notre monde bruyant pour se consacrer à la prière, à la méditation ou au simple recueillement, des suggestions de retraite aisément praticables pour peu qu'on possède les informations nécessaires. Ces informations sont livrées sous une forme concise mais suffisamment évocatrice pour éveiller chez le lecteur une

irrésistible soif de silence à épancher dans des lieux plus admirables les uns que les autres comme par exemple le Mont-Saint-Michel, Cîteaux, Saint-Benoît, Solesmes... Après un rappel historique des grands ordres monastiques et de leurs particularités, l'auteur situe chaque abbaye à l'intérieur d'un classement par région (Normandie, Bretagne, Ile-de-France, Pays-de-Loire, Bourgogne, Auvergne). Des repères historiques, un descriptif architectural, des indications pratiques et géographiques structurent ce guide avec clarté. Un des intérêts de l'ouvrage est d'évoquer les vicissitudes subies par les abbayes au travers des siècles : invasions normandes, guerres de religion, Révolution, ainsi que les différentes phases de leur restauration. Ainsi est-il rappelé que l'on doit à Napoléon III, à l'instigation de Victor Hugo, d'avoir fermé la prison du Mont-Saint-Michel en 1863 (les bénédictins en avaient été chassés en 1792) et d'avoir permis à ce lieu exceptionnel d'être classé monument historique. Il est aussi intéressant de noter au passage combien notre communication moderne facilite désormais les échanges entre les monastères et le public. En effet, nombre d'abbayes possèdent aujourd'hui un e-mail... À titre d'exemple, celui du Bec-Hellouin (Normandie) s'intitule : [www.abbayedubec@wanadoo.fr](mailto:www.abbayedubec@wanadoo.fr).

P.-D. P.

**MOREL François**  
**Le Livre des vins insolites**

[Flammarion, réalisation : Archipel Concept, 143 p., 229 F, ISBN : 2-08-200675-1.]

- Tout au long de ce beau livre, s'ouvrant sur une reproduction d'une toile du Caravage, *Bacchus adolescent*, et une autre d'Arcimboldo, *Le Temps des vendanges*, le propos de l'auteur, François Morel, consiste à susciter chez l'amateur de grands crus « un autre regard, une autre approche » au moyen d'une sélection de vins inhabituels et le plus souvent méconnus. Il s'agit de débusquer de grands vins « loin des centres glorieux de la viticulture d'Europe occidentale » qui « s'enracinent dans des terroirs, des traditions et des savoir-faire autres, parfois déroutants ». Ce livre, en effet, « déroutera » le lecteur ravi de suivre

l'auteur-historien sur des sentiers peu fréquentés, allant de découverte en découverte. À chacune ses étapes, François Morel plante le décor avec grâce et érudition. Les trente-neuf chapitres qui composent le livre, situent l'histoire particulière de tel ou tel vignoble dans l'espace et le temps. Certains affichent des titres qui, à eux seuls, retiennent l'attention tant pour leur poésie que pour les sensations exotiques qu'ils suggèrent. Qu'on en juge: «Pompéi: un vignoble antique qui renaît de ses cendres»; «Argentine: un vignoble sur la cordillère des Andes»; «Chine: l'Orient nouveau»; «Santorin: le vin légendaire des Cyclades»... Autant de titres annonciateurs d'histoires pas comme les autres, toutes sorties du même tonneau, celui du «bizarre». Sont aussi évoqués des vins plus proches comme ceux des Alpes, tels les vins des glaciers, les spécialités de Haute-Savoie ou les vins du lac Léman «vifs comme l'air de la montagne, frais comme les torrents et qui font partie de la grande famille des chasselas», le vin gris d'Auvergne et bien d'autres encore. Mais il y a plus surprenant. Deux exemples: les vins qui renaissent, tels le Cotnari, perle de la Moldavie qui éblouissait jadis l'Europe et puis, ces vignobles parisiens disparus, ceux de la Goutte d'Or, de Montmartre, des Morillons ou du mont-Valérien sur les traces desquels l'auteur, nostalgique, nous invite à nous rendre. On l'aura compris: ce *Livre des vins insolites* nous surprendra jusqu'à la dernière gorgée, y compris le chapitre le plus incroyable: la Grande-Bretagne, terre de vigne!

P.-D. P.

## MUSIQUE

Sélection par Jean ROY

### BERLIOZ Hector **Correspondance générale (1864-1869), t. VII**

Texte établi et présenté

par Hugh J. MACDONALD

[Flammarion, 767 p., 295 F,

ISBN: 2-08-068102-8.]

- Commencé en 1972 sous la direction de Pierre Citron, la publication de la correspondance d'Hector Berlioz arrive à son terme avec le volume VII qui couvre les dernières années de la vie du musicien. Suivra un volume de suppléments où l'on trouvera de nombreux inédits. L'essentiel est constitué ici par les lettres à Estelle Fournier (la Stella qui lui avait inspiré son premier amour), à la princesse Carolyne Sayn-Wittgenstein, à Humbert Ferrand, l'ami et confident, à son fils Louis, que Berlioz aura la douleur de perdre en 1867. Le voyage en Russie, sa dernière tournée de concerts en 1867 et 1868, nous rappelle les «bulletins de victoire» des années glorieuses. La fin approche. Le 8 mars 1869, Berlioz rendra le dernier soupir. L'âge n'avait pas affaibli sa pensée ni émoussé sa plume. Jusqu'à ses derniers jours il restera brillant, passionné et passionnant.

J. R.

### DIDIER Béatrice, RAYNAUD Cécile, BLOOM Peter, STRICKER Rémy, CONDÉ Gérard

#### **Berlioz écrivain**

[Ministère des Affaires étrangères/adpf,

185 p., 100 F, ISBN: 2-911127-76-2.]

- L'écrivain, chez Berlioz, n'est pas inférieur au musicien. Le même enthousiasme, la même verve animant son écriture. À l'approche du bicentenaire de sa naissance, il était utile de le rappeler. Faut-il s'en étonner? Dans le chapitre sur les *Mémoires* de Berlioz, Béatrice Didier déplore que «nos désastreuses habitudes scolaires nous amènent à des classifications rigides... Pourquoi serait-il impossible d'être à la fois musicien et écrivain, ou, tel Delacroix à la même époque, peintre

... et écrivain ? » L'étude de Peter Bloom et Cécile Raynaud est consacrée à la correspondance. Rémy Stricker présente le poète de ses livrets, Gérard Condé, Berlioz critique. Aux textes français sont jointes des traductions en anglais et en espagnol par Peter Bloom, David Cairns et Etseban Buch. Abondamment illustré, l'ouvrage comporte une chronologie, une bibliographie, une discographie sélective, et s'accompagne d'un CD réunissant dix extraits des œuvres de Berlioz.

J. R.

### MOUSSORGSKI Modest

#### Correspondance

Traduite, présentée et annotée par Francis Beyer et Nicolas Zourabichvili. Préface d'André Lischke.

[Fayard, 526 p., 180 F, ISBN : 2-213-60899-7.]

- Pour la première fois est publiée en France la correspondance complète de Moussorgski. C'est d'abord un document essentiel pour connaître les idées du musicien et suivre sa démarche créatrice. C'est également la découverte d'un écrivain qui, avec la même vigueur que le compositeur, dit avec une étonnante franchise ce qui lui tient à cœur. Moussorgski apparaît dans ses lettres à Mili Balakirev, à Nicolai Rimski-Korsakov, à Vladimir Stassov, tel qu'il fut : sincère, courageux, un homme vrai et un artiste sans concessions. L'excellente traduction de Nicolas Zourabichvili et ses notes sur la langue de Moussorgski, l'introduction de Francis Bayer et la préface d'André Lischke apportent à cette correspondance, admirable et unique, tous les compléments et précisions nécessaires.

J. R.

### STRICKER Rémy

#### Le Dernier Beethoven

[Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 328 p., 139 F, ISBN : 2-07-075849-4.]

- Professeur d'esthétique au Conservatoire national de musique et de danse de Paris, Rémy Stricker a une approche originale de la musique qu'il commente en associant l'histoire, la sociologie et la psychanalyse.

Question de méthode sans doute, mais aussi d'expérience personnelle. Comment reçoit-il l'œuvre qu'il écoute ? Cela détermine le caractère de sa critique, laquelle ne tend pas à l'objectivité que revendiquent d'autres musicologues, mais, avec tous les risques qu'elle comporte, à la découverte de terrains encore inexplorés. Il est l'auteur d'ouvrages sur Mozart, Schumann, Liszt, Schubert, Bizet, Duparc. Déchiffreur d'énigmes, analyste des courants profonds de la création, fasciné par les secrets qu'ont emportés avec eux les musiciens auxquels il s'attache, il écrit, en marge des études traditionnelles, des livres qui tracent des sillons qu'on ne soupçonnait pas. Et que ces sillons ne soient pas toujours rectilignes n'est qu'un attrait de plus pour l'écrivain comme pour le lecteur. Son *Dernier Beethoven* (celui des années 1815 à 1827, le Beethoven des *Variations*, de la *Missa solemnis*, des *Sonates op. 106, 109, 110, 111*, de la *Neuvième Symphonie* et des derniers *Quatuors*) est son ouvrage le plus audacieux. Tout n'avait pas encore été dit sur Beethoven. Grâce à Rémy Stricker, on s'écarte des chemins traditionnels et des derniers romantiques ressassés, pour définir ce qu'il appelle l'autocratie beethovénienne, celle de l'homme de bataille, en perpétuel conflit, sans oublier « le fantôme de parentalité qui lui fait annexer son neveu Karl ». Rémy Stricker relève des indices, ne néglige aucun détail, mais en déduit l'essentiel. Le concept de sublimation est au centre du débat. Ce travail ouvre des perspectives grâce auxquelles *Le Dernier Beethoven* s'éclaire d'un jour nouveau. Les citations musicales sont groupées dans les annexes, et de la sorte, n'alourdissent pas la lecture mais la complètent utilement.

J. R.

## PHILOSOPHIE

Sélection par Sylvie COURTINE-DENAMY  
et Guy SAMAMA

### Annales d'histoire et de philosophie du vivant, vol. 4

[Les empêcheurs de penser en rond –  
Le Seuil, 208 p., 100 F, ISBN: 2-84671-003-1.]

- Ce volume des *Annales* réunit quinze communications présentées en janvier 2000 par des philosophes, des scientifiques, des historiens des sciences, des épistémologues et des médecins lors d'un symposium sur la philosophie et la compréhension scientifique de la fin de la vie. L'instrumentalisation médicale de la mort, la dignité d'une personne en fin de vie, la légitimité de l'euthanasie sont des questions posées désormais non seulement au médecin, mais au juriste et au philosophe: questions *éthiques* autant que techniques et scientifiques. La difficulté de ces questions est aggravée par l'incertitude des indices ou l'abondance des nuances concernant de nouvelles définitions cliniques et de nouvelles précisions biologiques sur le vivant, et par des ambiguïtés sur la frontière existant entre physiologie et pathologie, entre mort et immortalité cellulaires (cette dernière étant l'apanage du cancer), comas véritables et « pseudo-comas », organisme cliniquement mort et physiologiquement vivant. Car, le plus souvent, nous avons affaire à un entre-deux. Aux deux limites extrêmes: un cœur continuant à battre sans aucun signe de conscience individuelle, dans le coma dépassé; une conscience continuant à luire et à s'exprimer par des battements de paupière dans un corps paralysé, devenu le « scaphandre » d'une vie-papillon (*locked-in syndrome*). Là où l'épistémologique est immédiatement éthique, rendre sa mort à l'existant, en le traitant comme un être humain unique, est une tâche qui ne peut être laissée aux seuls professionnels de la médecine. C'est un premier point d'accord entre tous les intervenants, quel que soit leur domaine d'activité professionnelle. Car même si la mort est un problème scientifique non résolu, les problèmes qui en dérivent, débordent largement la compétence de

la science et l'art médical. C'est ce qui se dégage d'abord de ces discussions. Ensuite, plus s'élargit l'horizon des possibles sous l'effet des progrès médicaux et scientifiques, plus est sensible un retour en arrière, aux vieilles peurs comme à de fous espoirs de survie, et même d'immortalité. Tel est un deuxième axe qui se dessine. Mais l'intérêt le plus grand de ce volume est sans doute dans la qualité d'un *dialogue* qu'il établit, non seulement entre un être souffrant et un autre soignant, mais entre des personnalités qui, travaillant sur des relations et des interactions, sont conduites à confronter quotidiennement des éléments de savoir à de l'aléatoire et à de l'indécidable. Elles sont ainsi renvoyées à leur propre *vulnérabilité*. Pressées par l'urgence de l'action, peut-être ces personnalités ne refuseraient-elles pas de reconnaître, malgré leur volonté, qu'il n'existe pas de procédures infaillibles, de critères rationnels et défendables permettant de comprendre comment, et surtout pourquoi, les organismes vivants contiennent en eux et répriment en permanence l'activité d'une machinerie de mort. Dans ces conditions, une prise de décision ne peut pas reposer exclusivement sur une démarche cognitive et linéaire, des composantes fortement affectives et des jugements de valeur s'y mêlant toujours plus ou moins.

G. S.

### Quelle philosophie pour le XXI<sup>e</sup> siècle ?

#### L'organon du nouveau siècle

[Gallimard – Centre Georges-Pompidou,  
coll. « Folio essais », 402 p., 59 F,  
ISBN: 2-07-041744-1.]

- Cet ouvrage collectif est inédit; il prolonge *Un siècle de philosophie 1900-2000* paru dans la même collection. Les dix contributions qu'il réunit, se font l'écho d'un colloque international organisé à Paris par le Centre Georges-Pompidou avec la collaboration des éditions Gallimard. Le projet est original, puisqu'il s'agit de décrire de grands axes de l'actualité de la philosophie en déroulant les catégories aristotéliennes qui ont dicté pendant vingt siècles une sorte de grammaire élémentaire

... du discours philosophique : la substance, la quantité, la qualité, la relation, le lieu, le temps, la position, la possession, l'action, la passion. Aucune de ces catégories n'affirme ni ne nie rien *par elle-même*, mais c'est par leur liaison qu'elles signifient. Manière d'affirmer une pluralité et une diversité de traditions philosophiques qui, loin de s'exclure, se complètent les unes les autres. En prenant ces catégories comme fil conducteur, les auteurs questionnent successivement : l'expérience du mathématicien au travail (la *substance*, par Jules Vuillemin) ; la domination d'une civilisation quantitative, celle des États-Unis (la *quantité*, par Jacques Bouveresse) ; les relations entre la métaphysique et la psychologie de la cognition (la *qualité*, par Ian Hacking) ; la différence entre des relations de comparaison et des relations de connexion (la *relation*, par Vincent Descombes) ; les modifications de notre représentation de l'espace (le *lieu*, par Gilles-Gaston Granger) ; la possibilité d'un nouveau type de théorisation philosophique systématique dans les trois domaines de la philosophie de l'esprit, de la philosophie de la société, de l'éthique (le *temps*, par John S. Searle) ; une ontologie purement relationnelle ou structurale, pour laquelle même la substance se définit par la relation (la *position*, par Jocelyn Benoist) ; la question de la justice (la *possession*, par Salvatore Veca) ; l'interprétation et le processus d'apprentissage de ce que les autres croient, veulent, craignent et souhaitent (l'*action*, par Donald Davidson) ; enfin, différentes manières de traduire nos désirs et leurs relations avec les conditions de l'énoncé perlocutoire telles qu'Austin les a explicitées dans *How to do things with words* (la *passion*, par Stanley Cavell). Ce tableau des « correspondances » entre les dix catégories d'Aristote et un domaine d'études contemporain n'a pas pour fonction de nous faire mesurer combien la philosophie aurait fait un réel progrès depuis Aristote ; non plus que de nous intéresser à une quelconque « actualité » d'Aristote. Mais, ce qui est frappant, c'est que, comme Austin trouvait toujours de nouvelles façons de dire, ces différents auteurs aient trouvé différentes façons

d'éclairer l'intérêt philosophique de questions anciennes, souvent fondées sur une ontologie, à la lumière de perspectives philosophiques les plus contemporaines, ne reposant pas sur un arrière-fond ontologique ; et même l'excluant.

G. S.

ARNAULD

### Textes philosophiques

[PUF, coll. « Épiméthée », 333 p., 198 F, ISBN : 2-13-05111-55.]

- On croyait tout connaître d'Antoine Arnauld, son augustinisme rigoureux, et même austère, la *Grammaire*, écrite en commun avec Claude Lancelot, ainsi que la *Logique de Port-Royal*, écrite avec Pierre Nicole. Ces nouveaux textes rectifient une causalité légendaire, en apportant un éclairage plus large et moins traditionnel. Cinq axes de recherche principaux s'en dégagent : Arnauld n'est pas janséniste, si l'on entend par là qu'il se voudrait fidèle aux thèses défendues par Jansénius dans l'*Augustinus*. Les qualités de polémiste d'Arnauld ne doivent pas nous faire négliger ses qualités d'argumentation philosophique. Il faut donc oublier un peu ses controverses avec Malebranche, et, d'une manière moins agressive, avec Leibniz. La *Logique*, bien qu'Arnauld la considérât comme une œuvre mineure, fournit les clés d'accès à ses autres écrits. Arnauld argumente toujours en faisant fond sur des thèmes dont la *Logique* expose la théorie générale : la nature et la coordination des opérations de l'esprit, les formes du raisonnement et leurs détournements sophistiques, les ambiguïtés linguistiques, etc. Arnauld provoque une rencontre inaccoutumée entre les anciens (scolastiques) et les modernes (cartésiens). On connaissait la connaissance qu'Arnauld avait de Descartes, mais moins celle qu'il avait des problématiques et des auteurs médiévaux, qu'il faisait dialoguer avec la modernité philosophique dont il se réclamait. Parmi les questions étudiées dans ce recueil, on retiendra celles de l'univocité de l'être, une *théorie* de la polémique, la vision en Dieu des vérités ou des idées, la notion de la liberté humaine, la nature et la grâce, l'acte vertueux de l'élé et l'action mauvaise du réprouvé, les relations



existant entre la pensée et la conscience. Signalons enfin le sérieux de cette édition préparée et présentée par Denis Moreau.  
G. S.

BAUD Jean-Pierre

### **Le Droit de vie et de mort. Archéologie de la bioéthique**

[Aubier, coll. «Alto», 339 p., 129 F, ISBN: 2-7007-3682-6.]

- « En quelle instance humaine doit être envisagé aujourd'hui le pouvoir de vie et de mort? » s'interroge Jean-Pierre Baud, professeur d'histoire du droit, et auteur notamment de *L'Affaire de la main volée, une histoire juridique du corps*. Selon lui, l'émergence de la bioéthique serait un symptôme d'un processus destructeur d'une civilisation fondée, étymologiquement et historiquement, sur le droit civil (droit romain). L'invasion de la bioéthique dénonce une société définie par la biologie et la génétique, donc par ce que les Romains considéraient comme inconciliable avec la civilisation. Mais, la bioéthique ne pouvant se percevoir qu'inscrite dans une perspective globale de l'histoire occidentale, Jean-Pierre Baud fait se croiser deux parcours avant la rencontre du monde gréco-romain avec un christianisme institutionnalisé: le premier *mène de la création érotique à la création juridique*, le second *de la loi du sang à la Big Science*, avec en outre *Le débarras occidental de l'inavouable*. Le parcours historique, allant de la mère-amante à une savante génétique des mâles qui prétend avoir engendré la bioéthique, est celui du droit de vie et de mort. C'est ce qui reste quand l'oubli du récit érotique de la création laisse apparaître une rivalité terrestre et céleste des principes masculin et féminin, quand le désir de créer hésite entre renoncement au meurtre et sacralisation du fluide vital. Parce que le droit de vie et de mort n'est pas réellement une notion juridique, il s'impose comme l'indice d'un ensemble normatif majeur, désigné par le nom de bioéthique. Ainsi confronter à la nature le pouvoir juridique de création, c'était aussi confronter l'avouable à l'inavouable, d'autant que la civilisation occidentale s'est construite

sur le refus que les lois de la nature s'imposent à l'empire du droit. À travers cette histoire de l'indicible de la bioéthique, depuis la génétique de la Genèse jusqu'au cri d'Antonin Artaud, nous est donc donnée à lire une logique de la civilisation où la sauvagerie relie ce qui est le plus primitif à ce qui est le plus industriel. De telle sorte qu'en laissant dominer la santé mondiale par les intérêts économiques de firmes pharmaceutiques, la médecine occidentale a renié de longue date celui qui, à Cos, rédigea le serment d'Hippocrate.  
G. S.

CIXOUS Hélène

### **Portrait de Jacques Derrida en Jeune Saint-Just**

[Galilée, 113 p., 165 F, ISBN: 2-7186-0556-1.]

- Après *Voiles*, écrit à quatre mains, Hélène Cixous brosse ici le portrait de celui qui, porteur de l'exigence révolutionnaire, rebelle à toute limite, comme Saint-Just, rencontré en 1963, au pied de la montagne Sainte Geneviève, devint son ami. Leur entretien, qu'elle compare à *L'Entretien sur la montagne* de Paul Celan entre le juif Gross et Klein le petit — H. Cixous est une demoiselle Klein par sa mère — porta sur la « nostalgie », leur « algériance »: juifs d'Algérie, juifs maghrébins, leur appartenance est pétrie d'exclusion, de blessures communes. H. Cixous, ne peut en revanche pas partager avec Jacques Derrida, ce signe d'affiliation à la judéité, rite de l'alliance et d'exclusion simultanément qu'est la circoncision, cette violence originaire, infligée à l'insu de l'intéressé, telle que Montaigne déjà la décrivait, et qui fonctionne comme une thématique traversant l'œuvre du philosophe. « Toute sa philosophie est conséquence du déplacement de la langue de tous les jours », rappelle H. Cixous, qui joue facétieusement sur les graphies du prénom du philosophe: Jacques (un masculin au pluriel silencieux), Jackie (comme l'acteur du *Kid*, mais aussi un féminin tu), Jack (témoin de la vogue américaine dans les familles juives d'Algérie) — il naquit un 15 juillet 1930, interrompant la partie de poker de sa mère, et vint s'inscrire dans la fratrie entre deux morts,

... son aîné d'un an puis son cadet, ce qui fit en quelque sorte de lui un remplaçant, un substitut. Le prénom hébraïque tenu secret et non inscrit, « effacé tout en étant retenu » — Élie, soit précisément celui qui doit être présent à toute circoncision — devant s'entendre pour sa part comme un signe d'élection: Élie, celui qu'on *élit*. De même la mère, si mêlée à son écriture, comme en témoignent *Circonfession* et déjà *La Carte postale*, G., Georgette, Sultana, avait, elle aussi, un autre prénom, celui de la plus noble des reines, sacrée pour les Juifs puisqu'elle les sauva, Ester, écrit sans *h*, prénom retourné comme un gant, pour qu'il *reste*. Marrane alors J. Derrida? « De ces marranes qui ne se disent même pas juifs dans le secret de leur cœur... parce qu'ils doutent de tout. »

S. C-D.

DAGOGNET François

### Considérations sur l'idée de nature

[Vrin, coll. « Pour demain », 191 p., 100 F, ISBN: 2-7116-1035-7.]

- Cette deuxième édition révisée d'un livre visant à démêler les ambiguïtés et les difficultés de l'idée de nature est augmentée du texte d'une conférence prononcée par Georges Canguilhem en 1973, et qui n'a rien perdu de son actualité, sur *la question de l'écologie*. Ce livre se propose d'être à la fois une analyse, une dénonciation et une spectrographie: analyse de l'idée de nature depuis son avènement chez les Grecs, dénonciation d'un mythe philosophique dont le naturalisme prononcerait les effets, et spectrographie dans la mesure où il s'agit d'entrer en elle pour la sauver d'elle-même, en soulignant sa fonction régulatrice — modérer une exploitation industrielle croissante en introduisant à l'idée d'une égale répartition et d'un possible balancement. Naître et toujours renaître: on voit la nature à l'œuvre dans le vivant, l'animal et le végétal. Mais cette notion malléable réserve bien des surprises: elle sert aussi bien à ses défenseurs qu'à ses adversaires car, ne s'opposant ni aux modifications ni aux translations, elle

ne cesse d'offrir des arguments à ceux qui la rejettent ou la combattent. Arme efficace contre le productivisme sommaire, elle est aussi un moyen de moderniser l'industrie, tout en instaurant un peu plus de démocratie dans la cité. Comme l'anti-industrie pousse l'industrie à se soucier de la sécurité, la nature comme en soi qui est déjà par soi, en aidant à mieux constituer ce qui l'élimine, permet de corriger les effets négatifs des efforts entrepris pour la diminuer. C'est cette dialectique propre à l'idée de nature que François Dagognet met en lumière. En examinant les origines, les avatars, l'apogée, les combats d'arrière-garde et l'esthétique végétalisante, l'écologie enfin envisagée comme amplification et détournement d'une rationalité écologique, François Dagognet démontre combien cette idée de nature, si floue et multiple, a souffert de sa laxité, incluant à la fois elle-même et son contraire. Dans une intervention finale, Georges Canguilhem, en dénonçant une identification abusive entre l'environnement, concept sociologique et historique, et le milieu, concept bio-physique, interroge l'écologie dans son pouvoir idéologique de falsification et d'inversion des relations entre la technique et la vie. N'ayant rien à nous dire des choix implicites ou explicites orientant les pouvoirs de décision, l'écologie pose à l'homme des questions auxquelles il ne saurait répondre. D'où, les idéologies politiques qui se réclament d'elle ne peuvent que la desservir en faisant croire qu'elle les supporte.

G. S.

DIXSAUT Monique

### Platon et la question de la pensée. Études platoniciennes I

[Vrin, 330 p., 170 F, ISBN: 2-7116-1466-2.]

- Ce livre est le fruit d'une réécriture de huit articles, déjà publiés, et qui sont ici réunis. Platon, *c'est* la question de la pensée; à la fois la question « qu'appelle-t-on penser? », telle que, par exemple, le *Théétète* la formule et la transporte trois fois autrement, et celle des conditions par lesquelles la philosophie s'inaugure en installant une rationalité dialectique, distincte de celle de la rhétorique, de l'opinion et de la science. Car c'est bien

le propos du livre : montrer que la condition du discours de la philosophie s'identifie avec celle de la pensée qui se désire elle-même en désirant ce qui est en vérité. Si nous résumons la richesse des analyses de dialogues de Platon comme le *Théétète*, le *Phédon*, le *Cratyle*, le *Parménide* ou le *Sophiste*, nous pourrions dire que trois grandes « thèses » y sont proposées : L'axiologie est valorisée par rapport à l'épistémologie. La connaissance est subordonnée à l'idée du Bien, et réglée par elle. C'est un renversement de la conception intellectualiste de Socrate ; selon lui, il faut savoir ce qu'est la vertu pour être vertueux. Il est affirmé, au contraire, que, selon Platon, il faut être vertueux pour être savant. Il n'y a pas de science *de* la vertu, cette dernière réside en elle-même, dans la *phronêsis*. Pour penser, il faut que l'âme se dédouble et s'adresse elle-même à elle-même, de telle sorte qu'autrui n'est pas indispensable pour qu'il y ait dialogue : on ne dialogue pas avec un autre, mais avec soi-même, en s'interrogeant et en se répondant. D'où, la dialectique, procédant d'*éros* et faisant appel à la réminiscence qu'à l'âme de son pouvoir de penser, n'est pas pour Platon un *moyen* de parvenir à la connaissance, elle est la forme supérieure de la connaissance, celle qui est capable d'atteindre le vrai. Alors que le sophiste *répète*, affirmant la domination du même, le philosophe *sépare*, divisant et différenciant autant qu'il rassemble et unit. Le jeu platonicien de l'Être, de l'Autre et du Même n'autorise aucune prépondérance, n'accorde aucune souveraineté à l'un des trois genres. Ainsi, selon Platon lu par Monique Dixsaut, la pensée n'est pas l'activité d'un sujet pensant, mais un va-et-vient entre une question et une réponse, sans que jamais la pensée s'immobilise dans l'une ou l'autre. De telle sorte que son exercice se double toujours du mouvement de son auto-constitution, mouvement de reprise et de retour à elle-même qui constitue sa forme dialectique.

g. s.

DROIT Roger-Pol

### 101 expériences de philosophie quotidienne

[Odile Jacob, 260 p., 125 F,  
ISBN : 2-7381-0922-5.]

- « Le futile donne à penser, le dérisoire conduit au sérieux, la profondeur part du superficiel ». En partant de cet axiome, Roger-Pol Droit recense dans ce livre 101 manières de se rapporter à soi-même et aux autres afin de s'exercer et de s'orienter quotidiennement au ras des choses, comme en jouant. S'appeler soi-même, éplucher une pomme dans sa tête, imaginer qu'on va mourir, courir dans un cimetière, marcher dans le noir, s'arracher un cheveu, tenter de ne pas penser, retrouver des souvenirs perdus, dire à une inconnue qu'elle est belle, immobiliser l'éphémère, partir à la recherche de la caresse infime : autant d'exercices (*exercitationes*) pour éprouver nos sens, nos sentiments, notre présence au monde, la consistance de notre prétendu savoir et la cohérence de nos jugements. En tête de chaque *exercitatio* sont indiqués la durée requise, le matériel nécessaire et l'effet : par exemple, double (s'appeler soi-même), rassemblant (éplucher une pomme dans sa tête), léger (imaginer qu'on va mourir), contemplatif (immobiliser l'éphémère), divin (partir à la recherche de la caresse infime). Mais il ne faudrait pas s'y tromper : derrière cette invitation à se divertir et à s'éveiller aux évidences par le biais d'impulsions infimes ou intimes, se cache une pratique du décalage, du pas de côté, afin que le paysage soit changé. Le « soyez adapté » devient un « soyez décalé ». Car le piège à éviter est justement ce qu'on pourrait croire qui nous est offert : des arguments en faveur d'une plus grande efficacité. Au contraire, ce qui est dénoncé, c'est une idéologie de l'utile et même du bienséant. Il s'agit, chaque fois, de faire vaciller une évidence que l'on croyait assurée, d'ouvrir de nouvelles portes dans la tête, de faire l'expérience d'oser ; afin d'obtenir un petit décollement de soi par rapport à soi. Éloge du trouble, de l'égarement, de l'équilibre instable, de la magie de la musique, ce livre vient désencombrer notre mémoire de toute une

... métaphysique que nous transportons sans que nous y pensions, et qui nous installe dans l'idée paralysante d'une continuité de nous-même. Se laisser aller au présent, au donné, ne rien tenir ni retenir, et surtout ne pas être tenu par l'idée, toujours obstruante et surplombante: c'est peut-être une ébauche d'une philosophie du vivre qui nous est proposée sous des dehors ludiques, et changeant au gré du vent. Car, si le pluriel de l'âme (*psuchè*) en grec ancien désigne des papillons, peut-être, lorsque nous regardons voler des papillons, est-ce l'âme d'un dieu ou d'un ancien qui vient nous visiter.

G. S.

EHRENBERG Alain

et M. LOVELL Anne (sous la dir. de)

### **La Maladie mentale en mutation. Psychiatrie et société**

[Odile Jacob, 311 p., 180 F, ISBN: 2-7381-0924-1.]

- Ce livre collectif croise quatorze interventions qui visent à éclairer les mutations affectant le concept de *maladie mentale*, et plus largement la psychiatrie contemporaine dans ses rapports avec la société, la littérature et la poésie (George Byron, William Styron, ou Naipaul), les neurosciences. Le livre est construit sous la forme de coups de projecteurs historiques, cliniques, sociologiques, philosophiques et anthropologiques sur l'ensemble des disciplines caractérisant la médecine et la clinique mentales. Trois grands moments sont distingués: *le sujet pathologique dans tous ses états*, qui étudie différentes variantes du trouble mental; *traitements et diagnostics*, moment plus spécialement clinique; *le mental, le cérébral et le vivant*, moment plus anthropologique et scientifique. Quatre grands types de transformations affectent la psychiatrie depuis une quarantaine d'années: premièrement, les pathologies mentales sont en expansion continue, voire inflationniste; deuxièmement, les médicaments psychotropes font partie de notre vie quotidienne; troisièmement, les modes de prise en charge sont diversifiés; quatrièmement, d'autres branches de

la médecine et de la biologie (comme les neurosciences) occupent une place grandissante au sein de la psychiatrie actuelle, au point de reconfigurer les catégories définissant les pathologies. À partir de ce schéma général, le paradigme traditionnel de la maladie mentale comme catégorie ontologique individuelle électivement psychologique est battu en brèche. Émerge, au contraire, en même temps qu'une complexification et une diversification de la maladie et, par ricochet, de la santé mentales, une certaine positivité où se donnent à lire une intention communicative et une finalité.

G. S.

ÉRIBON Didier (sous la dir. de)

### **L'Infréquentable Michel Foucault**

[EPEL, 196 p., 125 F, ISBN: 2908855-63-1.]

- Les textes rassemblés dans ce volume sont tous issus de communications présentées lors d'un colloque qui s'est tenu au Centre Georges-Pompidou pour comprendre combien la pensée de Michel Foucault *travaille* encore notre actualité dans divers champs: l'histoire, la sociologie, la politique, la psychanalyse, les biotechnologies, l'univers carcéral, la connaissance (quel type de partage régit la volonté de vérité et la volonté de savoir?). Tous les participants cherchent à faire vivre, chacun à partir de sa compétence particulière, «l'indocilité réfléchie» et l'horreur du moralisme qui caractérisaient notamment Michel Foucault. Paul Veyne, dans un long texte sur «l'archéologue sceptique», s'attache à décrire ce qui pourrait expliquer le «fonctionnement» de Michel Foucault et l'enchaînement dans la composition de ses livres: cette fuite de soi en avant, ce processus qui se dévore lui-même au fur et à mesure qu'il procède, chaque nouveau livre de Michel Foucault dépouillant le moi d'une de ses erreurs ou ignorances, de telle sorte que le moi connaissant ne serait un moi que par ses méconnaissances. Mais tous soulignent cette formidable force de *mobilisation* de la pensée, déprenant la parole du pouvoir comme du modèle de la vérité et de l'objet constitué, sans pour autant que l'autre modèle, celui du philosophe dissident, puisse convenir à celui qui s'est toujours

méfié des généalogies réductrices comme du comportement ambigu des intellectuels. Car un accord entre les participants se fait sur l'attitude distanciée et ironique que Michel Foucault a toujours adoptée à l'égard des prétentions de la philosophie traditionnelle, et sur son invitation à regarder de près les réalités historiques, sociales et culturelles elles-mêmes, plutôt que les représentations qu'en construisent les hommes, surtout lorsqu'ils se proclament philosophes.

G. S.

**FOUCAULT Michel**

### **L'Herméneutique du sujet.**

#### **Cours au Collège de France, 1981-1982**

[Gallimard – Le Seuil, coll. « Hautes Études », 547 p., 160 F, ISBN : 2-02-030800-2.]

- La publication de cet important cours de Michel Foucault au Collège de France durant l'année 1981-1982 a pour point de départ un commentaire de l'*Alcibiade* de Platon ; des études sur l'écriture de soi et la pratique réglée de la lecture, l'émergence d'une expérience médicale de soi, etc. Mais, chez Michel Foucault, ce qui n'est qu'un point de départ se transforme rapidement en un maillage philosophique serré, ici d'une histoire du sujet et des techniques de soi, ouvrant des perspectives croisées et multiples ; débordant le cadre aussi bien du commentaire que d'une histoire de la philosophie traditionnels. Ce qui structure l'opposition entre le sujet antique et le sujet moderne, c'est un rapport inverse de subordination entre souci de soi et connaissance de soi. Au sujet de l'action droite dans l'Antiquité gréco-romaine, s'est substitué, dans l'Occident moderne, le sujet de la connaissance vraie. Tel serait l'objet principal de ce cours. Mais, ici encore, Michel Foucault déborde son objet. Bien que, en « commentant » des textes d'Épictète, de Sénèque, de Plutarque, de Marc Aurèle, Galien, et beaucoup d'autres anciens (mais curieusement Aristote est absent, au prétexte qu'il occupe une position à part dans la philosophie antique), il décrit le sujet dans sa détermination historique et dans sa dimension éthique (une éthique de l'immanence,

de la vigilance et de la distance), Michel Foucault engage aussi une nouvelle pensée de la vérité. Ce qu'il trouve chez Sénèque, Épictète, et qu'il déploie, c'est qu'un énoncé ne vaut jamais pour son contenu théorique propre. Le *logos* est utilisé comme armure et comme salut. D'où, l'émergence d'une vérité « *éthopoiétique* » : une vérité telle qu'elle se lise dans la trame des actes accomplis et des postures corporelles. Enfin, ce qui s'engage dans l'éthique du souci de soi, c'est un travail qui ne tend pas à scinder le sujet, mais à le nouer à lui-même dans une forme où s'affirment l'inconditionnalité et l'auto-finalité du rapport de soi à soi. Car tous les exercices ont pour vocation d'établir de soi à soi un rapport stable et complet, en pleine immanence, qu'on pourrait penser par exemple sous la forme juridique-politique de la propriété pleine et entière de soi. De nombreuses autres perspectives philosophiques sont ouvertes par la publication de ce cours.

G. S.

**FROGNEUX Nathalie**

### **Hans Jonas ou la Vie dans le monde**

[De Boeck Université, 390 p., 250 F, ISBN : 2-8041-3483-0.]

- Deux présupposés sous-tendent l'ouvrage de Nathalie Frogneux, première interprétation systématique de l'œuvre du penseur allemand Hans Jonas (1903-1993), qui fut l'élève de Martin Heidegger et de Rudolf Bultmann, l'ami d'Hannah Arendt. Il n'y a pas d'une part un Jonas historien de la gnose, et d'autre part un Jonas éthicien. Au cours des trente ans qui séparent *Religion gnostique* (1958) du *Principe Responsabilité* (1990), c'est la continuité d'un unique parcours philosophique qui se déploie, la même préoccupation qui se fait jour : le combat contre le dualisme, fût-il cosmologique (l'homme et la nature), anthropologique (la nécessité et la liberté) ou moral (l'être et le devoir-être). Le *Zeitgeist* moderne, incarné dans l'existentialisme, concept qui recouvre toutes les doctrines de l'esseulement de l'homme dans un monde indifférent, est l'ultime avatar de la pensée

... gnostique de la déchéance et de l'aliénation de l'homme par rapport au monde et à lui-même. Pour dépasser le nihilisme, pensé comme « crise » passagère, qui laisse l'homme démembré dans la connaissance qu'il a de lui-même et désorienté face à l'action, Hans Jonas propose tout d'abord d'accentuer sa différence ontologique: la spécificité de l'homme tiendrait dans sa capacité de peindre — *Homo pictor* — thématisée en une phénoménologie de la perception, la vue et l'imagination étant décidément les fonctions les plus hautes de l'humanité. De même, pour surmonter le dualisme cartésien entre le corps et l'âme, Hans Jonas propose-t-il une phénoménologie du vivant où la subjectivité humaine apparaît enracinée dans la nécessité du monde matériel dont elle se différencie peu à peu, en prenant l'initiative d'un échange permanent avec son environnement. Quant à notre condition de mortels, pensée simultanément comme « fardeau et grâce », elle nous rappelle, que vivre dans le monde implique de pouvoir en répondre, une responsabilité érigée au rang de Principe et qui, si elle s'alimente bien à l'« heuristique de la peur », ne se limite toutefois pas à la simple prudence.

S. C.-D.

GRANGER Gilles-Gaston

### Sciences et Réalité

Odile Jacob, 262 p., 180 F,  
ISBN: 2-7381-0923-3.]

- Poursuivant son examen de la rationalité scientifique, Gilles-Gaston Granger montre dans ce livre en quel sens la réalité des choses est *découverte*, et en quel sens elle est *construite* par les sciences. Qu'est-ce que ce *réel* visé par la connaissance scientifique? Problème classique; mais son étude ne l'est pas. En analysant les exemples de la logique et des mathématiques, de la physique et de l'économie, et en interrogeant le moment de l'imagination conceptuelle dans sa constitution d'un réel, Gilles-Gaston Granger soutient une thèse qui est loin d'être anodine: la science *pense*. Penser, pour la science, c'est *confronter* une connaissance au réel; cette confrontation se manifeste par trois opérations principales: représenter l'expérience

en symboles (figures matérielles, mais abstraites de leurs contenus sensibles); suivre, mais aussi violer des règles de représentation pour se rendre capable de figurer des exceptions (des objets « monstrueux » sont pensés, par exemple, par la physique, classique ou quantique); déterminer, enfin, des critères de validité pour la connaissance que la science propose: validité qu'établissent des conditions de démonstration dans les sciences d'objets formels, des conditions de systématisation et de vérification dans les sciences d'objets empiriques. Ainsi la domination de la science par rapport au réel est-elle moins une maîtrise, comme le souhaitait Descartes, qu'une *intellection*; de telle sorte que ce réel à la fois se présente comme un produit d'une activité de pensée et s'impose comme transcendant cette activité. En précisant un équilibre entre un aspect virtuel et un aspect actuel dans la constitution du réel, Gilles-Gaston Granger propose donc une attitude réaliste à l'égard de la science.

G. S.

JOLY Henri

### Le Renversement platonicien.

#### Logos, épistémè, polis

[Vrin, 405 p., 235 F, ISBN: 2-7116-1210-4.]

- C'est une seconde édition, corrigée, d'une importante enquête opposant une approche structurale de Platon au platonisme comme produit et artefact d'un commentarisme induisant une fausse familiarité avec Platon. Le propos de cette enquête est de révéler, et de résoudre, une crise simultanée du langage, du savoir et du pouvoir en partant des exigences de la discoursivité linguistique, de l'objectivité scientifique et de la positivité juridique. Mais, dans ce triptyque philosophique, c'est la question du langage qui commande les deux autres, conduisant à une réorganisation de l'idée platonicienne de la science comme du discours politique; celui-ci, loin de se présenter seulement comme un discours à quelqu'un et de viser exclusivement à la persuasion et à la puissance sur autrui, pourrait désormais valoir comme un discours sur les choses et fixer à la cité des modèles de vérité. Car le projet platonicien d'une véritable science politique supposait

qu'un transfert de rationalité s'opérât sur les choses de la cité et sur le discours politique à partir des domaines et des modèles de rationalité existants. Il apparaît ainsi que le langage politique recroise les exigences définitionnelles du langage philosophique en se préoccupant de dire ce qui est comme il est et comme il doit être. Par ailleurs, les découvertes de Platon en matière de langage ajoutent leurs effets aux transpositions de la rationalité scientifique pour conférer au langage politique sa discursivité propre. Au terme de cette enquête archéologique croisant les trois fils du langage, de la science et de la cité, ce qu'il est convenu d'appeler la doctrine des Idées ne peut plus être interprétée comme un idéalisme, non plus que celui-ci ne peut se confondre avec la philosophie de Platon. Sur la trajectoire qui fait passer du rationnel au réel, c'est le dossier de la raison grecque qui est donc rouvert, de telle sorte que, à l'articulation de la déraison et du *logos*, elle empêche qu'on l'enferme dans un rationalisme intégral: si elle n'a pas de contraire, c'est peut-être qu'elle en a plusieurs.

G. S.

JUNG C.-G.

### **Psychogenèse des maladies mentales**

[Albin Michel, 383 p., 180 F,  
ISBN: 2-226-11569-2.]

- Ce livre rassemble neuf études de Jung, s'échelonnant entre 1907 et 1959, et mettant en lumière un conditionnement (plutôt qu'une causalité) psychique (*psychogenèse*) des maladies mentales, celles-ci pouvant donc être guéries par psychothérapie. Ce qui caractérise ces études, et signale leur importance, c'est d'abord qu'elles font partie dans leur majorité des premiers travaux de l'auteur, essentiellement psychiatriques; ensuite, que l'intention de Jung est d'y livrer moins des conclusions qu'un travail préparatoire ayant pour fonction d'étayer et de faciliter des explications dans des études expérimentales ayant pour base de nombreux exemples. Les deux premières contributions, *Psychologie de la démence précoce* et *Le contenu de la psychose*, sont les plus

développées; fruits d'une rencontre et d'une collaboration avec Auguste Forel et Eugen Bleuler, elles datent de l'époque où Jung exerçait au Burghölzli, hôpital psychiatrique cantonal et universitaire de Zurich. Elles attirèrent l'attention de Freud qui fera de Jung son « dauphin ». Les trois dernières études du livre concernent la schizophrénie, maladie mentale ayant un conditionnement et une finalité psychiques. Elles contiennent les raisons qui ont, au contraire, préparé une rupture avec Freud: à l'hypothèse d'une étiologie par la *libido* sexuelle, et d'un inconscient individuel, Jung oppose, pour expliquer la désintégration des représentations, des *archétypes*, compris comme des impulsions et des formes instinctives héritées, communes à tous les êtres vivants. La compensation schizophrénique reste ainsi enlisée dans des formes collectives archaïques, touchant de près à des motifs et associations d'idées mythologiques. Mais, à la différence de Freud, auquel il attribue une explication par une causalité « personnaliste », Jung aperçoit les traces d'un inconscient constitué non seulement de contenus de conscience originels perdus, mais d'une strate plus profonde, ayant un caractère aussi universel que les motifs mythiques caractérisant l'imagination humaine en général. Les complexes à tonalité affective qui se manifestent dans la schizophrénie, sont aussi ceux qui permettent de comprendre en 1907 la *Psychologie de la démence précoce*. Il s'agit, pour l'essentiel, d'un cas de maladie paranoïde avec trouble caractéristique du langage. L'éloignement des déments précoces par rapport à la réalité, leur perte d'intérêt pour les événements objectifs s'expliquent par le fait que leur psyché ne parvient pas à s'affranchir du complexe existant qui n'est plus dépassé. Celui dont l'intérêt est ainsi absorbé par un complexe ne peut que mourir à son environnement, auquel il ne s'adapte plus psychologiquement, et rêve les yeux ouverts. Le complexe travaille automatiquement selon la loi de l'analogie, complètement affranchi de l'autorité du complexe-moi, qui ne peut plus intervenir pour orienter les associations du complexe, et est perturbé par des reproductions défectueuses (vols de la pensée) et par des associations obsessionnelles (irruptions

... pathologiques), ainsi que par un obscurcissement du langage. Cette prévalence anormalement forte des complexes fait ressembler la démence précoce à l'hystérie. Car un grand nombre des névroses classiques, comme les névroses obsessionnelles et l'hystérie, se révèlent sous traitement être des psychoses latentes pouvant se transformer en psychoses patentes. Ce livre manifeste ainsi avec force combien Jung, après avoir commencé par une psychologie médicale personnaliste proche de celle de Freud, s'est éloigné de ce dernier en soutenant que, dans sa structure, la psyché humaine est quelque chose d'hérité et d'universel, habitée par un grand nombre de symboles collectifs.

G. S.

MICHAUD Yves (sous la dir. de)

#### **Qu'est-ce que l'Univers ? (vol. 4)**

[Odile Jacob – Université de tous les savoirs, 987 p., 260 F, ISBN : 2-7381-0917-9.]

- Ce quatrième volume de l'Université de tous les savoirs réunit soixante-quatorze leçons traitant exclusivement des sciences exactes : mathématiques, astrophysique, physique du globe, physique et chimie. Manquent à cet ensemble les sciences de la vie, déjà étudiées dans les premières leçons, ainsi que ce qui concerne l'informatique, la science de la communication, la connaissance des matériaux, qui figurent dans le volume 5 *Qu'est-ce que la technique ?* Une double détermination est mise en lumière par l'ordre adopté : d'un côté, la demande sociale telle qu'elle se manifeste dans les politiques de la science et les choix budgétaires, façonne et oriente de plus en plus la recherche ; de l'autre, les applications techniques sont de plus en plus présentes au cœur de la recherche, soit sous la forme de retombées industrielles, soit sous celle d'un renforcement des appareillages et moyens d'expérimentation. Enjeux sociaux et facteurs techniques modifient ainsi le paradigme de la connaissance scientifique jusqu'alors en vigueur dans les sciences. Quelques traits saillants émergent de ces contributions : — la science est constituée par une communauté internationale de coopération, mais aussi de concurrence ; — le modèle de l'univers

dessiné par Einstein, au lieu de rester une belle représentation théorique, est devenu réalité ; — ce que rendent manifeste aussi bien l'astrophysique relativiste que la physique et la chimie quantique, c'est un divorce entre nos modes de représentation scientifiques, essentiellement mathématiques, et les images usuelles que nous nous faisons du monde ; — une dimension nouvelle est ouverte aux interventions humaines, celle de l'infiniment petit mesurable et presque manipulable grâce aux nanotechnologies ; — les frontières classiques de la connaissance se déplacent grâce à une mathématisation inventive, des techniques d'observation inédites et des modélisations informatiques ; — les expériences virtuelles ou de pensée de la physique quantique sont devenues réalisables, en se développant désormais aussi dans des expériences et des manipulations techniques ; — enfin, les mathématiciens aujourd'hui travaillent de plus en plus dans plusieurs directions (des fractales à la simulation numérique en passant par le théorème de Fermat) et élaborent de nouveaux modèles qui exigent une création de concepts. L'énumération de ces quelques traits saillants ne saurait épuiser la richesse et la variété des contributions de ce volume.

G. S.

MICHAUD Yves (sous la dir. de)

#### **Qu'est-ce que les technologies ? (vol. 5)**

[Odile Jacob – Université de tous les savoirs, 626 p., 225 F, ISBN : 2-7381-0935-7.]

- Ce cinquième volume de l'Université de tous les savoirs réunit cinquante-sept leçons envisageant des champs et des opérations de la technique bien définis, et traditionnellement reconnus comme tels : l'éducation, le traitement de l'information, la production d'énergie, la maîtrise de l'espace, les armes, les matériaux, enfin les conséquences du développement technique en termes de pollutions, de risques, du principe de précaution et du développement durable. Bien que sous-jacentes à ces développements, sont absentes les deux notions d'ingénierie et de machine. Par le biais d'un examen des mutations actuelles à la fois dans la formation

et l'accès au savoir et dans les stratégies *matérielles* de reconfiguration du savoir, se dessine ainsi une société « extrême » où la responsabilité individuelle se donne la forme d'une conscience perpétuellement inquiète : «... la vague inquiétude qui fait que l'homme craint son désir accompli ». Car l'acquisition d'un capital culturel et technologique croissant ne protège en rien d'une certaine barbarie et d'une violence, et n'implique pas l'acquisition de dispositions morales. Mais, au-delà de cette prise de conscience des effets engendrés par une ubiquité du risque, ce point singulier où notre société se réfracte, est mise en lumière la multiplication de lieux d'échanges entre différents acteurs, décideurs, scientifiques, mais aussi acteurs privés ou associatifs. De telle sorte que la résolution de questions *techniques* pertinentes est désormais indissociable de celle des stratégies utilisées pour former des citoyens éclairés. C'est dans la diversité des éclairages proposés sur la nature de cette relation que réside sans doute la plus forte originalité de cet ensemble de contributions.

G. S.

MICHAUD Yves (sous la dir. de)

### **Qu'est-ce que la culture ? (vol. 6)**

[Odile Jacob – Université de tous les savoirs, 844 p., 245 F, ISBN : 2-7381-0972-1.]

- Ce dernier volume de l'Université de tous les savoirs présente cinquante-neuf leçons ayant pour objet les conditions contemporaines d'existence de la culture. Plus qu'un état des lieux, il s'agit d'un tableau cohérent mais ouvert des tensions et contradictions qui travaillent et animent nos sociétés : rendre compte « de l'esprit d'un temps gouverné par l'intérêt égoïste mais pétri d'humanitarisme, répressif tout en étant laxiste, consumériste mais hanté par l'amour, politique et en même temps dépolitisé, transi de sensiblerie mais massacreur industriel d'animaux ». Est d'abord décrit le contexte mondial et européen de la culture, puis sont examinés les systèmes ou agencements de valeurs et de symboles servant de médiations aux interactions sociales. De Paul Ricœur à Peter Sloterdijk en passant par Yves Bonnefoy, Daniel Buren, Roberto Esposito, Gérard Genette, François

Jullien, Marcel Gauchet, Mireille Delmas-Marty, Claude Birman ou Hubert Reeves, parmi beaucoup d'autres, c'est moins la culture comme système de symboles existant qui est interrogée que ce qui fait trembler ce système en invitant à une conversion de l'esprit, un autre regard sur ce qui était resté impensé dans notre propre pensée. Les croyances religieuses et les croyances politiques, la prison, la drogue, le corps, le sens de l'art, la conduite esthétique, la poésie, la sagesse, le droit, le cinéma, l'architecture, le mythe, la mode sont questionnés du point de vue de la *contestation de toute clôture*. C'est ce qui fait le premier intérêt de ces contributions. Un deuxième intérêt réside dans un *dialogue entre les cultures* qu'à la fois elles rendent possible et installent. Enfin, ce volume fait apparaître avec force qu'il serait sans doute illusoire de croire à un destin, biologique ou culturel, de l'humanité.

G. S.

NARBONNE Jean-Marc

### **Hénologie, ontologie et *ereignis* (Plotin, Proclus, Heidegger)**

[Les Belles-Lettres, coll. « L'âne d'or », 377 p., 210 F, ISBN : 2-251-42015-0.]

- Le projet est de décrire comment le néoplatonisme (essentiellement cette tradition représentée par Plotin, Porphyre, Proclus, Damascius) se caractérise prioritairement par une hénologie, donc par la position d'une antériorité et d'une supériorité de l'Un par rapport à l'Être ; et de montrer que le principe de *dénivellation fondatrice* constitue le motif primordial de la philosophie néoplatonicienne : l'Un transcende toutes choses en vertu d'une rupture vis-à-vis de la totalité et selon une hauteur et une différence telles qu'il ne peut plus être réinscrit dans ce qui lui est subordonné. En d'autres termes, la remontée vers le principe ne mène pas simplement vers un au-delà du Soi ; elle mène à un au-delà du connaissable à la fois en soi et par le Soi. Mais la véritable originalité du livre est ailleurs. Elle est dans un croisement entre deux questionnements philosophiques distincts : le premier concerne le sens de la tradition « hénologique » (principe de l'Un) dans la philosophie grecque ;

... le second concerne une confrontation entre la brèche ainsi opérée par la pensée néoplatonicienne avec l'onto-théologie visée par Heidegger. En dépit de certaines concordances thématiques, la voie néoplatonicienne, qui relève de la verticalité, et l'approche heideggérienne, qui est horizontale, seraient très différentes. Même si la volonté de dépassement de l'objectivation existe de part et d'autre, le néoplatonisme se déploierait selon un axe opposé à celui de la critique heideggérienne de la métaphysique. Non seulement Heidegger aurait manqué la richesse de l'entreprise néoplatonicienne, mais, en opposant une horizontalité ontico-ontologique à la dénivellation et l'historicité de l'être à son étagement, il se serait empêché de *construire* ce qu'il cherche à penser : le statut principal de l'*Ereignis*. Dans ces conditions, on ne peut éviter de se demander si la résorption de toutes choses dans l'*en-creux* de la différence de l'être et de l'étant ne produirait pas un oubli de l'être bien plus grand que celui auquel il devait remédier. Ajoutons que la richesse du livre provient aussi des analyses serrées qu'il propose des pensées de Plotin, de Proclus, de Platon, d'Aristote, de Jean Pic de la Mirandole, de Thomas d'Aquin, de la physique d'Epicure, et bien sûr de l'onto-théologie heideggérienne.

G. S.

QUÉRÉ France

### Conscience et Neurosciences

[Bayard, 142 p., 120 F., ISBN : 9-782227-317314.]

- Ce livre réunit sept communications ou conférences de France Quéré, théologienne protestante ayant participé au Comité national d'éthique dès sa fondation en 1983, et disparue en 1995. Au cœur du livre, une confrontation entre le cerveau, dont la connaissance constitue l'ambition des neurosciences, et la conscience, cette « structure dialogale où se continue la conversation intérieure de soi à soi ». Le projet de France Quéré est d'éviter que

cette confrontation tourne à l'affrontement. Car la légitime revendication d'autonomie des neurosciences, pour lesquelles le cerveau est le dernier référent, ne devrait pas conduire à transformer un matérialisme de méthode en matérialisme de doctrine qu'on pourrait appeler ontologique, non plus qu'à réduire l'homme à l'homme neuronal. Mais le mérite de France Quéré, au lieu de simplement mettre en garde contre les dangers réductionnistes, est de construire un redéploiement de toutes les perspectives hétérogènes ayant pour cible l'être humain. Le plaidoyer pour la conscience qui est tenu dans ce que Paul Ricœur appelle dans sa préface un « discours de la sollicitude » ne s'abrite pas dans une protestation moralisante, mais s'articule directement sur le discours scientifique par le biais du jugement et de la décision. Connaître, c'est juger et juger c'est trancher dans un débat. Dans une conférence à l'Unesco en 1994, *Sur la dignité*, qui constitue le dernier texte de ce recueil, France Quéré conclut par une méditation sur un tableau de Rembrandt peignant sa mère : *Anne lisant la Bible*. Elle décrit qu'Anne, tout intérieure à sa lecture, corps penché vers le livre, la main posée dessus, s'installant dans le temps ; elle s'installe dans la fin d'un temps qui est la fin d'un livre qui est aussi la fin d'une vie. La main est celle d'une servante qui s'est mise au repos. Cette main est sillonnée de rides, parallèles aux lignes du livre dont elle fait la lecture. Ces rides ne sont pas des rides de la main, mais des récits de vie. Car l'âge finit par tout inscrire sur nous-mêmes si bien que, devenus vieux, nous devenons des livres achevés. Alors, lorsque nos vieillards nous offrent leur livre fini, c'est à nous de prendre le temps de les lire. Lire France Quéré aujourd'hui, ce n'est pas lire les sillons de rides de la main des vieillards. C'est prolonger la vie de tous ceux qui ont besoin de nous pour mourir dignement. C'est reconnaître la grandeur d'une dette insolvable vis-à-vis d'autrui, d'un autrui que je ne saurais capturer ni dans les pièges de la haine ni dans les rêves de l'amour.

G. S.

QUÉRÉ France

### L'Homme maître de l'homme

[Bayard, 135 F, 246 p.,  
ISBN: 9-782227-317321.]

- Ce nouveau recueil réunit, sous six chapitres différents, des conférences et articles de France Quéré s'échelonnant entre 1988 et 1996. L'accent porte ici sur des questions éthiques posées à l'homme par ce qu'il est convenu d'appeler les progrès de la médecine et de la biologie.

La procréation médicalement assistée, la maîtrise du génome humain, l'eugénisme, les dons d'organes et les xéno greffes, l'acharnement thérapeutique, l'euthanasie et les soins palliatifs, une nouvelle définition de la mort: autant de questions qui obligent les scientifiques à s'interroger sur les normes de leur pratique, en forçant la science à sortir du confort illusoire d'un pouvoir de transformation sans limites et d'un matérialisme inévitable pour retrouver l'homme, sa conscience et sa souffrance. Car c'est bien l'homme comme sujet que France Quéré replace au cœur du dispositif. Lorsque la science fait mine de s'intéresser à lui, au risque de l'étouffer, on ne sait plus de qui ni de quoi l'on parle. Qu'est-ce qu'un médecin qu'on doit interroger sur le droit? Qu'est-ce qu'une maladie dépourvue de signes cliniques? Qu'est-ce qu'un malade qui va sur ses deux jambes? Et même, qu'est-ce qu'un homme lorsqu'il ressemble à un grain de poussière? Ce qui est réaffirmé avec conviction à travers ces textes, c'est le principe de la dignité humaine, qui interdit par exemple qu'un homme soit traité comme un animal de laboratoire. Le savoir médical n'a pas à prendre l'ascendant sur des considérations éthiques, mais l'arbitrage n'est jamais simple à effectuer. Sont donc essentiellement explorées dans ce livre des conduites possibles de résistance, d'accompagnement ou d'encouragement pour que, dans des situations diverses où l'homme est atteint dans son corps ou dans sa conscience, ce principe de dignité soit pratiqué et préservé, avec prudence et discrétion. Car «sans la loi, la morale est aveugle; sans la pitié, elle est rigide; sans le calcul, elle est impuissante ou nocive».

G. S.

RICŒUR Paul

### Le Juste 2

[Esprit, 302 p., 160 F, ISBN: 2-909210-26-X.]

- Dans *le Juste 1*, l'axe principal du travail de Paul Ricœur était constitué par le rapport entre l'idée de justice comme règle morale et la justice comme institution. Ce nouveau volume, divisé en « Études », « Lectures » et « Exercices », explore, de la manière la plus large, les procédures de prise de décision collective dans des situations incertaines. La variété des domaines est grande, où l'on peut enquêter sur les difficultés relatives au rapport du jugement à l'action: domaines du jugement médical, du jugement judiciaire, du jugement historique et du jugement politique. C'est ce vaste champ qui est étudié dans ce recueil d'interventions et de conférences produites entre 1993 et 2000. D'Aristote à Rawls et Habermas, en passant par Kant, Hannah Arendt, Dworkin, et beaucoup d'autres, Paul Ricœur précise le cadre conceptuel permettant de passer de l'idée de *capacité* à celle d'*imputabilité*. Mais, dans le sillage de sa « petite éthique » présentée dans *Soi-même comme un autre*, à laquelle il apporte un certain nombre de correctifs, il propose d'abord de construire une structure argumentative aussi bien que de décrire un parcours des transformations de l'idée de justice; car il s'agit chaque fois d'ajuster davantage celle-ci, d'un côté à l'exigence du vivre bien, de l'autre à la vérité comme convenance d'un jugement à une situation déterminée (le véridatif impliqué dans le jugement moral). Rappelant les trois niveaux de la réflexion morale (plan prudentiel, puis déontologique, puis téléologique), cet essai innove essentiellement par deux points: le premier concerne une progression sur l'échelle du jugement, de l'éthique fondamentale vers les éthiques régionales; le second concerne la phase médiane de l'opération judiciaire, celle qui relie les situations initiales du jugement aux situations terminales: l'ensemble des opérations joignant des savoirs ou des normes à des situations concrètes de jugement. C'est ainsi que, en terminant cet essai par une reconstruction de la dialectique de l'universel et de l'historique, aux trois niveaux successifs

... de l'éthique fondamentale, de l'obligation morale et de la sagesse pratique, Paul Ricoeur ne se contente pas de construire abstraitement une argumentation conceptuelle. Il se confronte lui-même aux difficultés qu'il décrit, en acceptant de témoigner en 1999 devant la Cour de Justice de la République dans l'affaire du sang contaminé; il relève une carence liée institutionnellement à une « malgouvernance »: celle d'une instance *politique* devant laquelle les politiques devraient être appelés à rendre des comptes.  
G. S.

## CULTURE SCIENTIFIQUE

Sélection par Étienne GUYON et Jean-Pierre LUMINET

CASSÉ Michel

### Généalogie de la matière

[Odile Jacob, 284 p., 160 F, ISBN : 2-7381-0846-6.]

- Michel Cassé est astrophysicien au Commissariat à l'énergie atomique. Il a déjà publié plusieurs ouvrages dans lesquels ses qualités de vulgarisateur se conjuguent avec une invention littéraire constante. Son sens original de la métaphore, son lyrisme si particulier peuvent dérouter le lecteur friand d'une vulgarisation factuelle et purement informative. Les autres se laisseront volontiers emporter par des images souvent saisissantes, et plus profondes qu'il n'y paraît en première lecture. *Généalogie de la matière* raconte l'origine des éléments à la lumière de l'astrophysique nucléaire. Le ciel ne nous donne à voir, en première lecture, que les points lumineux des étoiles. Mais sous cette première écriture visible, l'astronomie moderne est parvenue à déchiffrer l'origine des atomes. L'outil de prédilection du généalogiste cosmique est l'astrophysique nucléaire. Cette discipline fascinante, qui jette une passerelle entre le microcosme des atomes et le macrocosme du ciel, explique l'origine et l'évolution des éléments qui composent le réel. En comprenant pourquoi les étoiles brillent, de quel feu elles se consomment et quel est le message qu'elles nous transmettent, le lecteur apprend que c'est dans les étoiles que se forment les éléments dont sont faites toutes choses. Pour Michel Cassé, le secret des secrets n'est plus la transmutation des métaux en or, jadis rêvée par les alchimistes — un processus nucléaire banalement réalisé dans le cœur des étoiles massives. C'est l'émergence de la vie. La chair de l'humanité est contenue en germe dans les supernovae, ces débris d'étoiles explosées. L'ouvrage de Michel Cassé mêle ainsi vulgarisation de haut niveau (certains passages sont assez techniques) et réflexion philosophique sur la place de l'homme dans la nature. On en sort, non pas écrasé par l'immensité cosmique,

mais émerveillé par la subtilité de l'alchimie stellaire, et étonné par la prodigieuse montée de la complexité qui accompagne l'évolution de l'univers depuis le big-bang.

J.-P. L.

GUICHARD Éric (sous la dir. de)

### **Comprendre les usages de l'internet**

[Éd. Rue d'Ulm, 264 p., 125 F, ISBN : 2-7288-0268-8.]

- On peut aborder l'étude d'internet sous plusieurs aspects : l'ensemble du processus techniques, inventé il y a à peine une décennie par des physiciens du CERN soucieux d'améliorer leurs relations scientifiques internationales ; le contenu culturel qui situe l'internet à côté des bibliothèques classiques sans que l'on puisse bien évaluer aujourd'hui la place respective des différents supports d'information ; et, enfin, les relations sociales et économiques qui sont transformées par ce nouveau support de communication. L'École normale supérieure par la diversité de ses acteurs, était un terrain de choix pour une étude sur les pratiques d'internet, et Éric Guichard y a conduit un séminaire régulier sur près de cinq ans. Cet ouvrage, écrit avec une trentaine d'intervenants, est le bilan de ce travail. Il rend compte à la fois des dynamiques nouvelles, mais aussi des résistances des internautes qu'il convient l'une et l'autre de resituer dans ce contexte culturel, économique et social. On y trouve ensemble des études statistiques qui soulignent la diversité et l'hétérogénéité des pratiques qui concernent aussi bien des publics de formation scientifique que littéraire, qui touchent le consommateur individuel comme la petite entreprise, le curieux comme le technicien. Le livre n'est en aucun cas une introduction à l'usage d'internet, mais il offre un champ d'études très vaste dont il convient de tenir compte pour l'évolution future de l'usage d'internet en tant qu'utilisateur ou en tant que producteur, avec une emphase particulière, et c'était bien normal à l'ENS, sur les pratiques universitaires. Fruit d'un travail d'équipe, le livre garde une grande cohésion malgré la diversité des contributions et s'adresse

à tous ceux que le phénomène de « e-réseaux » intrigue, fascine, voire effraie.

E. G.

LASZLO Pierre

### **Terre et eau, air et feu**

[Le Pommier, coll. « Histoire des sciences », 160 p., 250 F, ISBN : 2-7465-0066-3.]

- Ce bel album joliment illustré est une nouvelle contribution autour des quatre éléments de l'alchimie. Il est avant tout, pour l'universitaire chimiste reconnu, Pierre Laszlo, l'occasion de présenter de façon très personnelle un plaidoyer pour la chimie. En « suivant le guide », nous sommes invités à partager ses expériences (au double sens du terme) ; nous découvrons ainsi les états de la matière, de l'échelle moléculaire à ses organisations cristalline ou organique, à travers le chapitre de la terre et de la pierre. L'eau et ses transformations, son jeu avec la terre, sa relation avec la météorologie constituent une partie centrale de l'ouvrage. Les formes de feu, de la flamme qui chante aux feux d'artifice, mais aussi à la suie moins poétique, est l'autre pendant de l'ouvrage. Il y a sur chaque sujet un même exercice de thème et variations où, autour de l'objet chimique élémentaire, on retrouve des formes et des comportements très variés. Par la qualité iconographique mais aussi grâce au talent de conteur de Pierre Laszlo, ce livre intéressera des lecteurs habituellement rebutés par la littérature de culture scientifique.

E. G.

POTIER Pierre et CHAST François

### **Le Magasin du Bon Dieu**

[J.-C. Lattès, 283 p., 125 F, ISBN : 2-7096-2110-X.]

- Pierre Potier est un chercheur pharmacien reconnu. Il a reçu, il y a deux ans, la Médaille d'or CNRS pour ses recherches à l'origine de deux médicaments majeurs utilisés pour le cancer : la novelbine extraite de la pervenche, le taxotère préparé à partir de l'if. Sa recherche combine les éléments extraits du gigantesque laboratoire de la nature et leur transformation ultérieure par la chimie qui en fait des médicaments efficaces. C'est à l'histoire

... de ces recherches qui utilisent « le magasin du Bon Dieu » que nous convie Pierre Potier dont on connaît la finesse de l'humour et le bon sens. Ce livre exceptionnel (il a été reconnu comme lauréat 2001 du tout nouveau prix du livre scientifique d'Orsay), combine deux histoires : celle d'une biochimie des substances naturelles qui a été utilisée par l'homme depuis le début de son histoire, enrichies par les transformations que font subir les chimistes des substances naturelles ; mais aussi celle de la vie d'un laboratoire de recherche, celui de Gif-sur-Yvette que dirige avec fermeté et tendresse Pierre Potier (à noter : il y a des bois d'ifs dans le parc tout près de son laboratoire et qui sont à l'origine des recherches sur les taxotères). Ce livre est plein d'observations sur la vie de la science et sur sa gestion. Dans la seconde partie, on y trouve souvent des coups de griffe pour une institution qui ne laisse pas toujours le chercheur donner le meilleur de lui-même par l'effet de tracasseries administratives (c'est peut-être — cela reste une appréciation personnelle — la raison pour laquelle Pierre Potier n'a pas fait une longue carrière dans une direction de ministère de la Recherche... Tant mieux pour lui !). Mais, ce livre nous fait visiter avec lui les ressources encore inexplorées du monde végétal qui nous entoure, du fond de l'océan aux forêts tropicales. Il pose aussi, en passant, la question de la propriété : qui a des droits sur le gigantesque laboratoire de la nature ? *Le Magasin du Bon Dieu*, témoignage d'un savant estimé et dont la lecture est aisée, donnera l'occasion aux partisans de la médecine par les plantes de trouver une légitimité scientifique, qui ne saurait remettre en cause l'importance des transformations que l'homme pourra leur faire subir pour les rendre plus efficaces autant que celle de la quête continue de nouvelles substances naturelles que cache le fond des océans ou la forêt tropicale en particulier.

E. G.

## SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES

Sélection par Sylvie COURTINE-DENAMY, Olivier MONGIN et Marc-Olivier PADIS (Esprit), François de SAINT-CHÉRON, Jean-Claude THIVOLLE (MSH) et Éric VIGNE

### AMSELLE Jean-Loup **Branchements. Anthropologie de l'universalité des cultures**

[Flammarion, 270 p., 110 F, ISBN : 2-08-212547-5.]

### ASSAYAG Jackie **L'Inde. Désir de nation**

[Odile Jacob, 352 p., 165 F, ISBN : 2-7381-0961-6.]

- La situation planétaire n'est pas toujours aisée à interpréter. Ainsi l'approche anthropologique tend-elle actuellement à osciller entre la prise en compte d'une tendance à la dé-territorialisation et des formes de réinscription territoriale qui passent d'abord par des affirmations nationales fortes. Deux livres, le premier portant sur l'Afrique, le second sur l'Inde, en témoignent, mais la mondialisation signifie avant tout que les deux tendances vont de pair, puisque c'est le mouvement identitaire lui-même qui épouse des formes distinctives en rapport à des contextes hétérogènes. Renonçant à la notion de « métissage » à laquelle il avait recours dans ses précédents ouvrages et qu'il trouve désormais trop biologisante, l'africaniste J.-L. Amselle propose de prendre en considération, dans le contexte de la globalisation et de la révolution numérique qui l'accompagne, celle de « branchement ». Ce qui le conduit à une approche qui se développe à trois niveaux : une réflexion sur le rôle de l'anthropologie, une interrogation sur la culture africaine contemporaine, une enquête de terrain sur le mouvement Nko d'origine mandingue. Refusant l'alternative le plus souvent mise en avant entre l'hypothèse d'une homogénéisation du monde qui serait à l'origine des durcissements identitaires et le scénario de la « guerre des cultures », l'auteur montre que les cultures se branchent

les unes sur les autres sous la forme d'une triangulation. Ce n'est pas pour l'anthropologue une nouveauté si l'on tient compte de la dimension historique. Il montre ensuite, en prenant l'exemple de l'Afrique, que ces branchements interculturels sont à l'origine d'imaginaires culturels dé-liés des territoires. Enfin, il propose une enquête de terrain à Bamako, au Caire et à Conakry destinée à mieux comprendre le fonctionnement du mouvement Nko qui, lié au monde mandingue et empruntant son langage à l'islam et à l'Europe, se déploie de manière dé-territorialisée. Le livre que Jackie Assayag consacre à l'Inde est porté pour sa part par une inquiétude et s'appuie sur un constat. L'inquiétude est d'ordre politique puisque l'auteur souligne à plusieurs reprises que la victoire des nationaux-hindouistes aux élections de 1998 risque d'exacerber le nationalisme religieux en Inde. Le constat est d'ordre idéologique puisque le projet idéologico-politique de « l'hindouité » n'est pas antimoderne ou fondamentaliste mais post-moderne. Comment comprendre la montée en puissance simultanée de la nation indienne et de « l'hindouité » ? Assayag n'oublie pas qu'il est anthropologue et esquisse autant d'interrogations originales sur la constitution de l'imaginaire patriotique, sur le rôle de la carte géographique, sur les cultes de la vache et de la mère et de la déesse, mais aussi sur les fonctions de l'ermitage et de la procession, pour comprendre les ressorts nationaux de l'hindouité. Avec cet ouvrage, on saisit à quel point l'anthropologie peut éclairer l'actualité la plus immédiate.

O. M.

**BERLIOZ Jacques**

**Le Pays cathare.**

**Les religions médiévales et leurs expressions méridionales**

[Le Seuil, coll. « Points Histoire », 316 p., 48 F, ISBN : 2-02-040435-4.]

• L'intérêt de cet ouvrage n'est pas reflété par son titre, mais par son sous-titre, qui montre la nouveauté de l'approche : non plus

ramener le Midi médiéval au catharisme, mais reconduire le catharisme et ses spécificités (larges échos dans une petite aristocratie menacée — qui se retrouve dans la contestation des bases du féodalisme à travers le refus de jurer, de tuer et de juger — et dans une bourgeoisie urbaine alphabétisée et sensible à la sociabilité du groupe évangélique comme à la réconciliation du négoce, du commerce et du salut) au contexte plus large de la très forte spiritualité méridionale. Le Midi est une terre où les croyants préfèrent que l'Esprit circule plutôt que la Lettre soit imposée par une hiérarchie ecclésiastique. Le catharisme, mouvement d'élite sociale, n'est qu'une des modalités d'expression d'une soif de spiritualité qu'expriment également vaudois et béguins, les dévotions autour de la croyance dans le purgatoire, les pèlerinages organisés par des laïcs, ou bien encore floraison du judaïsme languedocien.

E.V.

**BERTRAND Pierre-Michel**

**Histoire des gauchers**

[Imago, 252 p., 135 F, ISBN : 2-911416-47-3.]

• « Les gauchers sont des gens qui ne peuvent rien faire de droit, des gens à l'envers dont on se demande s'il s'agit vraiment de gens ». Ce jugement implacable de Quevedo reflète bien ce que durent subir les gauchers au cours des siècles. S'appuyant sur des documents surprenants ; P-M. Bertrand étudie les diverses réactions que les adeptes de la « mauvaise main » suscitèrent dans notre civilisation occidentale, de l'Antiquité à nos jours, et montre que les « senestriers » rencontrèrent, selon les époques, hostilité, tolérance ou admiration. Individus maléfiques ou dégénérés, malappris ou délinquants passibles de la plus sévère répression sociale, mais aussi êtres d'exception, les gauchers n'ont jamais laissé indifférents. Aujourd'hui, les gauchers jouissent d'une totale reconnaissance de leur singularité : cette récente émancipation constitue sans doute l'ultime péripétie de leur étrange et riche histoire.

J.-C. T.

DAUZAT Pierre-Emanuel

### Le Nihilisme chrétien

[PUF, 110 p., 85 F, ISBN: 2-13-0516726.]

- Un étonnant petit ouvrage qui soulève la question du nihilisme chrétien. Tout commence avec l'abolition de la raison et de l'intelligence au profit de la foi (le renversement augustinien du « croire pour comprendre » et non plus, comme chez un Justinien, du « comprendre pour croire »). Comme la foi se dispense de toute preuve de l'existence de Dieu, peu importe pour finir que celui-ci existe ou pas : Dieu n'a pas plus besoin de notre croyance que notre croyance a besoin de savoir si Dieu existe. Plus encore, le nihilisme chrétien est celui de l'affirmation que Dieu est innommable, que depuis son incarnation dans le Fils il est devenu inutile, incertain, précaire (Simone Weil parle d'un moment d'« athéisme purificateur ») : comme le rappelait Pierre Lombard dans ses *Sentences*, « bien que La Trinité tout entière ait opéré la formation de l'homme assumé (Jésus), le Fils a cependant assumé seul l'homme dans la singularité de (sa) personne, et non dans l'unité de la nature divine ». Il n'y a plus de projection possible sur un Très-Haut « paternisé », puisque le seul Dieu est « celui qui vient », c'est-à-dire l'homme qui sortira du tombeau. Le nihilisme chrétien est tout entier dans la privation que le christianisme a opérée : celle qui a retiré son âme au monde, désormais déréalisé. Dieu est comme congédié du monde, désormais inatteignable dans une distance où viendront s'abîmer les mystiques, rhénans ou autres.

E. V.

GUERREAU Alain

### L'Avenir d'un passé incertain. Quelle histoire du Moyen Âge au XXI<sup>e</sup> siècle ?

[Le Seuil, 450 p., ISBN: 2-02-049697-6.]

- Alain Guerreau, historien médiéviste à la plume rare (on lui doit surtout une étude particulièrement tonique, voilà plus de vingt ans : *Le Féodalisme, un horizon théorique*), n'apprécie guère la paresse d'esprit qui s'est institutionnellement emparée de la plupart

de ses confrères. Cédant aux blandices de l'histoire débitée en tranches (histoire politique, histoire religieuse, histoire sociale, etc.), voire déclinée dans des genres qui sont autant de catégories explicatives *a priori* (la biographie du grand homme faiseur de l'Histoire ou bien encore le classement en catégories postulées transhistoriques, c'est-à-dire intemporelles : histoire des jeunes, de la vie privée, etc.), la plupart des médiévistes ont cessé de s'interroger sur ce qu'ils commettaient de fait : un anachronisme. Celui-ci consiste le plus souvent à enfermer la France médiévale dans les limites de l'hexagone contemporain, à enfermer le Moyen Âge dans des catégories apparues lors du rejet de l'Ancien Régime par les Lumières — à commencer par la distinction du politique et du religieux, des espaces public et privé. Or, rappelle Guerreau, le Moyen Âge est une civilisation dont on ne saurait sous-estimer l'altérité : elle requiert une approche globale, c'est-à-dire la restitution des interactions constitutives entre nombre d'aspects de la vie que l'ère moderne a distingués en réaction à l'ancien ordre médiéval. Une globalité à la hauteur des deux grandes notions dans lesquelles le Moyen Âge se pensait lui-même et qui devraient retrouver leur place à la base de toute compréhension par les médiévistes de leur objet de recherches : le *dominium*, ou relation sociale au sein de laquelle les dominants exercent un pouvoir simultanément sur les hommes et sur la terre, l'autorité sociale étant entre les mains de ceux qui contrôlaient la terre ; l'*ecclesia*, ou le quasi-monopole exercé par l'Église catholique sur tous les aspects de la société, sur toutes les normes de la vie sociale.

E. V.

LEPETIT Bernard et TOPALOV

Christian (sous la dir. de)

### La Ville des sciences sociales

[Belin, 410 p., 129 F, ISBN: 2-7011-2959-1.]

- Comme en hommage à l'historien Bernard Lepetit, tôt disparu mais qui avait invité l'École des Annales à s'ouvrir à des disciplines et concepts nouveaux, l'ouvrage présente dans leur ordre chronologique

quelques textes fondateurs ou importants de l'approche de la ville par les sciences sociales : de l'ouvrage de Maurice Halbwachs consacré en 1909 aux « expropriations et le prix des terrains à Paris » à celui de Jean-Claude Perrot traitant en 1975 de la « Genèse d'une ville moderne » à partir de l'exemple de Caen au XVIII<sup>e</sup> siècle, les auteurs s'interrogent sur l'apport comme sur les limites de l'étude monographique ; ce faisant, ils donnent à lire dans leur contexte les quelque huit ouvrages retenus, menant la réflexion sur l'héritage de travaux réellement fondateurs ou pionniers (Max Weber ou Louis Wirth), comme sur les oublis par diverses disciplines de travaux marquants en leur époque (*Une vie de cité* de Marcel Poète, militant de l'histoire des villes). Les auteurs récréent enfin les interactions entre édiles et historiens quand ces derniers sont saisis par le désir de conseiller le prince (les travaux de Louis Chevallier sur *Classes laborieuses et classes dangereuses* en 1958).

E. V.

**LE ROY LADURIE Emmanuel**  
**Histoire de France des régions.**  
**La périphérie française,**  
**des origines à nos jours**

[Le Seuil, 432 p., 140 F,  
 ISBN : 2 02-04-1568-2.]

- Une histoire pour le moins déliée, au style parfois étonnamment relâché, des minorités dites périphériques : latines (Roussillon, Corse, Savoie et Pays d'oc) et non latines (Alsace, Lorraine, Flandre, Bretagne, pays basque). Les chapitres se suivent, les uns visant à une sorte de vue synthétique, les autres tenant plutôt de la vignette. L'auteur entend restituer le mouvement continu de l'intégration des périphéries par la monarchie d'Ancien Régime, puis par les régimes issus de la Révolution, tout en balançant l'ensemble par les ruptures plus ou moins marquées (l'Alsace représentant un cas extrême), avant de conclure très généralement sur un regain de contestation régionale.

E. V.

**MEDA Dominique**

**Le Temps des femmes.**

**Pour un nouveau partage des rôles**

[Flammarion, 199 p., 89 F,  
 ISBN : 2-08-210043-X.]

- Les femmes travaillent toujours davantage ; elles veulent obtenir l'égalité professionnelle, mais plus encore : du temps pour leur travail, pour leurs enfants, pour leur conjoint, pour elles. Face à cette révolution qui s'est faite sans crier gare, la société ne s'est pas adaptée. Les structures sociales et les conceptions traditionnelles du partage des rôles sont restées les mêmes, les mentalités ont peu évolué, les institutions n'ont pas été réformées. Pour aider les femmes dans cette évolution essentielle, il aurait fallu déspecialiser les rôles et reconstruire l'ensemble de nos institutions sociales. Nous ne l'avons pas fait. Aujourd'hui, sous la pression de la Commission européenne et des pays du Nord, de la dynamique ouverte par la parité politique, les revendications s'organisent. Les rôles doivent être profondément revus, les hommes doivent être impliqués dans la prise en charge des enfants, l'organisation du travail dans les entreprises et dans la fonction publique doit être repensée, et il est nécessaire de reconnaître que les « activités de soins » sont une richesse pour le pays. Cette révolution, énonce l'auteur, est à notre portée, tous les éléments sont réunis pour la mener avec sérénité.

J.-C. T.

**NOZIÈRE André**

**Algérie : les chrétiens**  
**dans la guerre**

[Cana, 328 p., 149 F, ISBN : 2-86335-078-1.]

**DUVAL Léon-Étienne**

**Au nom de la Vérité.**

**Algérie 1954-1962**

[Albin Michel, 202 p., 45 F,  
 ISBN : 2-226-12587-6.]

- Le retour récent sur la guerre d'Algérie laisse augurer la publication de recherches historiques indispensables qui prendront en compte des acteurs encore trop mal connus.

... En rééditant ce travail historique, André Nozière invite à comprendre la diversité des comportements des chrétiens d'Algérie dans le contexte d'une guerre où les positions des uns et des autres se sont vite radicalisées. De même qu'il souligne les attitudes des divers mouvements de jeunes (étudiants, scouts), l'historien s'interroge sur la diversité des réactions institutionnelles (le Vatican, l'Église réformée, l'aumônerie militaire catholique, les syndicats chrétiens), et comprendre les réactions hétérogènes des évêchés. En effet, la différence géographique entre Laghouat, Constantine et Oran n'est pas sans peser, la majorité chrétienne dans l'Oranais n'a pas grand-chose à voir avec la position minoritaire vécue par les rares chrétiens dans le grand Sud désertique de Laghouat. Mais le lecteur n'en saisit pas moins l'originalité du comportement de monseigneur Duval à Alger, la lucidité et la fermeté de ses textes regroupés dans *Au nom de la Vérité* sont une véritable leçon politique et spirituelle.

O.M.

PERRINEAU Pascal et REYNIE

Dominique (sous la dir. de)

### Dictionnaire du vote

[PUF, 997 p., 698 F, ISBN : 2-13-051345-X.]

- Avec près de 400 articles, le *Dictionnaire du vote* propose un vaste panorama de la procédure électorale, des polémiques, des techniques, des usages et des savoirs qu'elle a suscités, dans le monde et à travers l'histoire. C'est aussi une autre manière d'interroger le principe de l'élection, son triomphe et les difficultés qu'il rencontre aujourd'hui, à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle. Chaque notice saisit une facette du phénomène, explore un de ses aspects, appréhende un problème, ou évoque un épisode qui a marqué son histoire.

J.-C. T.

PHILONENKO Marc

### Le Notre Père. De la prière de Jésus à la prière des disciples

[Gallimard, coll. « Bibliothèque des Histoires », 206 p., 105 F, ISBN : 2-07-076122-3.]

- Voici une passionnante étude de l'un des textes fondateurs du christianisme.

« Cette courte prière, d'une facture parfaite et d'une profondeur secrète, a connu un destin extraordinaire. » Marc Philonenko entend replacer « les paroles du Maître » sur leur arrière-plan araméen (la langue maternelle de Jésus) et targoumique (les traductions araméennes, surchargées de digressions, de livres de la Bible hébraïque) ; perspective rendue possible grâce à la découverte des manuscrits de la mer Morte qui a constitué, selon l'auteur, « une véritable révélation ». L'idée centrale de M. Philonenko, son « hypothèse neuve », est que le Notre Père est « le résultat d'un assemblage de deux prières distinctes : la première faite de trois demandes en « tu », la seconde de trois demandes en « nous ». La première prière est la Prière de Jésus lui-même, la seconde est la prière que Jésus enseigne à ses disciples. » Après avoir rappelé l'influence sur le Notre Père de la liturgie juive, et celle notamment du Qaddish, non sans pointer d'importantes différences entre les deux prières, M. Philonenko analyse de près chaque verset du Notre Père. L'ouvrage est à la fois savant et accessible.

F.S.C.

PRÉVOTAT Jacques

### Les Catholiques et l'Action française. Histoire d'une condamnation 1899-1939

[Fayard, 742 p., 220 F, ISBN : 35-0533-6.]

- Il est deux manières possibles de lire cet ouvrage très riche en information maîtrisée. La première, mais la moins originale, est celle — après que Pie XI condamne publiquement l'Action française en 1926 — du lent délitement, à travers cas de conscience, soumission aux décisions pontificales ou refus d'obéissance, de l'emprise du maurassisme sur les élites intellectuelles et les milieux catholiques. Un délitement que l'auteur analyse au plus près du terrain, région par région, selon l'emprise, voire le contrepois, de la hiérarchie catholique sur des ouailles à qui longtemps l'Action française, avec la bénédiction de nombreux prêtres engagés dans ses rangs, parut être une manière de vivre leur foi dans le siècle. La deuxième

lecture possible, la plus neuve, porte sur le cheminement de la condamnation, des condamnations devrait-on dire, puisque nombre de lecteurs apprendront qu'une première condamnation avait été formulée par Pie X en 1914, mais jamais rendue publique. Si les motifs demeurent les mêmes — la crainte d'une subordination de la religion au politique, posée par Maurras comme un absolu —, le fait que la deuxième condamnation ait été rendue publique est l'occasion pour l'auteur d'étudier au plus près de ce qu'autorisent certaines archives pontificales les réseaux de hiérarques : tant en France, où le clergé est encore marqué par le gallicanisme ou l'ultramontanisme, qu'au Vatican, ces réseaux freinèrent ou au contraire obtinrent la fulmination, à partir d'arguments les uns dogmatiques, les autres géopolitiques (ne pas déchirer, par une condamnation publique, la France catholique face à l'Allemagne protestante). Une manière originale de voir *in nuce* la part de politique dans la défense de la religion par le Vatican, qui est aussi un État dans le siècle.

É.V.

STEINBERG Sylvie

### **La Confusion des sexes.**

#### **Le travestissement de la Renaissance à la Révolution**

[Fayard, 409 p., 150 F, ISBN : 2-213-60848-2.]

- Que devient la distinction entre les sexes dans notre système collectif, juridique et social ? Alors que de nombreuses évolutions sociales mettent cette question en exergue de façon parfois confuse et polémique, il est particulièrement précieux de pouvoir bénéficier d'un éclairage historique qui aide à comprendre comment la question se pose à nous. Puisque le jeu avec les codes du masculin et du féminin renvoient à des constructions d'identité et pas seulement à des normes sociales, l'ouvrage s'attache à compléter l'étude historique des discours généraux sur la différence des sexes, qu'ils soient théologiques ou médicaux, par la présentation de personnages (plus de trois cents en tout), tels qu'ils apparaissent notamment dans les archives policières

et judiciaires, qui ont pris l'habit de l'autre sexe pour une durée longue ou courte entre la Renaissance et la Révolution. Le choix de cette période correspond au moment crucial de basculement de nos représentations des corps, à mesure que les représentations naturalistes, philosophiques et médicales des Lumières s'imposent. Le travestissement, parce qu'il montre qu'il existe un jeu possible entre les corps et l'apparence, fournit un point d'observation privilégié des changements de représentations qui affectent tant le sexe (configuration des corps) que ce que nous appelons le genre (construction des identités). Plusieurs registres se transforment en effet simultanément et le grand paradoxe mis en évidence par cette étude est que c'est au moment où l'idéal de l'égalité s'affirme politiquement (refus de l'inégalité de naissance) que les représentations médicales se modifient et rompent avec l'idée qui prévalait jusqu'alors d'un continuum des genres qui plaçait l'homme et la femme dans un ordre à la fois de hiérarchie et de proximité. À partir des années 1760, la différence des sexes se comprend comme une altérité radicale entre l'homme et la femme.

Ce qui relevait auparavant d'une différence de complexion entre individus (liée à la théorie des humeurs) est interprété désormais comme les conséquences de leur appartenance sexuelle, déclinée selon de multiples modalités. C'est donc un modèle d'incommensurabilité biologique entre l'homme et la femme dont nous héritons et qui rend plus complexe l'articulation entre le genre culturel et le sexe biologique.

M.-O. P.

TRIGANO Shmuel

### **Le Temps de l'exil**

[Payot & Rivages, 114 p., 75 F, ISBN : 2-228-89366-8.]

- La xénophobie et le racisme sont des formes de rejet face à l'angoisse que suscite l'exilé, qui nous rappelle la précarité de notre identité : la mort étant la réalité de la condition humaine, tout homme fait intimement l'expérience de la perte, de l'absence. Mais l'*exil* n'est pas nécessairement *déracinement*, errance nostalgique.

À l'exil *ascétique* de Socrate — le philosophe s'arrache au présent du monde sensible oublieux du monde des Idées, la seule issue possible étant celle de la *réminiscence* —, Shmuel Trigano oppose l'*héroïsme* du prophète Abraham, répondant à l'injonction de quitter Babel qui, par la promesse d'une autre terre, terre de l'origine et non terre originaire, ouvre à la conscience humaine la dimension d'un *futur* qui précède le passé. L'exil opère une nouvelle relation entre l'extérieur et l'intérieur: cette étrangeté qui s'inscrit dans mon être, ce « moi autre » avec lequel je ne fais plus tout à fait corps qui surgit en moi, de même qu'il me faut forcer les autres à m'accueillir comme étranger, telle est l'expérience de l'« hospitalité ». L'exil impose en outre la reconnaissance de mon impuissance face à une partie du monde qui me demeurera à jamais étrangère, extérieure: « habiter, c'est être étranger », dit l'hébreu, le mot *ger* (étranger) étant formé sur le mot habiter (*gar*). Enfin, l'exil me découvre que le langage n'est pas un instrument qui parle en moi, bien plutôt sont-ce les humains qui parlent dans le langage. L'exil modifie également mon expérience du temps en me révélant que l'enracinement n'est qu'un oubli de la présence: derrière l'origine de l'identité, il est une origine bien plus forte et lointaine vers laquelle, à l'instar d'Abraham, il faut s'efforcer de faire retour. Ici encore l'étymologie hébraïque est révélatrice: le récit de la création du monde qui commence par la lettre *bète*, deuxième lettre de l'alphabet, laquelle a pour valeur numérique le deux, et non la première lettre, *aleph*, indique qu'au commencement est la séparation. La *sagesse du retour* consisterait ainsi dans la libération de l'impasse du déracinement et de l'enracinement, mais aussi dans le rachat de la perversion du futur, telle que les utopies de la modernité l'ont mise en œuvre.

S. C.-D.

TRUCHE Pierre

**Juger, être juge.**

**Le magistrat face aux autres et à lui-même**

[Fayard, 192 p., 98 F, ISBN: 2-213-60985-3.].

- On se souvient des interventions de Pierre Truche durant le procès Barbie, on connaît ses positions toujours fermes, lucides et mesurées, qualités qui devraient être celles de tout acte de justice. Loin de nous livrer un « traité sur la justice » faisant oublier les aléas de la décision de justice, Pierre Truche n'applaudit pourtant pas des deux mains la place désormais impartie au juge, il s'interroge sur la capacité, « humaine, trop humaine », du magistrat contemporain à assumer ses responsabilités. C'est pourquoi, après avoir dessiné le triptyque sur lequel repose l'acte de juger (la reconnaissance de dépendances spécifiques, l'exercice d'une autorité qui n'est pas étrangère à une certaine violence, la responsabilité), il s'efforce d'analyser la place du pouvoir judiciaire dans un contexte où les pouvoirs législatif et exécutif coexistent avec d'autres pouvoirs: le « quatrième pouvoir », le pouvoir économique et le pouvoir scientifique. Il ne suffit donc pas de réclamer l'indépendance, il faut s'en montrer capable tant du point de vue institutionnel que personnel. C'est pourquoi la troisième partie de l'ouvrage porte sur le magistrat lui-même, sur le sens des missions qu'on peut attendre de lui, sur sa capacité de résistance aux séductions de tous ordres, mais aussi sur les nouveaux chemins à emprunter, des chemins complexes où la nécessité de travailler à plusieurs doit s'accorder avec le respect du secret. Cet ouvrage renverse le cours des propos actuels sur la justice: loin de se satisfaire de la place impartie au juge et au magistrat, aux gens de justice, Pierre Truche se demande, non sans modestie, si l'espace public contemporain, marqué par une forte médiatisation, n'est pas une menace pour une justice susceptible de nouer de nouveaux liens avec la politique.

O.M.

WARESQUIEL (de) Emmanuel

(sous la dir. de)

**Dictionnaire des politiques  
culturelles**

[Larousse – CNRS Éditions, 658 p., ill., 360 F,  
ISBN : 2-03-508050-9/2-271-05629-2.]

• Il s'agit d'une somme inégalée présentant les relations entre État et culture en France, depuis la création du premier ministère d'André Malraux, en 1959, jusqu'à aujourd'hui, et d'une mine d'informations indispensables sur le monde protéiforme des institutions, des politiques, des actions et de la vie culturelle dans notre pays depuis un demi-siècle. Tous les sujets y sont abordés. Les articles, richement illustrés et d'écriture agréable, sont le produit de recherches originales, de sources inédites, et de synthèses de travaux fondateurs — d'« académisme » à « Zénith », d'« exception culturelle » à « vandalisme de l'État » —, soit sous forme d'articles offrant une information synthétique et originale, soit de façon plus critique, proche de l'essai, permettant de susciter le débat sur des thèmes aussi divers que le « culturellement correct » ou la « publicité culturelle ». Un seul regret, peut-être, que l'action culturelle extérieure n'occupe pas toute la place qu'elle mérite. Ce dictionnaire constitue, à n'en pas douter, une sorte de *vade-mecum* indispensable à l'intention des acteurs culturels et, au-delà, du large public, en permettant d'accéder pour la première fois à une synthèse historique (très actuelle) et critique des politiques culturelles françaises.

J.-C. T.

---



## A

AMSELLE Jean-Loup	<b>Branchements. Anthropologie de l'universalité des cultures</b>	68
ANDRIEUX Jean-Yves	<b>L'Abbaye du Thoronet, la mesure de la perfection</b>	6
ANGELI May	<b>Chat</b>	26
<b>Annales d'histoire et de philosophie du vivant. vol. 4</b>		53
<b>Anonyme</b>	<b>En face. Confessions d'un psychanalyste</b>	30
ARNAULD	<b>Textes philosophiques</b>	54
ASCHER François	<b>Ces événements nous dépassent, feignons d'en être les organisateurs. Essai sur la société contemporaine</b>	8
ASSAYAG Jackie	<b>L'Inde. Désir de nation</b>	68

## B

BATAILLON Michel	<b>Un Défi en province, Planchon, chronique d'une aventure théâtrale (t. 1)</b>	45
BATTAGLIA Dino et RABELAIS François	<b>Gargantua &amp; Pantagruel</b>	23
BATTUT Éric (ill.) et PERRAULT Charles	<b>La Barbe bleue</b>	26
BAUD Jean-Pierre	<b>Le Droit de vie et de mort. Archéologie de la bioéthique</b>	55
BAY Philip (de) et BOLTON James	<b>Garden Mania</b>	9
BEIGBEDER Frédéric	<b>Dernier inventaire avant liquidation</b>	32
BEN KEMOUN Hubert et ROCA François (ill.)	<b>Terriblement vert !</b>	28
BERBERIAN et DUPUY	<b>Henriette, 3. Trop potes</b>	24
BERGOUNIOUX Pierre	<b>Le premier mot</b>	31
BERLIOZ Hector	<b>Correspondance générale (1864-1869), t. VII</b>	51
BERLIOZ Jacques	<b>Le Pays cathares</b>	69
BERTRAND Pierre-Michel	<b>Histoire des gauchers</b>	69
BEX Christian et SURCOUF Erick	<b>L'Or de la mer</b>	48
BILIC Jérôme et CARON-LAMBERT Alice	<b>Le Goût de la rose</b>	49
BLAKE Stéphanie	<b>La Fille qui voulait être un garçon</b>	29
BLANQUET	<b>La Nouvelle aux pis</b>	23
BLOCH Muriel et VAUTIER Mireille (ill.)	<b>365 contes de la tête aux pieds</b>	26
BLOOM Peter, DIDIER Béatrice, RAYNAUD Cécile, STRICKER Rémy et CONDÉ Gérard	<b>Berlioz écrivain</b>	51
BOLTON James et BAY Philip (de)	<b>GardenMania</b>	9
BONNARD – VUILLARD	<b>Correspondance</b>	10
BRAMANTI Olivier	<b>Le Chemin des Merles</b>	23

...	BRAUD François et LANGLET Maud (ill.)	<b>La maison s'agrandit</b>	26
	BUCCI-GLUCKSMAN Christine	<b>L'Esthétique du temps au Japon. Du zen au virtuel</b>	11
	BUTOR Michel et TALLEC Olivier (ill.)	<b>Zoo</b>	28

## C

	CAHUZAC Patrick (sous la dir. de)	<b>Inventaire/Invention</b>	30
	CARN Hervé	<b>Akparo</b>	42
	CARON-LAMBERT Alice et BILIC Jérôme	<b>Le Goût de la rose</b>	49
	CASSÉ Michel	<b>Généalogie de la matière</b>	66
	CELAN Paul, CELAN-LESTRANGE Gisèle	<b>Correspondance</b>	36
	CELAN-LESTRANGE Gisèle, CELAN Paul	<b>Correspondance</b>	36
	CENDRARS Blaise et NOVI Nathalie (ill.)	<b>L'Oiseau bleu</b>	28
	Centre Georges-Pompidou	<b>La Collection de design du Centre Georges-Pompidou</b>	9
	CHAST François et POTIER Pierre	<b>La Magasin du Bon Dieu</b>	67
	CHRÉTIEN Jean-Louis	<b>Joies escarpées</b>	37
	CIXOUS Hélène	<b>Portrait de Jacques Derrida en Jeune Saint-Just</b>	55
	CLAIR Jean	<b>La Barbarie ordinaire Music à Dachau</b>	11
	CLOTTE Jean (sous la dir. de)	<b>La Grotte Chauvet L'Art des origines</b>	13
	COGEVAL Guy et PAÏNI Dominique (sous la dir. de)	<b>Hitchcock et l'Art</b>	13
	<b>Collectif</b>	<b>Quelle philosophie pour le XXI<sup>e</sup> siècle ? L'organon du nouveau siècle</b>	53
	COLLOMBET François	<b>Abbayes en France, lieux de séjour, lieux de silence.</b>	50
	CONDÉ Gérard, DIDIER Béatrice, RAYNAUD Cécile, BLOOM Peter et STRICKER Rémy	<b>Berlioz écrivain</b>	51
	COPPIN Brigitte et MORGAN (ill.)	<b>Atlas des châteaux forts</b>	27
	COSMEUR Frédéric	<b>Jean</b>	42
	CREPU Michel	<b>Sainte-Beuve</b>	33
	CUECO Henri	<b>La Petite Peinture</b>	14
	CUECO Henri	<b>Le Journal d'une pomme de terre, Journal d'atelier 1988-1991</b>	14

## D

	DAGOGNET François	<b>Considérations sur l'idée de nature</b>	56
	DAMISCH Hubert	<b>L'amour m'expose</b>	15
	DAUBERCIES Claude	<b>Crèvematin</b>	43

DAUZAT Pierre-Emanuel	<b>Le Nihilisme chrétien</b>	70
DAVID Catherine	<b>L'homme qui savait tout</b>	43
DELISLE Guy	<b>Inspecteur Moroni, 1. Premiers Pas</b>	24
DIDIER Béatrice, RAYNAUD Cécile, BLOOM Peter, STRICKER Rémy et CONDÉ Gérard	<b>Berlioz écrivain</b>	51
DIDI-HUBERMAN Georges	<b>Génie du non-lieu. Air, poussière, empreinte, hantise</b>	14
DIDI-HUBERMAN Georges	<b>L'Homme qui marchait dans la couleur</b>	14
DIXSAUT Monique	<b>Platon et la question de la pensée. Études platoniciennes I</b>	56
DROIT Roger-Pol	<b>101 expériences de philosophie quotidienne</b>	57
DUPUY et BERBERIAN	<b>Henriette, 3. Trop potes</b>	24
DUVAL Léon-Etienne	<b>Au nom de la Vérité. Algérie 1954-1962</b>	71
DUVE (de) Thierry	<b>Voici, 100 ans d'art contemporain</b>	15

## E

EHRENBERG Alain et M. LOVELL Anne (sous la dir. de)	<b>La Maladie mentale en mutation. Psychiatrie et société</b>	58
ÉLUARD Paul et LOUCHARD Antonin (ill.)	<b>Dans Paris il y a...</b>	28
ÉRIBON Didier (sous la dir. de)	<b>L'Infréquentable Michel Foucault</b>	58

## F

FIGUEROA Alejandra (photographies) et HELFT Claude	<b>Petit Jésus</b>	27
FOUCAULT Michel	<b>L'Herméneutique du sujet. Cours au Collège de France, 1981-1982</b>	59
FRANQUIN et JIJE	<b>Entretiens avec Philippe Vandooren</b>	25
FROGNEUX Nathalie	<b>Hans Jonas ou la Vie dans le monde</b>	59

## G

GERNER Jochen	<b>Un temps</b>	24
GIACOMETTI Alberto	<b>Le Dessin à l'œuvre</b>	16
GIRAUDEAU Bernard	<b>Le Marin à l'ancre</b>	47
GIULIVO Romuald	<b>Le Sourire de sang</b>	29
GODARD Henri	<b>L'Amitié André Malraux</b>	34
GODARD Philippe	<b>La Vie des enfants travailleurs pendant la révolution industrielle</b>	27
GRANGER Gilles-Gaston	<b>Sciences et réalité</b>	60
GUERREAU Alain	<b>L'Avenir d'un passé incertain. Quelle histoire du Moyen Âge au XXI<sup>e</sup> siècle ?</b>	70

...	GUICHARD Éric (sous la dir. de)	<b>Comprendre les usages de l'internet</b>	67
-----	---------------------------------	--	----

---

## H

HALLER Gérard	<b>Météoriques</b>	37
HEITZ Bruno (ill.) et NORGE	<b>On peut se tromper</b>	28
HELFT Claude et FIGUEROA Alejandra (photographies)	<b>Petit Jésus</b>	27
HOCQUARD Emmanuel	<b>Ma haie (Un privé à Tanger II)</b>	38

---

## J

JACQUES Benoît	<b>Comique Trip</b>	24
JANVIER Ludovic	<b>Doucement avec l'ange</b>	39
JARRETY Michel (sous la dir. de)	<b>Dictionnaire de poésie de Baudelaire à nos jours</b>	40
JIJÉ et FRANQUIN	<b>Entretiens avec Philippe Vandooren</b>	25
JOLY Henri	<b>Le Renversement platonicien, logos, épistémè, polis</b>	60
JUNG C.-G.	<b>Psychogenèse des maladies mentales</b>	61

---

## K

KECHICHIAN Patrick	<b>Les Origines de l'alpinisme</b>	31
--------------------	------------------------------------	----

---

## L

LANGLET Maud (ill.) et BRAUD François	<b>La maison s'agrandit</b>	26
LARRAT Jean-Claude	<b>André Malraux</b>	34
LASZLO Pierre	<b>Terre et eau, air et feu</b>	67
LAVIER Bertrand	<b>Conversations 1982-2001</b>	17
LE NÉOUANIC Lionel (ill.) et VIAN Boris	<b>Un poisson d'avril</b>	28
LE ROY LADURIE Emmanuel	<b>Histoire de France des régions. La périphérie française, des origines à nos jours</b>	71
LEMAIRE Gérard-Georges	<b>L'Univers des orientalistes</b>	17
LENGEREAU Éric	<b>L'État et l'architecture, 1958-1981, une politique publique ?</b>	6
LEPETIT Bernard et TOPALOV Christian (sous la dir. de)	<b>La Ville des sciences sociales</b>	70
LOUCHARD Antonin (ill.) et ÉLUARD Paul	<b>Dans Paris il y a...</b>	28
LOUIS Catherine	<b>Amours</b>	26
M. LOVELL Anne et EHRENBERG Alain (sous la dir. de)	<b>La Maladie mentale en mutation. Psychiatrie et société</b>	58

**M**

MAGRITTE René	<b>Écrits complets</b>	18
MEDA Dominique	<b>Le Temps des femmes. Pour un nouveau partage des rôles</b>	71
MICHAUD Yves (sous la dir. de)	<b>Qu'est-ce que les technologies ? (vol. 5)</b>	62
MICHAUD Yves (sous la dir. de)	<b>Qu'est-ce que la culture ? (vol. 6)</b>	63
MICHAUD Yves (sous la dir. de)	<b>Qu'est-ce que l'Univers ? (vol. 4)</b>	62
MISSONIER Catherine	<b>Le Goût de la mangue</b>	29
MOREL François	<b>Le Livre des vins insolites</b>	50
MORGAN (ill.) et COPPIN Brigitte	<b>Atlas des châteaux forts</b>	27
MOTSCH Elisabeth	<b>La Fiancée du diable</b>	29
MOUSSORGSKI	<b>Correspondance</b>	52

**N**

NARBONNE Jean-Marc	<b>Hénologie, ontologie et ereignis (Plotin, Proclus, Heidegger)</b>	63
NICHAPOUR Azadée et NOVI Nathalie (ill.)	<b>Le Conte des oiseaux</b>	27
NORGE et HEITZ Bruno (ill.)	<b>On peut se tromper</b>	28
NOVI Nathalie (ill.) et CENDRARS Blaise	<b>L'Oiseau bleu</b>	28
NOVI Nathalie (ill.) et NICHAPOUR Azadée	<b>Le Conte des oiseaux</b>	27
NOZIERE André	<b>Algérie : les chrétiens dans la guerre</b>	71
NURIDSANY Michel	<b>Warhol</b>	18

**O**

OMOND Éric et YOANN	<b>Toto l'ornithorynque, 4. Toto l'ornithorynque et le bruit qui rêve</b>	25
---------------------	---	----

**P**

PAÏNI Dominique et COGEVAL Guy (sous la dir. de)	<b>Hitchcock et l'Art</b>	13
PERNOUD Emmanuel	<b>Le Bordel en peinture. L'art contre le goût</b>	19
PERRAULT Charles et BATTUT Éric (ill.)	<b>La Barbe bleue</b>	26
PERRINEAU Pascal et REYNIE Dominique (sous la dir. de)	<b>Dictionnaire du vote</b>	72
PHILONENKO Marc	<b>Le Notre Père. De la prière de Jésus à la prière des disciples</b>	72

...	PIANTONI Gianna et PINGEOT Anne (sous la dir. de)	<b>Italie, l'art italien à l'épreuve de la modernité, 1880-1910</b>	20
	PINGEOT Anne et PIANTONI Gianna (sous la dir. de)	<b>Italie, l'art italien à l'épreuve de la modernité, 1880-1910</b>	20
	POTIER Pierre et CHAST François	<b>Le Magasin du Bon Dieu</b>	67
	PREVOTAT Jacques	<b>Catholiques et l'Action française</b>	72
	PRIGENT Andrée (ill.) et TOPOR Roland	<b>Le Clown</b>	28

## Q

	QUÉRÉ France	<b>Conscience et Neurosciences</b>	64
	QUÉRÉ France	<b>L'Homme maître de l'homme</b>	65

## R

	RABELAIS François et BATTAGLIA Dino	<b>Gargantua &amp; Pantagruel</b>	23
	RAYNAUD Cécile, DIDIER Béatrice, BLOOM Peter, STRICKER Rémy et CONDÉ Gérard	<b>Berlioz écrivain</b>	51
	REYNIE Dominique et PERRINEAU Pascal (sous la dir.)	<b>Dictionnaire du vote</b>	72
	RICŒUR Paul	<b>Le Juste 2</b>	65
	RMN	<b>Le Très Singulier Vallotton</b>	10
	RMN – Fondation Dina Vierny – Musée Maillol	<b>La Vérité nue</b>	9
	ROCA François (ill.) et BEN KEMOUN Hubert	<b>Terriblement vert !</b>	28
	ROCARD Anne	<b>Contes de France</b>	27
	ROSSI Paul Louis	<b>La Voyageuse immortelle</b>	40
	ROSSI Paul Louis	<b>Les Gémissements du siècle</b>	40
	ROUBAUD Jacques et ZAÛ (ill.)	<b>Le Crocodile</b>	28
	ROUSSELOT Jean et VAUTIER Mireille (ill.)	<b>Pommes de lune</b>	28

## S

	SALVAYRE Lydie	<b>Le Vif du vivant</b>	20
	SIMON Alfred	<b>Jean Vilar</b>	47
	SIMON Claude	<b>Le Tramway</b>	44
	STEINBERG Sylvie	<b>La Confusion des sexes. Le travestissement de la Renaissance à la Révolution</b>	73
	STRICKER Rémy	<b>Le Dernier Beethoven</b>	52

STRICKER Rémy, DIDIER Béatrice, RAYNAUD Cécile, BLOOM Peter et CONDÉ Gérard	<b>Berlioz écrivain</b>	51
SURCOUF Erick et BEX Christian	<b>L'Or de la mer</b>	48
SZPILMAN Wladyslaw	<b>Le Pianiste</b>	32

## T

TALLEC Olivier (ill.) et BUTOR Michel	<b>Zoo</b>	28
TÀPIES Antoni	<b>La Valeur de l'art</b>	21
TIBERGHEN A.-Gilles	<b>Nature, Art, Paysage</b>	22
TODD Olivier	<b>André Malraux, une vie</b>	34
TOPALOV Christian et LEPETIT Bernard (sous la dir. de)	<b>La Ville des sciences sociales</b>	70
TOPOR Roland et PRIGENT Andrée (ill.)	<b>Le Clown</b>	28
TRÉTIACK Philippe	<b>Faut-il pendre les architectes ?</b>	7
TRIGANO Shmuel	<b>Le Temps de l'exil</b>	73
TRUCHE Pierre	<b>Juger, être juge. Le magistrat face aux autres et à lui-même.</b>	74

## V

VAUTIER Mireille (ill.) et BLOCH Muriel	<b>365 contes de la tête aux pieds</b>	26
VAUTIER Mireille (ill.) et ROUSSELOT Jean	<b>Pommes de lune</b>	28
VELTER André	<b>L'Arbre-Seul</b>	41
VELTER André	<b>Une autre altitude</b>	41
VERGNE François	<b>Seine-Saint-Denis</b>	45
VIAN Boris et LE NÉOUANIC Lionel (ill.)	<b>Un poisson d'avril</b>	28
VILLAIN Jacques	<b>Mir, le voyage extraordinaire</b>	48
VILMORIN Sophie (de)	<b>Aimer encore</b>	31
VIVIANT Arnaud	<b>Ego surf. Un journal de l'an 2000</b>	31
VUILLARD – BONNARD	<b>Correspondance</b>	10

## W

WARESQUIEL Emmanuel (sous la dir. de)	<b>Dictionnaire des politiques culturelles</b>	74
WINTER Jean-Pierre	<b>Il n'est jamais trop tard pour choisir la psychanalyse</b>	35

...

**Y**

---

YOANN et OMOND Éric	<b>Toto l'ornithorynque, 4. Toto l'ornithorynque et le bruit qui rêve</b>	25
---------------------	---	----

**Z**

---

ZAÛ (iLL.) et ROUBAUD Jacques	<b>Le Crocodile</b>	28
-------------------------------	---------------------	----

---

## VIENT DE PARAÎTRE N° 5

---

Directeur de la publication  
Pierre-Yves Sonalet

Rédacteur en chef  
Paul de Sinety

*Vient de paraître*, publié quatre fois  
par an et tiré à 4 000 exemplaires,  
est diffusé dans les services  
et établissements culturels français  
à l'étranger.

Le n° 6 paraîtra en septembre 2001

Réalisation  
**adpf** publications  
6, rue Ferrus,  
75014 Paris •

Conception / réalisation graphique  
David Poullard

Photogravure  
Et Associés

Impression  
4M impressions

Achevé d'imprimer le 17 juillet 2001  
à Savigny-sur-Orge

**Ministère  
des Affaires étrangères**

Direction générale  
de la coopération  
internationale  
et du développement

Direction de la coopération  
culturelle et du français

Division de l'écrit  
et des médiathèques

**adpf** juillet 2001 •

ISSN: 1623-4766